

# Défiez

les présomptions

RACE

perception de son  
propre corps

SEXE

**Trouvez la  
vraie vous**

**Certaines femmes  
provoquent le viol**

**LES 32 FEMMES, LES PLUS  
FONCEUSES DE L'ANNÉE**

**Le guide de la jeune femme «Défiez les présomptions!»** est un livre de découverte et de progrès personnel. Il rassemble les opinions exprimées par de jeunes femmes courageuses qui affirment ce qu'elles sont et qui partagent leurs expériences, leurs réflexions, leur confusion, mais aussi leurs certitudes. C'est un livre qui traite des joies, des peines, des rêves, des colères et des introspections de jeunes femmes qui cherchent à s'identifier et à définir le monde qui les entoure.

Leurs voix se font l'écho d'un thème commun qui traite de la manière dont les présomptions restreignent la vie des jeunes femmes et traite des idées préconçues quant à la race, à la place des femmes dans la société, à la sexualité, aux relations en général, aux aptitudes physiques, à l'égalité des sexes et à bien d'autres choses encore. Ces opinions reflètent les efforts incroyables déployés pour défier et combattre ces préjugés qui enchaînent les jeunes femmes dans des rôles que d'autres ont définis pour elles. Elles rejettent ces contraintes et font la lumière sur les complexités de la vie des femmes et sur leur pouvoir.

En tant que femmes d'âge moyen, riches d'une expérience dans l'enseignement et la recherche, nous avons été invitées par les éditrices à commenter ce guide **«Défiez les présomptions!»**. Nous avons été éblouies par la richesse de son contenu. La perspicacité de ces jeunes femmes dans leurs réflexions sur ce qui a influencé leur développement et sur la manière dont elles se perçoivent dans une communauté plus large est un don qui vient du coeur et de l'âme. C'est un véritable privilège d'être invitées à partager ce que vivent ces jeunes femmes. Leur désir de parler de leurs préoccupations avec nous est un signe

qu'elles croient que nous pouvons toutes profiter des expériences des autres. Par leur partage qui se reflète dans cette publication, ces jeunes femmes apportent un enseignement à toutes celles qui désirent ouvrir leur coeur et réfléchir à leur vie.

La lecture de ce qu'elles avaient à raconter, la réalité de leurs expériences nous ont profondément touchées et nous ont amenées à en discuter entre nous pendant de nombreuses heures. Nous nous sentions solidaires de leur combat pour découvrir qui nous sommes et qui nous voulons être en tant que femmes. Dans quelle mesure sommes-nous aussi influencées par les mêmes suppositions dont ces femmes nous parlent? Partageons-nous les mêmes rêves? Sur quoi reposent nos espoirs d'un meilleur monde pour les femmes? Souvent, nos émotions étaient fortes, et nous nous sentions intensément proches de ces jeunes femmes. Nous avons commencé par étudier les problèmes non résolus dans nos propres parcours et puis dans les situations à travers le monde. Nous nous sommes aussi penchées sur les privilèges et les avantages dont nous jouissons lorsque nous «trouvons notre place» dans la culture dominante.

Ce livre est un catalyseur de la croissance et de l'expansion de notre potentiel. Merci, Denise et Bindu, de nous avoir donné des modèles de notre rôle, vous, ces jeunes femmes qui nous ont raconté leurs histoires, et toute notre gratitude pour celles qui ont rêvé et écrit ce guide. Vous êtes notre espoir et notre inspiration.

**Liz Panighel et Betty Durst**

## Table des matières

### Introduction

Denise et Bindu sont juste **deux jeunes filles qui sont simplement allées en Chine**. - Denise Campbell et Bindu Dhaliwal ..... 3

### Notes aux enseignantes

..... 6

### Chapitre Une

#### identité

**Les images des médias**, les modèles et les magazines n'affectent pas **l'amour-propre** d'une jeune fille. - Sarah Denham ..... 8

**Les femmes occidentales** sont plus libérées, plus fortes et plus modernes que **les Indiennes de l'Inde**. - Deepa Parekh..... 10

La **discrimination** joue contre toutes les femmes de façon égale. - laura ..... 12

**Naturellement, toutes les femmes** dans d'autres parties du monde **voient les choses** comme je les vois. - Julie-Anne Boudreau ..... 14

Ça ne fait aucune différence dans le choix de carrière d'une jeune fille si elle voit que seuls les hommes détiennent le pouvoir - Sharon Rolls..... 16

### Chapitre deux

#### relations

Certaines femmes provoquent **le viol**. ..... 22

Les filles font **exprès** pour tomber enceintes. - Janice Bushay..... 24

«Je suis **tout ce que tu penses...**» - linelle mogado ..... 26

Si la **violence** subie était si terrible, les femmes **partiraient!**. - Nicol ..... 28

Les **lesbiennes** sont des garçons manqués suicidaires qui portent des chemises de flanelle et qui n'ont pas pu avoir un homme. - Mélisse Lafrance . 29

### Chapitre trois

#### possibilités

Toutes les femmes ont à faire face aux mêmes obstacles et ont les mêmes chances ou possibilités. - Dianah Smith ..... 34

Des possibilités existent seulement si **les femmes les veulent vraiment et si elles travaillent** assez fort...c'est alors qu'elles pourront atteindre leurs buts. - Ilona Dougherty ..... 36

Les dettes ne font pas de discrimination. Que l'ont soit étudiante ou étudiant, une dette est une dette. - Michelle Yu..... 38

Les **femmes ne peuvent pas faire certains emplois**, spécialement occuper des postes de direction et faire des travaux dangereux. - Navneet Sodhi ..... 40

*Les garçons ont plus d'avenir que les filles et devraient être les premiers à être instruits.* - Fritzie Chavez ..... 42

**Chapitre quatre obstacles**

*Le travail des enfants est un problème simple à résoudre. Obligez les compagnies à ne plus engager d'enfants!* - Amelyn Laro ..... 48

*Les minorités réclament toujours un traitement spécial.*  
- Amy Ross ..... 50

*Les peuples autochtones s'attendent toujours à ce que tout le monde fasse les choses pour eux, plutôt que de les faire eux-mêmes.* - Monica Proirier ..... 52

*Le monde entier parle anglais.* - Ikuko Matsumoto ..... 54

**Chapitre cinq activisme**

*Les féministes haïssent les hommes et sont des lesbiennes qui pensent que les femmes sont meilleures que les hommes.* - Ramona Parkash-Puni ..... 58

*La culture est statique et ne s'altère pas. Les pratiques et attitudes culturelles ne sont jamais erronées.* - Rachel Furey ..... 60

*La plupart des jeunes sont paresseux, passifs et ne s'intéressent à rien.* - Julie Grenier ..... 62

*La responsabilité des programmes sociaux incombe aux autres. Si je ne m'engage pas, quelqu'un d'autre le fera.* - Megan Martin ..... 64

*Si ça vient de l'Occident, c'est ce qu'il y a de mieux.* - Faith Dube ..... 66

**Chapitre six perspective planétaires**

*Les femmes des pays en voie de développement sont pauvres, illettrées et contraintes à devenir des épouses et des mères.* - Tasleem Thawar ..... 70

*Les jeunes prostituées sont des filles qui ont quitté la maison et qui vivent dans la rue.* - Pensri, Sureerat & Mandi ..... 71

*Les voyages sont un moyen de découvrir d'autres cultures et une option à toutes les jeunes femmes.* - Jeanne LeVallee ..... 74

*Le choix du style de vie au Canada n'ont aucune influence sur le reste du monde.* - Marie Segger ..... 76

*Si vous êtes un ennemi, vous n'êtes pas un être humain.*  
- Sharon McHale ..... 78

*Merci* ..... 81

**Pour beaucoup d'entre nous**, il y a des moments qui influencent considérablement notre vie. Souvent, nous ne nous en rendons compte que beaucoup plus tard. C'est ainsi que notre voyage à l'autre bout du monde à Pékin, à la fin août 1995, pour participer au plus grand rassemblement de femmes dans l'histoire et à la plus grande conférence des Nations Unies, a été justement



l'un des points forts de notre vie. Cette Quatrième conférence mondiale pour les femmes a constitué un défi à nos propres perceptions et nous a amenées à créer, en deux ans, cette publication «Défiez les présomptions!», un instrument pédagogique sur les problèmes des jeunes femmes du monde.

Nous avons toujours fermement défendu un plus grand pouvoir de la jeunesse et nous avons été très fâcheusement surprises du manque d'accès des jeunes aux ressources et au soutien, tant pendant qu'après cette monumentale conférence. Notre avion atterrissait à Pékin et nous avions de la peine à y croire vu les énormes difficultés rencontrées pour réaliser ce voyage. Nous avons décidé, une année d'avance, d'emmener avec nous les connaissances et les apti-

tudes acquises en travaillant au niveau national, et de les intégrer aux problèmes des jeunes femmes, dans le programme des Nations Unies. Mais nous avons découvert que le système des Nations Unies n'encourageait pas fortement la participation des jeunes. Malheureusement, notre nouvelle organisation «La jeunesse canadienne parle au monde» n'existait pas depuis assez longtemps pour se présenter en tant qu'institution non gouvernementale à l'ONU. Il nous fallait des états financiers sur cinq ans, ce qui signifiait que nous aurions dû travailler au niveau national dès l'âge de 14 ans. De nombreux groupes de femmes bien établis et des ministères gouvernementaux ne voyaient pas la nécessité d'une intervention des jeunes femmes; l'attitude de ces organismes était : «Nous enverrons des gens et ils vous rapporteront leurs notes». Cela ne nous contentait pas. Il fallait que les jeunes femmes se présentent en personne à ce grand rassemblement qui les concernait directement.

Lorsque Gertrude Mongella, ancienne secrétaire générale de la Conférence de l'ONU pour les femmes, lors d'une conférence sur la jeunesse à laquelle nous avons participé en février 1995, insista pour que les jeunes femmes soient présentes à Pékin, nous avons tout fait pour la rencontrer et pour lui soumettre la question de l'approche inamicale de l'ONU quant à la participation des jeunes. Nous avons expliqué nos difficultés et notre désir d'aller à Pékin où nous pourrions nous informer et apprendre, puis rapporter chez nous un projet pertinent pour les jeunes femmes. Nous en avons tellement dit qu'elle fut impressionnée, et nous aida à éliminer tous les obstacles jusqu'à ce que nous ayons reçu l'autorisation de l'ONU pour participer à la partie officielle de cette conférence. Mais encore fallait-il obtenir des visas d'entrée en Chine, les billets d'avion, les réservations d'hôtel et le finance-

présomption **Denise**  
et **Bindu**  
sont juste deux  
jeunes filles qui  
sont simplement  
allées  
**en Chine.**

ment. Le 28 août, grâce au soutien financier de la Commission des étudiants, de la Banque de Hong Kong du Canada et des Femmes entrepreneures du Canada, nous partions pour l'aventure de notre vie.

Cette conférence de Pékin était la quatrième des conférences tenues au cours des vingt dernières années et organisées pour changer la réalité de la vie des femmes dans le monde entier. Le but de cette conférence de Pékin était d'insister sur la mise en oeuvre des décisions discutées aux conférences précédentes. Trente mille femmes du monde entier étaient au rendez-vous. Ensemble, elles travaillèrent à coordonner leurs apports à la conférence de l'ONU en se concentrant sur 13 préoccupations critiques comprenant l'application des droits de la personne aux femmes, la femme-enfant, la participation des femmes à la vie politique et économique, l'environnement et la santé des femmes.

En tant que jeunes femmes, nous allions à Pékin pour véhiculer les visions et les valeurs de la jeunesse canadienne à la conférence du gouvernement. En fait, cet événement de Pékin eut comme résultat de nous faire découvrir que nous avons encore beaucoup à apprendre au sujet de la complexité des problèmes des femmes dans le monde, des diverses méthodes pour les résoudre et des privilèges et responsabilités que nous avons à l'égard de ces processus.

Au cours de ces trois semaines à Pékin, nos travaux, nos nouvelles

expériences, nos enseignements et nos rencontres avec des femmes nous ont épuisées. Il fallait à la fois absorber les nouveaux renseignements fournis, comprendre le processus en cours et lutter pour l'accès à l'information. Conscientes du privilège d'être à cette conférence, nous réalisons aussi le long chemin que les jeunes auraient à parcourir avant que leur participation soit reconnue comme significative et importante. Nous avons organisé un caucus pour les jeunes pour coordonner les efforts de toutes les jeunes femmes et pour constituer un front uni dans un environnement dominé par les adultes. Malgré les difficultés, nous

sommes fières d'avoir pu construire des ponts entre la conférence officielle et les 400 jeunes femmes présentes sous la tente à Haurou. La Déclaration de la jeunesse et les efforts déployés pour intégrer leur vision globale à cette conférence du gouvernement eut un fort impact. Nous étions parmi les six jeunes Canadiennes à avoir accès à cette conférence de l'ONU; 63 pays seulement sur les 187 des États membres de l'ONU avaient inclus des jeunes dans leurs délégations officielles. Néanmoins, le dernier jour, les jeunes ont pu parler à la séance plénière finale de la conférence et faire connaître leur vision.

Il est très frustrant de constater que lorsque le monde adulte se rassemble pour discuter du bien-être des communautés et du globe, les problèmes des jeunes femmes sont exclus de l'ordre du jour et que les jeunes femmes elles-mêmes sont exclues du processus. Pourtant, on sait que la condition des jeunes femmes est primordiale pour atteindre tous les objectifs. Grâce à nos travaux, nous savons que, localement, de nombreuses jeunes femmes étaient privées des ressources et des possibilités auxquelles les jeunes hommes avaient



accès. Elles n'ont pas la confiance qu'il faut pour affirmer leurs convictions ou agir en conséquence; il leur manque les outils pour négocier de saines relations et faire des choix éclairés. Simultanément, il existe des jeunes femmes bien informées, alertes, actives et accomplies; des jeunes femmes qui connaissent leurs droits, sont conscientes du monde dans lequel elles vivent et qui se distinguent dans leurs communautés locales et à l'échelle du monde entier.

Grâce à «Défiez les présomptions!», nous avons construit un instrument pour relier ces deux groupes de jeunes femmes ainsi que celles qui se situent entre les deux. En quittant Pékin, nous nous sommes données le défi d'inventer une méthode innovatrice et efficace pour atteindre les jeunes femmes et éveiller en elles le besoin d'explorer, d'apprendre et d'augmenter leur pouvoir. Nous voulions créer un moyen de défier une pensée superficielle et le consentement aveugle imposé par notre société. Nous voulions faire face aux présomptions qui affectent nos vies, qui établissent les frontières et qui créent des réalités que l'on ne perçoit pas; ce qui limite nos possibilités de réussite.

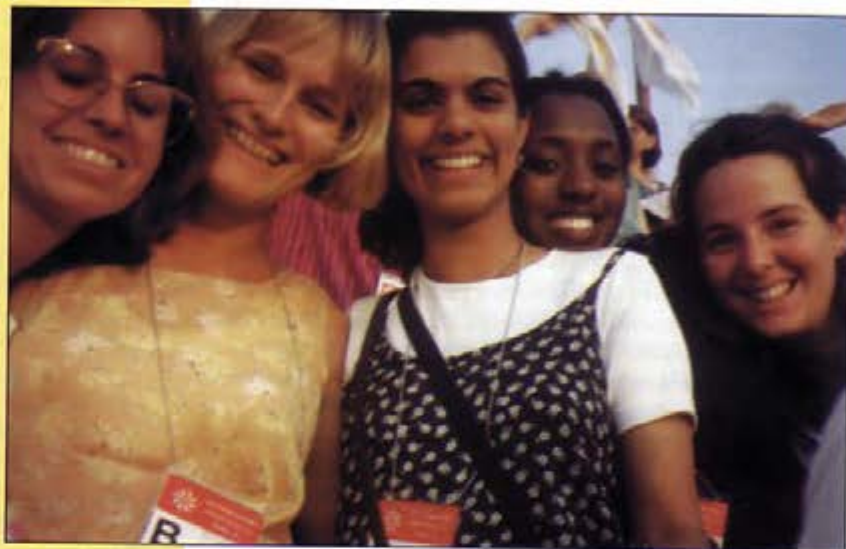
Tout en tenant compte de nos études à plein temps, des autres projets reliés à nos emplois et de la «folie» d'être de jeunes femmes, nous avons commencé à organiser des ateliers en Ontario au Canada, afin de connaître les opinions et les priorités des jeunes femmes. Nous avons appris à faire des vidéos, à créer des CD-ROM, et nous avons réussi à rassembler 120 jeunes femmes de divers domaines afin qu'elles puissent exprimer leurs opinions, raconter des épisodes de leur vie et confronter leurs idées. Vous trouverez dans ce guide les propos de 32 jeunes femmes de tout le Canada et du monde entier. Elles y discutent des questions d'identité, de relations, de possibilités qui leur sont offertes, d'obstacles, d'activisme et de perspectives planétaires.

Nous ne nous étions pas attendues à de pareilles résistances, à tant d'ignorance et à un si grand besoin d'expliquer ou de se justifier, à autant d'enthousiasme et de désir d'apprendre. On nous demande toujours pourquoi nous faisons tout cela. C'est pour donner suite à l'évènement de Pékin et pour aller plus loin. C'est aussi pour créer des possibilités de progrès, car nous le pouvons. En effet, en dépit des défis, nous parvenons quand même à acquérir des possibilités, des privilèges, des accès, (soit parce que nous nous battons pour les obtenir, soit parce qu'ils nous ont été octroyés tacitement par notre société). Nous pouvons tirer profit des leçons de nos expériences; nous pouvons avoir accès aux ressources qui nous permettent de travailler avec d'autres jeunes femmes dans le monde. Ce guide n'a pas pour but de répondre à toutes vos questions. Il s'agit de nous poser des défis à nous-mêmes, de persuader les autres à agir de telle façon et, ensemble, de braver toute autre difficulté qui se présente à nous.

Nous vous souhaitons la bienvenue dans cette marche vers l'avant...

#### **Denise Campbell et Bindu Dhaliwal**

*Coordonnatrices de projet*



**Denise Campbell, 22 ans, Toronto (Canada)**  
**Bindu Dhaliwal, 22 ans, Mississauga (Canada)**

En travaillant pour la reconnaissance des jeunes, Denise et Bindu ont abordé des questions tels que le racisme, l'éducation et la position de la femme face à l'homme. Elles travaillent en ce moment avec la Commission des étudiants et le Magazine TG pour transformer leur activisme en réalisations concrètes, de grandes portées et éducatives.

### L'objectif :

«Défiez les présomptions!» est un outil pratique pour aider les enseignant(e)s à faire l'analyse des questions concernant la position de la femme face à l'homme, de race et de classe, un élément central des programmes d'études, de la pédagogie et de l'enseignement existants. En conséquence, le contenu de «Défiez les présomptions!» est conçu sur une base multidisciplinaire, de telle sorte qu'il soit pertinent et applicable à toute une diversité de matières telles que les sciences sociales, les études sur la famille, les sciences, les langues, les mathématiques, etc.

### La structure du guide :

«Défiez les présomptions!» a pour but de répondre aux besoins des enseignantes et enseignants et des programmes d'études actuels. Il est donc structuré pour être facile à suivre, souple et divisé en sujets particuliers. Il contient six chapitres, chacun se concentrant sur un ensemble de problèmes précis. Chaque section comprend une introduction mettant en contexte une série de thèmes, et contient des histoires personnelles de jeunes femmes canadiennes et de d'autres pays. Le contenu de chaque histoire est un défi aux présomptions soulevées. Chaque histoire est suivie de discussions sur son contenu et amène les étudiantes à développer les aptitudes nécessaires à l'analyse des obstacles inhérents au système. Chaque chapitre conclut par des définitions pertinentes et diverses et par des statistiques donnant des preuves concrètes à l'appui des revendications exprimées dans les récits personnels. «Défiez les présomptions!» est assez souple et polyvalent pour être utilisé individuellement ou par de petits groupes de travail et/ou dans l'enseignement à l'école. Toutefois, le principe veut que chaque chapitre ou problème soit indépendant des autres. De même, chaque témoignage personnel et le thème soumis à la discussion qui l'accompagne peuvent être choisis individuellement, aux fins d'exercices séparés et indépendamment du chapitre, afin de répondre aux nécessités du calendrier. Les histoires personnelles figurant dans différents chapitres peuvent être reliées pour permettre aux enseignant(e)s de donner un cours pédagogique ayant trait aux six problèmes, tout en se concentrant sur celui qui a été choisi et qui se réfère à l'histoire de tel ou tel chapitre. Nous recommandons vivement aux enseignant(e)s de choisir leurs thèmes, leurs idées et leur pédagogie à partir de ces histoires et de les incorporer dans leurs leçons.

### Niveau des études :

Les histoires personnelles et les thèmes à discuter sont prévus pour des étudiant(e)s des écoles secondaires et du cégep. Les questions à discuter portant sur chaque récit personnel s'étendent d'un niveau de complexité général à un niveau de complexité plus sophistiqué, exigeant ainsi de plus grandes facultés d'analyse et d'application et dans certains cas, des activités ou des recherches. C'est pourquoi, ces questions sont rédigées de façon à donner aux enseignant(e)s l'occasion de les modifier pour une utilisation plus générale, ou de les compléter pour un enseignement académique et pédagogique d'un niveau plus élevé.

### Préparation de l'environnement d'apprentissage :

Le contenu de «Défiez les présomptions!» est écrit tout d'abord pour engager les étudiantes qui veulent s'instruire à travers un processus de découverte, grâce auquel elles peuvent effectivement augmenter leurs connaissances, répondre aux défis, analyser et communiquer. Il est alors vital que l'enseignant(e) assume le rôle de

facilitat(eur)rice pour donner le ton à l'environnement pédagogique. Cet environnement doit être caractérisé par le respect et la confiance permettant à toutes les opinions d'être entendues discutées et respectées. Ce sont les opinions et les présomptions qui sont mises au défi, et non les personnes qui les expriment. Il est crucial d'établir un processus de communication, d'écoute, de respect et de compréhension afin que les étudiantes se sentent à l'aise, en sécurité et préparées à discuter, à explorer et à défier les problèmes auxquels elles seront confrontées. Un grand nombre de ces questions sont délicates et prêtent à la controverse, et pourtant ce sont des questions qui intéressent et préoccupent les jeunes femmes d'aujourd'hui. Ce sont des problèmes qui affectent et définissent les jeunes femmes, tant dans un environnement scolaire qu'en dehors. L'enseignant(e) doit être préparé(e) à traiter ces problèmes avec les étudiantes d'une façon honnête qui ne les intimide pas et qui évite des jugements préconçus. C'est le meilleur moyen d'assurer des résultats tangibles.

### Les résultats :

#### Connaissances :

- Dans l'ensemble, les étudiantes deviendront de plus en plus conscientes de quelques-uns des problèmes auxquels les jeunes femmes sont confrontées, ici au Canada et dans le monde entier.
- Les étudiantes vont acquérir une compréhension documentée de quelques-uns des obstacles systémiques et institutionnels qui affectent la vie des jeunes femmes, et de la manière dont l'ampleur de ces obstacles change en fonction des différents «statuts» des femmes dans la société.
- Les étudiantes acquièrent une plus grande conscience globale si elles peuvent faire un lien entre leurs problèmes ici au Canada et ceux des jeunes femmes ailleurs dans le monde. Elles pourront constater que ces problèmes ne sont pas isolés ou confinés à un certain pays, et verront comment les systèmes socio-économiques d'autres pays se combinent pour affecter la vie de chacune.

#### Aptitudes :

- Les étudiantes acquièrent les aptitudes nécessaires pour défier et analyser les présomptions et les systèmes qui créent des barrières tant visibles qu'invisibles à la vie des jeunes femmes.
- Les étudiantes acquièrent une compréhension pratique des concepts liés à une analyse de la position de la femme face à l'homme, de la race et de l'esprit d'équipe. Elles amélioreront leurs capacités d'utiliser de tels concepts pour étudier la société, les systèmes, le pouvoir et les oppressions.
- Les étudiantes acquièrent petit à petit les capacités nécessaires pour communiquer avec leurs camarades au sujet de questions délicates et prêtant à la controverse. C'est une occasion pour les étudiantes d'apprendre vraiment le processus de communication : écouter, comprendre, respecter et en profiter.
- Les étudiantes auront la possibilité de s'engager dans cet important processus d'éducation : apprendre en écoutant, en réfléchissant, en défiant, en comprenant, en évaluant et en appliquant.

#### Attitude :

- Grâce à leurs connaissances et capacités nouvellement acquises ou perfectionnées, les étudiantes pourront développer des aptitudes et des habiletés fondées sur une bonne formation.



## Défiez les présomptions!

# identité

**Tu es trop grosse!** Trop maigre! Tu es différent! Pourquoi ne pourrais-tu pas être comme...? Il faut agrandir cela! Je pensais que les jeunes filles noires étaient...? Tu ne fais pas cela correctement! Tu es tellement ordinaire! Tu n'es pas l'une des nôtres! Arrange-moi ça! Change ça! Ne parle pas si fort. Tais-toi! Parle donc! As-tu un problème?

N'as-tu pas l'impression qu'il y a trop de gens qui veulent que tu sois différentes de ce que tu es? Il est difficile de s'épanouir. Spécialement lorsque tu te soucies surtout de plaire aux autres. Les médias, la famille et les amis ne cessent de nous dire comment nous devrions être, comment nous devrions agir et ce que nous devrions devenir. Nous sommes sans cesse tourmentées à l'idée d'avoir à accomplir des exploits pour devenir des femmes modernes qui réussissent, mais en même temps il faut aussi que nous soyons traditionnelles et que nous donnions une image - peu réaliste - de la beauté, et de la féminité.

Dans une société qui nous bombardent de messages confus, c'est une expérience bien douloureuse que d'acquiescer une idée sensée de notre identité de femme. La manière dont nous nous percevons et dont les autres nous perçoivent détermine une grande partie de notre confiance en nous. En tant que jeunes filles, beaucoup d'entre nous perdent leur assurance, deviennent plus pessimistes et critiques envers elles-mêmes. Souvent, notre grand problème est que nous ne sommes pas bien dans notre peau.

Pour de nombreuses jeunes femmes, la notion d'identité ne se limite pas seulement à l'apparence physique. S'intégrer et s'identifier deviennent plus difficiles à définir lorsque nous y ajoutons les questions de race et de tradition, de privilège et

de statut, d'étiquette et d'orientation sexuelle. Peu de ces messages nous préparent à questionner les vrais intérêts dissimulés des gens véhiculant ces messages. Des milliards de dollars sont gagnés grâce au maintien de l'insécurité des femmes concernant leur apparence; les forces du pouvoir sont protégées en nous maintenant féminines et conformes à l'image de «véritable dame». Il y a des intérêts cachés derrière la plupart de ces messages. En tant que jeunes femmes, il nous incombe d'exposer de tels intérêts et de nous demander si nous pouvons vraiment en profiter. ■

**D'où viens-tu? Tu es née dans ce pays? Tu viens de Perse? Je pensais que tu étais indienne... je pensais que tu étais grecque, turque, arabe ou philippine de naissance... je pensais que tu étais une femme blanche... je n'avais aucune idée... je ne pense pas que tu sois une pakie, euh! je veux dire...**

- Laura, Canada



présomption

Les images des médias, les modèles et les magazines n'affectent pas l'amour-propre d'une jeune fille.



PAR SARAH DENHAM

**J'ai toujours été une fanatique** des magazines. Cela a commencé quand j'avais 13 ans. J'achetais *Seventeen*, *Teen*... Puis, je me suis hissée au niveau de *Marie-Claire*, *In Style*, *Vogue*, *Glamour*. J'en achetais toute une panoplie chaque mois. Mais il y a trois mois, j'ai pris délibérément la décision d'arrêter mes achats de magazines de mode. Ça été très long et très dur, mais je suis en voie de guérison.

J'ai pris du temps à voir le lien entre mes lectures et mon bien-être, et chaque fois que j'avais lu un magazine, je me sentais grosse, vilaine et nécessitant une amélioration majeure de mon être. Moi, juste moi, ce n'était pas suffisant. Mes cuisses se frottaient l'une sur l'autre, mes cheveux ne brillaient pas assez, ma peau n'était pas sans imperfections. Autrement dit, ce qui me semblait logique à faire dans la quête éternelle de la perfection était de courir à la pharmacie la plus proche et d'acheter pour des centaines de dollars de produits de beauté, ce que je faisais souvent. Et ce qui était encore plus épuisant que le stress subi par mon portefeuille, c'était le stress de la baisse de mon amour-propre et de mon état d'esprit.

Dans les médias et dans la publicité, des images de femmes totalement irréelles sont partout. Elles se retrouvent dans les métros et les autobus, sur les grands panneaux publicitaires, les bancs et les grandes murales. La dernière fois que je suis allée aux toilettes à l'école, je me suis assise sur le siège et je ne

pouvais pas ne pas voir la publicité d'une Christy Turlington squelettique dans ses sous-vêtements signés Calvin Klein. Ces images de femmes sveltes et magnifiques - la plupart du temps de femmes blanches - ne nous apprennent pas à apprécier la beauté personnelle que chacune incarne. Ce qu'elles nous démontrent c'est que la plupart des femmes du monde entier (y compris moi-même) ne sont pas à la hauteur des normes de beauté de la société. Ces images apprennent aux femmes ainsi qu'aux hommes à attacher une plus grande valeur à l'apparence physique qu'à l'intelligence ou à la personnalité.

Ces images ne reflètent que cinq pourcent des gens - réels - du monde. Et pourtant, les réactions du public ne sont pas toujours positives quand des femmes plus proches de la réalité apparaissent dans les médias. En voici un exemple : je magasine dans un centre d'achat avec ma meilleure amie Michelle et dans la vitrine du «Body Shop», nous sommes attirées par une magnifique affiche d'une femme obèse et nue. Ma réaction? «Oh mon Dieu! Elle est tellement GROSSE!» Pause. «Après réflexion, c'est très bien. Finalement, une affiche réaliste d'une femme.» La réaction de mon amie? «Ça me rend malade. C'est répugnant. Je ne peux même pas la regarder.» Pourquoi notre première réaction a-t-elle été de réagir si violemment et si négativement?

Pour moi, les images de la «perfection» portent gravement atteinte à l'idée que j'ai de ma propre valeur. Je rentre à la maison et je

pince mon ventre la nuit pour voir à quel point j'ai grossi. Je ne porte pas de maillot de bain en public sans m'entourer la taille d'un linge ou d'un sarong. J'interdis à mon ami de me serrer dans ses bras car il pourrait découvrir que je suis pas mal rondelette! Et à quoi je pense? «Je ne suis pas Kate Moss.»

J'ai 21 ans et je suis étudiante en journalisme à l'université. C'est pourquoi, en étudiant comment faire partie des médias, j'étudie les questions féminines et les sciences politiques. J'ai appris que les images des médias sont altérées.

Il y a un autre aspect dans les images de la beauté présentées par les médias. C'est l'idée que pour être acceptée par notre entourage et y appartenir, vous devez porter des jeans qui vous vont bien, signés par un couturier. Il s'agit là d'un truc de l'industrie de la publicité pour amener les gens à acheter. Étant donné que ce sens de l'appartenance au milieu est un besoin fondamental de l'être humain, une telle publicité peut sérieusement nuire à notre amour-propre.

J'ai décidé de m'entourer de messages positifs. Je lis *Ms.*, une publication féministe traitant des problèmes, des questions et des affaires courantes des femmes. Il n'y figure aucune publicité! Après l'avoir lue, je me sentais pleine de force et non pas inadaptée. J'ai décidé aussi qu'il était préférable de nourrir mon esprit et devenir plus avisée que de satisfaire mon sens de la mode et mourir littéralement de faim! ■

#### [Questions à discuter]

1. Quels impacts les magazines de mode populaires ont-ils eu sur l'amour-propre de Sarah et la perception de son propre corps? Les magazines de mode et les annonces publicitaires de la télévision reflètent-ils qui vous êtes et ce que vous voulez être?
2. Pourquoi de nombreuses personnes répugnent-elles à voir des images plus «réalistes» de femmes dans les médias? Comment pouvons-nous contrecarrer cette tendance?
3. Après avoir lu des magazines de mode, Sarah avait l'habitude d'aller acheter des produits de beauté et autres accessoires pour

améliorer son apparence. L'industrie des produits de beauté dont le chiffre d'affaires atteint des centaines de millions de dollars pourrait-elle continuer à vivre, à créer des emplois et des magazines que les gens pourraient aimer sans porter atteinte à leur amour-propre? Et dans l'affirmative, comment?

4. Les jeunes femmes sont-elles les seules personnes affectées par les images des médias au sujet de leur apparence?
5. Comment les parents, les écoles, la société et les amis renforcent-ils quelques-uns des messages dominants des médias sur la

manière dont les jeunes femmes devraient agir et paraître?

**Sarah Denham,**  
21 ans  
Toronto  
(Canada)

Sarah est végétarienne,  
une féministe, et une  
étudiante en journalisme.  
Elle veut travailler à  
aider les autres.





présomption

## Les femmes occidentales sont plus libérées, plus fortes et plus modernes que les Indiennes de l'Inde.

PAR DEEPA PAREKH

**Je suis une femme moderne de l'Inde.** Aujourd'hui, une femme indienne, une Hindoue, a beaucoup plus confiance en elle que ses ancêtres. Elle sait ce qu'elle veut et elle sait comment l'obtenir. Dans les générations antérieures, les Hindoues avaient de la peine à s'écarter des sentiers battus même si elles se sentaient humiliées ou forcées à faire des choses qu'elles ne voulaient pas faire. L'environnement et les conditions dans lesquels nous vivons ont changé, et nous sommes maintenant capables de nous redresser et de dire «Eh! Je ne veux pas faire ça!», et nous ne le faisons pas. C'est en grande partie parce que l'Inde a changé. La plupart des gens croient que ce pays est fait de petits villages arriérés et sous-développés - des villages de la campagne - avec des chars à boeufs et des vaches qui se promènent partout... Pour ces gens, c'est l'Inde. D'autres gens pensent qu'une Hindoue porte un sari. C'est à peu près tout ce qu'ils savent. Et tout d'un coup, j'arrive. Tout d'abord, les gens sont surpris par ma chevelure bouclée (une permanente) ce qui n'est pas traditionnel. Je

me souviens, effectivement, avoir pensé, lorsque je suis allée me faire faire une permanente, que les gens seraient surpris. Ils sont également surpris que je parle anglais couramment, mais ils ignorent qu'en Inde nous parlons et nous apprenons l'anglais. Vous n'avez aucune idée du nombre de mes amies qui étudient la littérature anglaise à l'université. Tout ça, c'est moi. C'est ce que je suis en tant qu'Hindoue. Je pense que les gens s'attendent à quelqu'une de différente, quelqu'une de plus timide n'ayant pas autant de confiance en elle.

J'ai noté que les gens au Canada paraissent surpris que je sache parler, que je puisse être très active et réussir. Je pense que les gens ont entendu dire que les Hindoues traditionnelles ne peuvent pas faire certaines choses parce qu'elles sont emprisonnées, soumises et n'ont pas la force de mettre fin à un mauvais mariage. Les gens pensent aussi qu'en Inde, une fille a moins de valeur qu'un fils. Je voudrais faire savoir aux gens qu'il y a de nombreuses femmes très fortes dans les régions rurales. Quand elles ont voulu mettre fin à une situation dans laquelle elles étaient malheureuses,

elles l'ont fait. En revanche, il y a de nombreuses personnes stupides en ville dont certaines sont mes amies! Elles sont enracinées dans leurs idées préconçues. L'idée qu'elles sont des Hindoues et qu'elles ne peuvent pas faire certaines choses n'est pas véridique; tout dépend de la personne que vous êtes. Peu importe que vous veniez de la ville ou d'un petit village. Tant que je suis une personne forte, je peux réussir, que je sois de Delhi ou de la campagne; il suffit que j'aie la personnalité qu'il faut. De nombreuses Hindoues qui n'étaient pas de la ville ont fait de grandes choses dans leur environnement ou de leur situation.

L'identité va plus loin que la personne que vous êtes dans votre for intérieur. Elle est aussi l'image que vous projetez aux autres. Si vous ne vous sentez pas bien ou confiante à l'intérieur de vous, cela paraîtra dans votre personnalité. J'ai vu une femme à l'aéroport lors de mon dernier voyage au Canada. Elle marchait avec confiance et portait une jupe courte, des talons hauts, un veston de ville, et je me suis dit «Oh la la!», et ensuite j'ai réalisé que c'était comme ça que j'étais en Inde et que c'était l'identité

que je projettais.

Malgré la différence de génération entre ma mère et moi, je suis ce que je suis en ce moment, grâce à elle. Ma mère vient d'une région rurale, mais a élevé ses enfants en ville. Mes parents réalisèrent que l'environnement était différent du leur, à la campagne, et que les valeurs ne seraient probablement pas les mêmes. Alors, ils décidèrent de s'adapter et de progresser avec nous. Ils pensèrent qu'au lieu d'imposer quelque chose à leurs filles, il valait mieux changer en même temps qu'elles. Ma mère m'a toujours dit «Je pense que c'est la bonne chose à faire. C'était ce que nous avions l'habitude de faire et que j'aimerais que tu fasses aussi. Mais les temps ont changé, les choses ont changé...» Quand ma mère était jeune, son rôle dans la famille était celui d'un garçon manqué. Je pense qu'elle croit que j'en suis un également, et c'est pour ça qu'elle me pousse. Elle m'a donné la confiance de résister aux membres de ma famille et à d'autres gens lorsqu'ils disaient que je ne pouvais pas faire certaines choses.

En Inde, la plupart des filles sont censées apprendre à cuisiner, lorsqu'elles sont jeunes, à s'occuper des travaux domestiques, et ne doivent pas fréquenter les hommes (les vierges ont la préférence). On s'attend aussi à ce qu'elles soient mariées à 24 ans, au plus tard. Mes parents ne m'ont jamais forcée à cuisiner. Je l'ai fait, il y a quelques années parce que je n'avais pas le choix, je vivais toute seule! Tous mes copains cuisinent mieux que moi.

Je ne me sens pas obligée de suivre ces traditions culturelles ou les pas de ma mère, mais je suis une exception, car la plupart de mes amies en Inde le font. En Inde, les jeunes respectent les aînés. On s'attend également à ce que les femmes touchent les pieds de leur mari, une manière de dire «Je suis votre paillason», une question entre mari et femme. Cette tradition vient du fait qu'en Inde, quand vous allez dans un temple, vous devez toucher les pieds des statues qui représentent Dieu. Ma mère n'a pas exigé que je le fasse ou que je le fasse envers mes aînés. Elle me dit simplement que si j'avais envie de le faire, je le pouvais. En grandissant, je n'ai jamais touché les pieds de mes parents. Et quand mes amis le faisaient dans leur famille, je me tenais tranquille, droite, sans même incliner la tête. Peu m'importe que ce soit la manière dont

les gens manifestent le respect, pour autant qu'il s'agisse de respect et non pas de soumission. Je ne me suis inclinée qu'une seule fois en face de mon instructeur de gymnastique. Je venais de gagner le championnat du pays et je voulais lui manifester ma gratitude parce qu'il m'avait entraînée et aidée à gagner.

Avant d'être photographe j'étais mannequin. Dans cette carrière, j'ai appris beaucoup de choses au sujet de l'influence de l'Occident sur les femmes indiennes et leur perception de la beauté. Les mannequins indiennes subissent la pression des tendances esthétiques du monde occidental. Beaucoup de mannequins arrêtent de manger et ont recours aux drogues pour perdre du poids, ce qui est vraiment triste. Les femmes indiennes doivent savoir que les corps des Canadiennes, Américaines ou Européennes sont différents de ceux des Indiennes, mais la pression est forte et peut vraiment abîmer les images du corps féminin. Il y a une barrière à ne pas franchir dans la manière de former l'identité d'une personne saine.

Maintenant, je travaille pour le magazine *Cosmopolitan* à titre de photographe de mode. Je n'ai commencé que depuis peu à réfléchir au fait que je travaillais pour une publication occidentale et qu'elle avait une influence culturelle. Dans la mode, les effets de la culture sont très évidents car elle vient principalement de l'Ouest. J'ai questionné mon rédacteur de mode. Un jour, nous prenions des photos et elle me dit «Prenons cette couleur, car c'est la couleur de la collection d'automne.» Mais en Inde on n'a pas d'automne, on a seulement que l'été, et nous avons par conséquent que des collections d'été. J'ai commencé à me poser des questions parce que je dis toujours aux gens qu'il n'y a rien de mal à être influencé, mais il ne faut pas être aveuglé!

Je veux devenir une personne ayant confiance en elle. Présentement, j'ai confiance en moi, mais je peux la perdre et commencer à douter de moi-même si tout ne va pas bien. Je veux être bien, heureuse dans ma peau et dans ce que je fais. J'espère que ce sera toujours de la photographie. J'ai mes propres idées, et je désire travailler pour moi-même et être ma propre patronne. Qu'est-ce que vous en dites pour une femme indienne? ■

## [Questions à discuter]

1. Nommez quelques-unes des caractéristiques «modernes» de Deepa? Est-ce que toutes les jeunes femmes canadiennes ont ces caractéristiques soi-disant modernes? Pourquoi avons-nous des préjugés à propos des femmes de diverses régions?

2. Qui, par exemple, a décidé que certaines caractéristiques, comme parler l'anglais couramment ou avoir des cheveux courts, étaient modernes, et que les saris et les bindis (une décoration placée sur le front) sont traditionnels? Est-ce que les traditions et la modernité sont nécessairement incompatibles?

3. Deepa se sent offensée que de nombreux Occidentaux pensent que les femmes indiennes sont soumises et opprimées. Elle prétend que les femmes de la campagne sont l'opposé, bien qu'il y ait un «tas de gens stupides en ville» qui sont «prisonniers» de situations contraignantes. Pourquoi ce préjugé ignore-t-il la réalité de la vie de certaines femmes de la ville?

4. Pourquoi avons-nous cette tendance à juger que celles ou ceux qui diffèrent de nous sont quelque peu inférieurs (moins beaux, moins civilisés, moins confiants, moins intelligents)? Ces normes sont-ils équitables et objectives?

5. Deepa paraît être forte, confiante et capable de faire les choses qu'elle désire. Qu'est-ce qui l'a influencée dans cette direction dans son passé? Pourquoi d'autres jeunes femmes ne pourraient-elles pas être aussi confiantes et audacieuses qu'elle? Comment définissez-vous la confiance en soi et la force?

6. Plusieurs jeunes femmes dans les pays occidentaux ont une image de la beauté qui ressemble à la poupée Barbie avec laquelle elles se comparent. En soi, c'est une chose difficile pour la plupart d'entre nous. Est-il juste pour des femmes à la peau colorée d'être jugées en fonction d'une norme de beauté blanche? Qui profite de l'internationalisation de telles normes esthétiques?

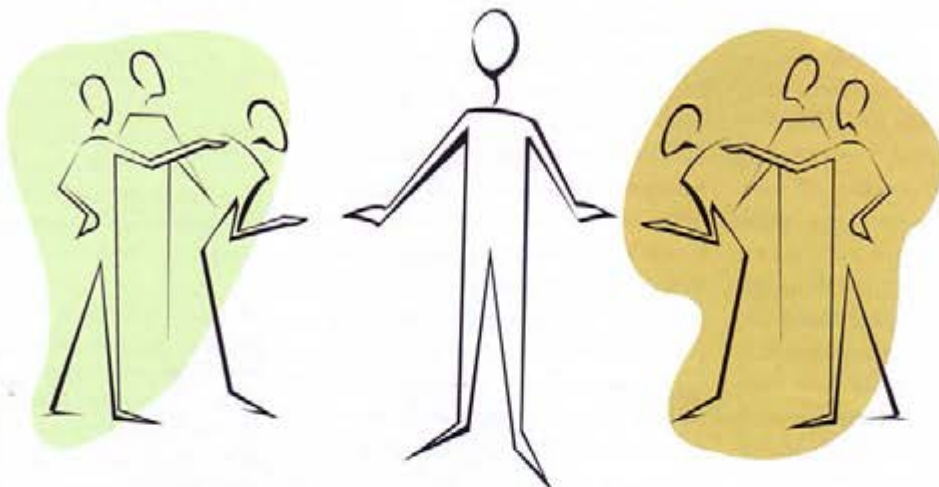
Deepa Parekh,  
23 ans  
New Delhi (Inde)

Deepa est  
photographe de mode  
pour le magazine  
*Cosmopolitan* en  
Inde.



présomption

# La discrimination joue contre toutes les femmes de façon égale.



PAR : laura

«laura? qui est-elle? ah, la petite femme de couleur...»

ah, la petite femme de couleur... elle révèle ses traits métissés et sa tête confuse de nouveau... elle y est presque... je pensais que je l'avais éliminée ainsi que sa «mentalité de couleur... son air de mulâtre, son entre-deux caste, sa race hybride» qui, selon ce qu'ils disent, est «une meilleure «race» (les gènes de la «race» blanche étant plus civilisés, une sauvage anoblie par sa mère blanche?) alors, pourquoi te plains-tu d'être une fille de couleur? tu es quand même chanceuse de vivre dans notre pays, de toute façon, laura, vous, les immigrants, vous demandez toujours des droits spéciaux [je suis née dans ce pays]... au moins, vous avez le droit de porter un sari une journée multiculturelle... et, un jour ou l'autre, vous feriez bien de vous taire, ou sinon nous le ferons pour vous...

d'où viens-tu de toute façon? tu sais ce que je pense? tu es tellement passionnée, épicée, si exotique, si ethnique, si culturelle, que tu paraît plus claire que tu ne l'es normalement... je veux seulement toucher ta peau dorée... d'où viens-tu de toute façon? est-ce que tu es née dans ce pays, es-tu une iranienne? je pensais que tu étais une indienne «pure race»... je pensais que tu étais née grecque, turque, arabe ou aux philippines... je pensais que tu étais blanche... je n'avais aucune idée que... je ne croyais pas que tu étais une pakie, oh pardon... je veux dire, si je ferme

les yeux, vous toutes [collectivement, les femmes asiatiques] avez l'air d'être blanches qu'est-ce que tu penses de tout ça laura? tu ne peux pas savoir laura, tu n'es pas assez indienne, tu n'es pas réellement indienne. si tu veux vraiment être indienne... la première chose que tu apprendras si tu veux vraiment être une indienne, c'est de te dire...

je ne suis pas d'ici. je ne conviens pas à mon entourage, il me semble même que je ne pourrais pas être une indienne, après tout... il me semble même aussi que je ne pourrais pas être blanche, même si vous aimez ma nationalité et que vous voulez vous libérer l'esprit juste pour danser avec moi et me prouver que vous n'étiez pas racistes, même si vous ne me connaissez pas du tout... est-ce que j'ai l'air plus exotique aujourd'hui?

### liste des vérifications de l'authenticité...

[ça y est, on y va!]

les langues? l'anglais, seulement l'anglais, quelques mots de français que j'ai perdus bien vite à l'école secondaire, en anglais seulement, à sault ste-marie... un peu de latin, parce que tous les bons étudiants devraient être capables de se débrouiller en latin... environ dix mots d'hindi que je peux à peine prononcer, bien que mon père ait insisté que je lui lise les titres en hindi afin qu'il puisse m'embarrasser publiquement, et ensuite m'humilier en disant à haute voix qu'il ne peut pas comprendre un mot de ce que sa

«fille blanche» dit... et bien qu'il ne m'ait jamais vraiment enseigné l'hindi... j'en ai appris quelques mots ici ou là et j'ai renfermé mes nouvelles connaissances en moi, trop sensible pour faire savoir à quiconque que je connaissais un peu d'hindi... d'ailleurs, je le connais mal... ou est-ce parce que je n'ai pas le droit de le connaître? peut-être que non...

la religion? une question délicate... une question qu'on ne doit pas discuter en public pour conserver de bonnes relations, pour être une gentille petite indienne ce devrait être l'hindouisme... ma famille est musulmane... tout d'abord, je ne connais absolument rien de la religion... ensuite, ce que j'en sais, je l'ai appris par accident... assalam allahecum... que la paix soit avec vous, fille de couleur qui ne sait rien... mulâtre tragique, sauf que je ne conviens même pas à cette catégorie... même pas une authentique mulâtre...

la culture? un terme sans contexte sans signification... la nationalité peut-être? ou, en d'autres mots, êtes-vous née ici? oui. avez-vous vécu en inde? non, je n'y ai jamais été, ni mon père d'ailleurs, il est de la guyane ainsi que ses parents... ce sont donc des indoguyanais... vous parlez donc d'indiens d'origine ancienne... une vie en exil... je suis «diluée», atteinte par plusieurs générations... comment puis-je légitimement prétendre être de culture indienne, sinon par les chansons des films dont je ne comprends que cinq mots [dil, pyar, aashiq, saheli, ladki] un, deux, trois, quatre, cinq... je ne peux même pas

cuisiner indien, même pas guyanais... la question de la sexualité aussi se pose... «l'homosexualité est une affaire de blancs... ces gens n'ont aucun sens de la famille»... et alors, où en suis-je? forcée de sortir du confinement proverbial par les homosexuels blancs, mon intimité lesbienne est encore une chose qui joue contre moi... qui coupe les liens ténus que j'ai encore avec «ma» culture... la communauté des homosexuels et des lesbiennes remplace ma douloureuse perte par leur racisme insidieux... la couleur? ce n'est pas la bonne, certainement... juste assez «blanc cassé» qui décrit les «canadiens de plusieurs générations» vous savez quelques choses, les femmes : trop blanche pour que les gens m'acceptent... apparemment, je compte comme une moitié de personne de couleur quand il y a un métissage, et qu'ils en ont besoin d'une pour faire

monter les enchères... dans un groupe de blancs, je suis considérée comme trop foncée... et dans un groupe de couleur, je me confond à la marginalité de la majorité oppressive... beige comme un crayon de maquillage... sauf que j'ai été obligée de mélanger quatre différentes couleurs afin de trouver la couleur de peau que j'avais décidé d'adopter... chair naturelle, brun photo, rouge indien, topaze de l'arizona... et qu'en est-il de ma chevelure? naturellement bouclée, mais chimiquement aplatie depuis ma dixième année... ma mère appliquait «dark & lovely» sur ma tête, religieusement, pour s'efforcer de me faire paraître «civilisée»? [les vraies indiennes ont une chevelure plate, de toute façon] qu'en est-il de mon nez? quand j'enfle mes narines, est-ce que j'ai l'air plus indienne? quelqu'un m'a dit que mes yeux ressemblaient à des pétales de lotus et

qu'ils paraissaient «exotiques»... où est-ce que j'en suis après tout ça? sur quelle base puis-je réclamer l'identité d'une Femme de Couleur-version mise à jour et bonifiée du mot «colorée»... un mot qui sent l'héritage colonial... je suis légitimement «de couleur», [une goutte décide de mon destin], mais suis-je vraiment une femme de couleur? de combien de gouttes ai-je besoin? des gouttes de sang «coloré», ou des gouttes de coloration? est-ce que j'ai assez de couleur? peut-être que je devrais enterrer cette identité qui ne doit pas être révélée avant l'été lorsque j'aurai obtenu une couleur acceptable, grâce au bronzage est-ce que cela me rendra plus authentique à vos yeux? ■

#### [Questions à discuter]

1. Nous vivons dans une société qui est prompte à montrer du doigt quelque chose ou quelqu'un, et à y coller une étiquette. Quelles sont quelques-unes des raisons pour lesquelles nous aimons étiqueter les gens?
2. Comment laura est-elle décrite et jugée? Quel est le fondement de tels jugements?
3. laura donne quelques exemples de gens qui considèrent les blancs comme une «race civilisée». Quelle est, selon vous, l'origine de cette croyance que les blancs sont considérés comme la race ou la couleur de peau la plus civilisée? Pouvez-vous donner des exemples actuels de la croyance que «les blancs sont supérieurs»?
4. Trouvez, dans l'histoire de laura, la première référence aux immigrants. Notez le commentaire que les immigrants ont «bien de la chance» de vivre au Canada. Qu'est-ce qu'une telle attitude néglige d'indiquer à pro-

pos de l'histoire du Canada? Que pensez-vous que le commentaire «toujours réclamant des droits spéciaux» signifie vraiment? Énumérez quelques-uns des progrès que les immigrants, les gens des minorités visibles et les femmes ont réussi à faire au cours des deux ou trois décennies.

5. laura écrit : «vous dansez avec moi pour prouver que vous n'êtes pas racistes». Que veut-elle dire par ce commentaire? Pourquoi croyez-vous qu'elle pense comme ça? Pouvez-vous identifier des gestes typiques dans les systèmes scolaires en ce qui concerne la question de race? Discutez de la différence entre les programmes d'éducation multiculturels et les programmes d'éducation anti-racistes.

6. laura discute de son intégration dans un groupe ethnique, c'est-à-dire que dans certains milieux, laura peut être considérée comme blanche, et dans d'autres elle ne le peut pas, et elle est classée comme appar-

tenant à une minorité visible. Qu'est-ce que cela indique quant à l'inconsistance de la notion de race et d'étiquetage?

7. Dans quelle mesure l'histoire de laura aurait-elle été différente, si ce qu'elle a vécu à l'école avait reflété positivement sa culture, sa race, sa religion et son orientation sexuelle?

#### Mon score est :

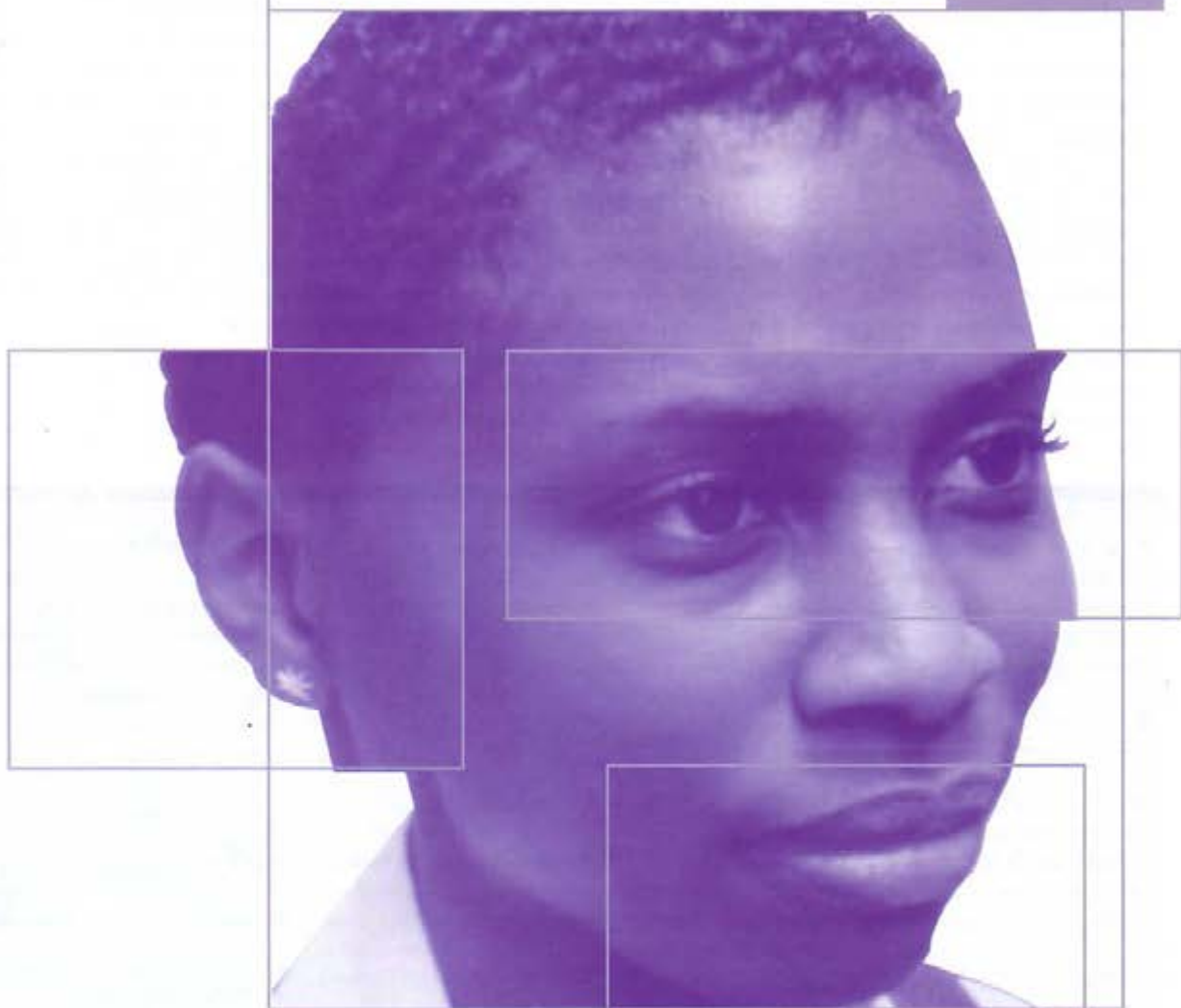
(liste des vérifications d'authenticité, ci-dessous)

- Êtes-vous privilégiée ou désavantagée, selon cette liste des vérifications?
- Est-ce que ces caractéristiques dont vous avez le contrôle peuvent changer?
- Sont-ils des critères équitables en fonction desquels on peut juger, progresser ou discriminer?
- Qui a décidé que telle ou telle caractéristique a plus de valeur que les autres?
- Est-ce qu'on peut y faire quelque chose?
- Êtes-vous intéressée à changer les valeurs de la société au sujet des caractéristiques? Comment pourrait-on le faire?

#### Liste des vérifications de l'authenticité :

Comparez vos caractéristiques avec celles que la société apprécie. Cochez 1 pour chacune qui correspond et -1 pour chacune qui diffère.

Caractéristiques :	Caractéristiques appréciées par la société :	Mes caractéristiques :	Mon score :
Sexe :			
Langue :			
Religion :			
Culture :			
Race :			
Catégorie :			
Orientation sexuelle :			
Capacité physique :			



présomption. Naturellement, toutes les femmes  
dans d'autres parties du monde  
voient les choses comme je les vois.



**Qui suis-je?** Je peux répondre à cette question maintenant que je suis une jeune francophone, une étudiante, une jeune femme attachée à une culture moderne (même si je crie contre les stupidités du monde). Je suis une femme, oui, mais je suis principalement une femme occidentale, avec des valeurs, des idées, une logique, une spiritualité qui sont loin de la réalité d'autres femmes, d'autres hommes et d'autres richesses.

L'explication de mon histoire, de mon identité, ne provient pas de ma féminité, elle provient de ma culture. C'est ce que j'ai découvert en participant à la Quatrième conférence mondiale pour les femmes, à Pékin, en août 1995. La participation à des événements internationaux nous donne une chance unique de découvrir qui nous sommes.

J'ai quitté la maison, seule, pour aller en Chine, de l'autre côté de la planète. Pékin était dans toute sa splendeur, sous un cercle en fumée, enveloppé par une couche d'humidité. Mais surtout, Pékin vivait au rythme de plus de 50 000 femmes (malheureusement, il n'y avait pas beaucoup d'hommes) venant du monde entier. C'était l'unique occasion de découvrir qui nous étions : le momentum créé par des milliers de gens rassemblés pour la même raison : changer le monde.

Plus qu'un simple voyage, cette conférence internationale m'a donné la chance de vaincre mes craintes, d'apprendre beaucoup de choses, mais aussi d'en savoir plus sur moi-même et de découvrir ce dont j'étais capable. Oui, en fait, cette conférence m'a permis d'améliorer mes aptitudes à organiser, à coordonner, à discuter et à vivre dans un environnement linguistique différent de celui de ma langue maternelle. C'est en confrontant mes aptitudes aux nécessités qui créent un tel élan, l'euphorie d'un tel événement que j'ai compris qu'être une femme est simplement un fait de mon exist-

tence; ma culture, l'étude des possibilités, l'enseignement de mon environnement, les ouvertures de la société, ont formé mon identité.

C'est en travaillant avec d'autres logiques, valeurs, cultures, et générations de personnes que j'ai eu la révélation de ce que c'est que d'être une femme. Ce n'est ni un obstacle, ni un alibi ou même une chance, c'est simplement un fait. Je sais maintenant que pour me décrire, je dois dire avant tout : «Je suis une femme occidentale», que j'aime ça ou non.

Il est désormais évident que je dois me définir par rapport à ma culture et non par référence à ma féminité. Être une femme dans le monde occidental ne signifie pas la même chose que d'être une femme ailleurs. Pour être une femme occidentale, il faut vivre dans une société moderne, capitaliste et multiethnique. Être une femme d'ici ne m'empêche pas de choisir mon style de vie. Je peux choisir de vivre différemment, de partager au lieu d'accumuler. Mais ce choix sera toujours conditionné par la culture qui m'a modelée. Je peux choisir de suivre ce modèle ou de le rejeter, mais mon rejet ne sera pas le même que celui d'une femme asiatique ou d'une femme africaine ou arabe. Ma réalité est différente parce que je suis née dans un monde différent. Il en est de même de la réalité d'une africaine qui est différente de la réalité d'une femme asiatique.

La Conférence de Pékin m'a montré comment enrichir ma propre histoire avec l'expérience, la culture des autres et de chaque personne que je rencontre. Nous devons inclure d'autres modèles. Ce ne peut pas être uniquement le modèle occidental qui domine. Les autres ont tellement de choses à nous montrer. Ma vision du féminisme ne devrait pas dominer celle d'une femme musulmane, bouddhiste ou autochtone. La capacité et l'acquisition du pouvoir dérivent de la diversité, de l'esprit d'ouverture et de la curiosité. ■

**Je sais maintenant que pour me décrire, je dois dire avant tout : «Je suis une femme occidentale», que j'aime ça ou non.**

[Questions à discuter]

1. Julie-Anne demande «Qui suis-je?» Que répond-elle?
2. Pour Julie-Anne, il semble que la culture ait une plus forte influence sur la formation de son identité que sa féminité. Ce n'est pas un trait unique aux femmes francophones. De nombreuses femmes des minorités visibles au Canada s'identifient aussi davantage en fonction de leur race, de leur culture ou de leur appartenance à une ethnie, plutôt qu'en tant que femmes. Pourquoi cela serait-il vrai?
3. Quelle est la partie du monde qui est considérée comme l'Occident? Pourquoi est-il important que Julie-Anne choisisse de se définir elle-même comme une «femme occidentale»?

4. Julie-Anne dit qu'en sa qualité de «femme de l'Occident», elle croit qu'elle a le privilège de choisir la manière dont elle entend vivre. Elle reconnaît que cette faculté est différente de celle des femmes des pays en voie de développement. Pourquoi?
5. Qu'est-ce que cette acquisition de pouvoirs signifie pour Julie-Anne? Pourquoi présume-t-elle qu'il est vital que ses visions ne dominent pas celles des femmes du «tiers monde»? Quels exemples historiques pouvez-vous donner de ce qui fait que sa découverte

est si importante? Comment cette découverte pourrait-elle avoir un impact sur sa propre identité?

6. Comment répondriez-vous à la question «Qui suis-je»? Qu'est-ce qui vous a amené à vous définir vous-même de cette manière?

**Julie-Anne Boudreau,**  
22 ans  
Laval (Canada)

Julie-Anne s'intéresse vivement aux médias, aux sciences politiques et aux jeunes femmes. Tout cela provient de sa participation à la Quatrième conférence mondiale pour les femmes.



présomption

Ça ne fait aucune différence dans le choix de carrière d'une jeune fille si elle voit que seuls les hommes détiennent le pouvoir.





PAR SHARON ROLLS

**J'ai eu 30 ans cette année.** C'est très important parce que c'est ma dernière année officielle où on peut me classer comme étant une «jeune femme», du moins, dans le contexte de l'Association Chrétienne des Jeunes Femmes (ACJF). L'année prochaine, je serai une femme d'âge mur! Notez que c'est une perspective intéressante.

Quand je pense à mes accomplissements, je suis assez surprise qu'ils soient vraiment mes accomplissements, qu'il s'agisse de ma carrière ou du fait que j'ai donné naissance à deux enfants magnifiques et extrêmement intelligents, ou qu'il s'agisse de ce que j'ai vécu dans le mouvement féministe, ou même s'il s'agit uniquement de ma vie en général, de mes merveilleux amis, de ma collection de chapeaux, de mes livres et de ma collection d'invitations!!! Tout dans une vie a une histoire.

Mon histoire commence avec mes parents. Leur rêve était de donner ce qu'il y avait de meilleur à leurs enfants, ma soeur aînée et moi-même, et sept ans plus tard, mon frère. Bien qu'il fût le «premier garçon» d'une famille indienne, fameuse pour sa nouvelle génération de filles, nous n'avons jamais souffert de discrimination; en fait, je pense que mes parents étaient des chrétiens très convaincus et que nous étions toujours encouragés à poursuivre ce qui nous intéressait et à accomplir ce que nous pouvions faire de mieux!

L'occasion que j'eus d'étudier en Nou-

velle-Zélande a apporté quelque chose dans ma vie: j'ai découvert les arts visuels, j'ai découvert et rencontré toute une diversité de personnes (et quelques-unes étaient très différentes de moi), j'ai découvert des questions qui m'ont passionnée: les droits des femmes, les mouvements antinucléaires et anti-apartheid. J'ai aussi découvert que les jeunes pouvaient avoir une opinion qui pouvait être entendue. En Nouvelle-Zélande, j'ai grandi en étant moi-même. Toujours en tant que fille de mes parents, mais découvrant une nouvelle dimension dans ma personnalité. Bien que je ne sois jamais devenue l'avocate que mes parents voulaient que je sois, je suis retournée aux Îles Fidji avec une perspective de vie totalement nouvelle.

Cette nouvelle perspective m'a amenée à commencer ma carrière dans les médias et aussi à m'engager dans l'ACJF des Îles Fidji. Je pense que c'est à ce moment-là que ma vraie vie a commencé, et ces deux voies se sont entrelacées tout au long de ma vie.

Ce fut l'ACJF et les femmes que j'ai rencontrées à l'ACJF qui m'ont permis d'apprendre et de me poser des questions afin de devenir plus extravertie et dynamique, et de faire face à ce qui me passionnait. L'occasion de voyager dans le monde entier pour rencontrer d'autres femmes et échanger nos points de vue m'ont aidée à me concentrer sur ce que je voulais accomplir, et à n'avoir pas peur de mes rêves. Comme je l'ai dit, l'ACJF et la presse électronique marchaient main dans la main. J'ai été

chanceuse qu'à la radio j'ai pu soulever les questions ayant trait aux femmes dans les programmes auxquels j'avais travaillé ainsi que de prendre des initiatives de promotion, comme par exemple la célébration de la Journée internationale de la femme, et une session de questions et réponses dans un groupe communautaire. Ces accomplissements m'ont toujours fait ressentir que peut-être je me consacrais à un but.

Vu ma formation en gestion, la possibilité d'être membre du Conseil national de l'ACJF m'a donné un terrain où exercer mes aptitudes de gestion requises pour avancer dans ma carrière de la diffusion radiophonique. Et par bonheur, j'ai pu occuper le poste de directrice de station, en 1992.

Ces aptitudes et ces expériences qui m'éveillaient la conscience n'étaient pas un «hasard qui n'arrive qu'une fois»; elles existaient parce que d'autres femmes que j'avais rencontrées m'encourageaient en tant que jeune femme et prouvaient par leurs propres activités ce que les femmes peuvent accomplir. À part ma mère (et mon père, tous deux sont des travailleurs actifs dans la communauté), des femmes telles que Taufu Vakatale, Salamo Fulivai, Tupou Vere, Bernadette Roundas-Ganilau, pour n'en mentionner que quelques-unes, sont des symboles de la «lumière au bout du tunnel». C'était typiquement un moment de la vie où l'on se dit «Eh bien, si elles peuvent le faire... moi aussi». Elles avaient prouvé qu'un mélange de passion, de dévouement

et de dur labeur est supérieur à une stagnation où l'on se dit : «peut-être que personne ne m'écouterà».

La télévision a été introduite aux Îles Fiji grâce à la Coupe du monde de rugby, en 1991. Et comme j'étais toujours à la radio, j'ai pu m'engager dans l'un des premiers spectacles musicaux produits localement. Comme j'étais animatrice, c'était facile, mais ça signifiait aussi un travail acharné, car

**Elles avaient prouvé qu'un mélange de passion, de dévouement et de dur labeur est supérieur à une stagnation où l'on se dit : «peut-être que personne ne m'écouterà».**

j'avais appris que lorsque vous voulez faire quelque chose, il faut le faire avec coeur, et vous en recueillerez les avantages!

L'avantage ce n'était pas seulement une chance de transmettre à l'écran l'expérience que j'avais acquise à la radio, mais lorsque la possibilité se présenta, cela signifia une carrière à plein temps à la télévision, l'acquisition de toute une gamme d'aptitudes derrière l'écran (rédaction de scénarios, révision et toute une variété de travaux de production «sur le terrain», y compris le travail à la caméra dans les matchs de rugby!!!). Cela contribua à améliorer mon propre profil en matière de diffusion grâce à la production de programmes locaux. Je tirais mon inspiration de mes «professeurs de télévision» pour passer des spectacles «Ready to Roll» aux spectacles de kaleidoscope (un

programme de culture moderne), à la production des séries de discussions de panel, «Forum» (qui traitait des questions sociales) ainsi qu'au poste de producteur du Prix de musique annuel, à la production et à la direction de mes deux premiers documentaires (qui se concentraient sur la Quatrième conférence mondiale pour les femmes, à Pékin). «Les femmes qui connaissent leur place» et «Les soins maternels» et lorsque l'inspiration rencontra la chance d'aller de l'avant, j'ai pu commencer une nouvelle série dans «Night Scene» en 1996.

C'était un concept totalement nouveau pour la télévision locale. Un spectacle de fin de soirée qui parfois dirigeait les caméras sur le public! Cela n'est pas arrivé uniquement à cause de ma détermination, mais aussi parce que j'étais très à l'aise de pouvoir poursuivre mes propres idées, et aussi parce que mes professeurs me disaient : «oui, vas-y»!!!

Et qu'est-ce qu'on en retire - oui, il y a certainement une certaine «émotion» à se trouver dans le champ d'une caméra, mais il y a encore une plus grande satisfaction à être assise derrière et à regarder ce que vous avez fait et à réaliser les émissions - divertissement, information et éducation. L'un de mes accomplissements personnels a été de recevoir, en 1995, la Médaille du président du 25e anniversaire des Îles Fiji. Cette reconnaissance m'a donné l'impression que je donnais quelque chose de ce que j'avais reçu.

Mais la vie est toujours pleine de défis, et je crains de ne pas vous donner de réponses spécifiques. Or, je pense que ce ne serait pas bien de ma part. J'espère seulement que mes expériences de relever les défis, de progresser

dans mes travaux et ma communauté peuvent montrer aux autres jeunes femmes que leur sexe, leur âge, leurs croyances et leurs principes ne devraient jamais poser des obstacles à leurs rêves et à leurs aspirations.

Les défis qui se posent dans votre vie personnelle peuvent parfois vous donner l'impression qu'il n'y a pas de lumière au bout du tunnel. Mais il y en a une. J'ai eu l'occasion de faire face aux plus grands défis de ma vie en observant la violence conjugale. Aujourd'hui, quand je rencontre d'autres femmes qui ont le même problème et quand je parviens à en parler, tout ce que je peux dire, c'est qu'aucune femme ne mérite d'être battue, quelle que soit la situation. Mais il incombe à toute femme confrontée à la violence conjugale de décider pour elle-même et pour ses enfants, et je pense même pour son homme, que «quand c'est assez, c'est assez!»

Au moment où j'écris ces lignes, je suis sur le point de déménager - pour retourner à ma position de directrice à Radio Fiji. Ainsi, je pense que ma carrière a complété un cercle, et c'est plutôt le moment de partager cette pensée avec vous, à savoir que quand vous mettez tout ce que vous avez dans ce que vous faites, quand vous vous sentez personnellement et professionnellement satisfaite d'avoir atteint une certaine plénitude, quand vous avez cette certitude profonde dans votre for intérieur que vous avez fait de votre mieux, quand ceux qui comptent savent que vous pouvez et que vous faites la différence, vous pouvez vous éloigner la tête haute. ■

### [Questions à discuter]

1. Énumérez trois choses qui ont influencé la femme que Sharon est devenue.
2. De quelles manières la vie de Sharon a-t-elle affecté le choix et les possibilités des femmes? D'après votre expérience, pouvez-vous donner des exemples de femmes qui ont soutenu d'autres femmes ou organisations de femmes? Croyez-vous que les jeunes femmes ont besoin de ce soutien pour réaliser leur plein potentiel?

3. Pour beaucoup de gens, leur identité est inséparable des rôles qu'ils jouent ou des fonctions qu'ils remplissent. Comment les emplois «traditionnels» des femmes ont-ils affecté leur identité? Est-il important pour l'identité des femmes et l'image qu'elles ont d'elles d'avoir plus d'occasions d'élargir leurs rôles? L'histoire de Sharon vous donne-t-il des exemples? Pensez-vous que les femmes doivent lutter pour trouver un équilibre alors qu'elles remplissent des rôles multiples? Expliquez.

**Sharon Rolls,**  
30 ans  
Suva (Fiji)

Sharon est une féministe qui a travaillé dans la presse électronique, aux Îles Fiji, depuis 1986. Elle est actuellement présidente de l'ACJF et membre du conseil d'administration de la Croix-Rouge des Îles Fiji.



## Définitions

**L'identité** définit ce qu'est une personne et la manière dont cette personne se voit, se nomme et s'exprime. L'identité d'une personne est aussi ce qu'elle est, en tant qu'être humain, mais aussi en tant que membre de groupes plus grands et qui souvent se chevauchent et auxquels elle s'identifie. Par exemple, la race, la profession, la communauté, la nationalité, le sexe, l'âge, etc.

**La femme par opposition à l'homme** est une classification politique qui met l'accent sur la structure sociale qui classe certaines caractéristiques et certains rôles comme étant féminins et d'autres comme étant masculins. La femme, dans ce sens, se réfère aussi aux positions de pouvoir et de subordination liées à ces rôles et à ces caractéristiques.

**Le sexe** proprement dit se réfère à la différence existant entre l'homme et la femme et à leur structure biologique respective.

**L'immigrant** est une personne qui réside légalement dans un pays autre que celui de sa naissance.

**Un réfugié** est une personne qui cherche un domicile dans un autre pays en raison d'une manque d'opportunité ou de craintes raisonnables d'une persécution fondée sur la race, la religion, la nationalité, les convictions politiques ou autres, dans son pays d'origine.

**La race** classe les êtres humains en groupes, selon la couleur de leur peau et leurs caractéristiques physiques. La classification des races change en fonction des convictions politiques et suppositions sociales; par exemple, les juifs dans l'Allemagne nazie étaient considérés comme une race. On prétend volontiers que la notion de race n'a pas de fondement biologique ou médical, ou que d'affirmer le contraire est une interprétation sociale destinée à soutenir des croyances racistes qu'un groupe d'êtres humains a une supériorité inhérente sur un autre.

**Les gestes symboliques** sont superficiels, et leur but est de faire croire qu'il y a acceptation et intégration, alors que, sous la surface, ils ne défont aucune attitude, croyance ou système.



**L'Ouest** (le monde occidental, et, de façon générale, le Nord) comprend l'Amérique du Nord, l'Europe et le Japon, ou les pays développés et industrialisés. Cette étiquette a pour but de faire une distinction entre les idées, croyances, systèmes économiques, systèmes de gouvernement, etc. des pays plus riches, et les valeurs et systèmes des pays plus pauvres («tiers monde», «pays en voie de développement», soit le Sud de façon générale).

**La culture** est le contexte dans lequel nous vivons, une combinaison de nos valeurs, croyances et de la manière normale de faire les choses (les normes) dans la communauté. Nous acquérons et absorbons inconsciemment notre culture à partir de nos parents, de notre environnement et de nos expériences quotidiennes. Notre culture forme notre comportement et nos attitudes; souvent ce que nous pensons être «normal» n'est normal que dans le contexte de notre culture ou d'un style de vie particulier.

### Réfugiés

Il n'y a que 4,5 % des réfugiés de l'Asie du sud-est, au Canada, qui ont recours au bien-être social, contre 7 % des canadiens. Et pourtant, 47 % des canadiens pensent que l'acceptation de ces réfugiés coûte trop d'argent aux contribuables canadiens.

© Femmes réfugiées, UNHCR, 1995.

### Chirurgie esthétique, É.-U.

En 1984, les femmes ont eu 56 400 modifications de leur nez, 20 900 lipectomies, 43 200 remodelages du visage, et 95 000 agrandissements des seins (augmentations mammaires).

© *Women in the World: An International Atlas. The Girl Child*, UNICEF, 1994.

### Les jeunes femmes et leur image corporelle, Canada

- 49 % pensent qu'elles sont trop grosses
- 6 % pensent qu'elles sont trop maigres
- 45 % pensent qu'elles sont biens
- 2 % pensent autrement

© *Voices, A Young Woman's Resource*, Nova Scotia Advisory Council on the Status of Women, 1990.

«... les femmes du tiers monde en tant que groupe ou catégorie sont automatiquement et nécessairement définies comme religieuses (lire «non progressives»), orientées vers la familles (lire «traditionnelles»), mineures légalement (lire «elles n'ont toujours pas conscience de leurs droits»), illettrées (lire «ignorantes»), prenant soin de leur foyer (lire «arriérées»), et parfois révolutionnaires (lire «leur pays est en guerre; elles doivent combattre»).»

© *Under Western Eyes*, Chandra Mohanty. *Feminist Review*. 30 (Autumn 1988) 61-88.



Défiez les présomptions!

# relations

**Faire des choix** sensés dans tous les types de relations est une partie importante de notre vie en tant que jeunes femmes. Aujourd'hui, des pressions s'exercent de plus en plus sur les relations, et pourtant nombre d'entre nous n'ont pas les capacités nécessaires pour négocier de saines relations, pour définir ce que nous voulons et déterminer ce que sont nos limites afin de prendre des décisions bien fondées. Au contraire, beaucoup d'entre nous sont dans des situations difficiles, sont confrontées à des relations violentes, perdent leur amour-propre et deviennent confuses à propos de la sexualité.

Question : d'où les jeunes femmes reçoivent-elles des informations sur la sexualité? Les ami(e)s, les médias, le peu d'informations techniques donné dans les écoles sont souvent pour elles les seuls moyens d'être renseignées; même avec ces ressources, des obstacles les empêchent d'obtenir une information exacte et franche. Les jeunes lesbiennes ont encore à relever le défi supplémentaire de vivre dans une société qui, généralement parlant, n'est pas prête à accepter leur choix ou leurs besoins. Nous sommes souvent bombardées par des images conflictuelles sur notre sexualité; pourtant, les écoles limitent souvent les discussions sur la sexualité au processus biologique et évitent de parler des problèmes émotifs et de leurs conséquences.

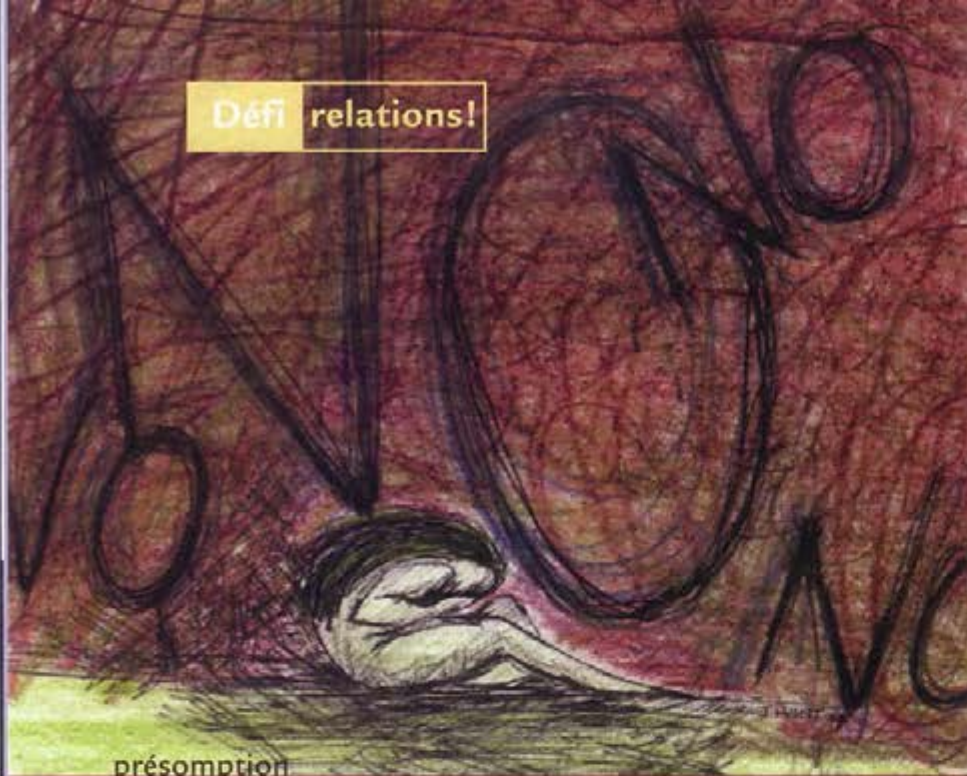
Or, les jeunes femmes ont besoin de discuter des prob-

lèmes d'identité sexuelle et d'amour-propre. Nous devons parler de la violence, de la sécurité et du pouvoir sexuel. Nous voulons en apprendre sur la grossesse et les maladies. Nous avons besoin d'avoir accès à des informations et à des services exacts, sans être jugées. Pour prendre de sages et saines décisions, les jeunes femmes ont besoin d'un environnement sûr et honnête qui leur fournisse les informations, le soutien et les aptitudes dont elles ont besoin. Et nous devons avoir des espaces et des possibilités pour détruire les barrières sexuelles et les relations systémiques afin de commencer à poser d'importantes questions telles que : Qui décide? Qui en profite? Qui n'en profite pas? Pourquoi dois-je m'y conformer? Comment cela peut-il être modifié? ■

**Je suis très différente parce que je me sens encore blessée [par la violence]. Mes amies disent qu'elles ne se sentent pas blessées; elles ne se sentent jamais blessées; elles n'en parlent jamais; elles gardent tout dans leur for intérieur.**

- Nicol, Cambodge





présomption

## Certaines femmes provoquent le viol.

Admettre que j'avais été violée n'a jamais été facile. Par honte et par peur, je restais tranquille et silencieuse. Oui, tranquille, parce que je n'aurais pas supporté d'être traitée différemment. Silencieuse, parce que j'estimais que je n'avais pas le choix. Étant donné toutes ces horribles choses que les gens disent à propos des «filles qui se sont laissées violer», comment aurais-je osé admettre que j'étais l'une d'entre elles?

Silencieuse aussi pour survivre... Aujourd'hui, je trouve la force de parler des viols que j'ai subis, mais des fois, je préfère garder le silence. Survivre à un viol est un lourd fardeau à porter, le mien et celui d'autres personnes.

Être violée, ce n'est pas comme se casser la jambe ou avoir un accident d'auto. Sans doute, ces accidents sont terribles, mais au moins les blessures sont visibles et les douleurs réelles et légitimes. Personne ne demande qui est la victime; les gens vous permettent de pleurer, d'être en colère, de guérir et d'aller de l'avant dans la vie. Le viol est tout à fait différent.

J'avais cinq ans, j'étais nouvelle au pays, et une étrangère pour mon père; le jeune fils de l'ami de mon père m'a violée sur mon lit pendant que son père et le mien s'entretenaient amicalement dans la salle de séjour. Quand tout fut fini, je ne portais aucune blessure visible à montrer. Tout ce que je

ressentais était une horrible terreur et cette douleur constante d'avoir été pénétrée, puisque mon corps était trop petit pour l'endurer et mon cerveau trop jeune pour comprendre. Je n'ai pas su ce qui m'arrivait, mais j'en savais assez pour être terrifiée, honteuse et me sentir mauvaise. Je n'en n'ai pas parlé à mon père. Je ne le pouvais pas.

Mais j'ai quand même survécu. J'ai appris à dormir la nuit, à avoir un sentiment de sécurité, à rire, et même à avoir encore confiance aux gens. J'ai essayé d'ôter ce viol de mon esprit afin de pouvoir faire ce que j'avais à faire. Mais deux mois après mon onzième anniversaire, je fus violée de nouveau sur le plancher de ma propre chambre à coucher, par le même garçon. Mais cette fois, il avait vingt ans, six pieds de haut; il était bien bâti et fort. Qu'aurais-je pu faire?

Et pourtant, de quelque part venaient des voix qui me blâmaient pour ce qui était arrivé : «C'était de ma faute. C'est parce que j'étais une vilaine fille, sale et méchante à l'intérieur. Dieu me punissait pour quelque défaut qu'apparemment personne d'autre ne pouvait voir.» Pour toute autre personne, j'étais cette heureuse petite fille qui n'avait que d'excellentes notes à l'école, participait à toutes les associations étudiantes, allait à l'église, avait un bon papa et beaucoup d'amis. Ils ne savaient pas comment c'était difficile pour moi d'être normale, de

me blanchir de ma faute et de cacher mon secret. Je me sentais si sale à l'intérieur, comme si j'étais pourrie; mais il fallait que je paraisse parfaite à l'extérieur pour que personne ne puisse savoir.

Pourtant, j'avais envie de crier et de révéler mon secret à quelqu'un qui puisse arrêter ma souffrance. Mais pouvais-je risquer que des gens connaissent cette horrible vérité que je cachais? J'avais entendu ce qu'on disait, j'avais vu des films à la télévision. «Les filles comme moi méritent ce qu'elles ont eu». Les vilaines filles sont violées. J'étais celle qui ne pouvait vraiment pas se souvenir comment ce garçon m'avait traitée six ans auparavant. Je lui parlais au dîner quand mes parents l'invitaient. Je jouais même au lego avec lui. Comme il manquait des pièces pour finir le jeu, je le conduisis vers ma chambre à coucher pour

en chercher. J'avais déjà des seins à onze ans. Je portais des shorts! «C'était de ma faute...»

Cinq mois plus tard, ne pouvant plus garder ce secret pour moi, j'en ai parlé à mon père et à ma belle-mère. Mon père fut si en colère qu'il me battit avec sa ceinture, et c'est ma belle-mère qui a dû l'arrêter. Comme nous allions chez le médecin, mon père me dit qu'il aurait bien voulu avoir un garçon au lieu d'une fille, parce que si j'avais été un garçon, rien de cela ne serait arrivé. Peu lui importait que ce fût un homme qui m'ait violée. «C'était tout de ma faute...» Ce devait donc être vrai, surtout si mon propre père le pensait.

Ensuite, il oublia. Ce fut comme si rien ne s'était passé, et il pensait que je devais aussi oublier. Mais je ne le pouvais pas. J'avais tellement mal à l'intérieur et je n'avais personne à qui le dire. J'ai songé à me confier à d'autres personnes proches de moi... Mais, comment pouvais-je le faire si mon propre père me blâmait et s'attendait seulement à ce que ça passe? J'ai voulu me tuer. Je me sentais tellement emprisonnée. Je m'asseyais dans la salle de bains et je regardais le flacon de pilules en pensant que j'étais lâche parce que je ne pouvais pas me suicider. Je sais aujourd'hui que survivre était la chose la plus courageuse que j'aie jamais fait.

Les années de mon adolescence ont été un barbouillage de messages confus. Les gens me disaient constamment que j'étais bien; que j'étais la meilleure, car j'étais la



plus intelligente à l'école. Je souriais toujours. J'aidais les gens. Pourtant, ces gens disaient aussi que les filles qui avaient été violées étaient vilaines et sales, toutes tordues à l'intérieur. C'était ce que les gens me disaient en pleine face, quand ils parlaient des autres filles. En fait, ils me parlaient bien à moi. Je le ressentais aussi. Qui étais-je? J'ai même fréquenté des hommes horribles, plus âgés que moi, parce que je ne croyais pas mériter mieux. Comment pouvais-je dire à des gens, que j'aimais et que je respectais, tout ce que je ressentais et essayais de surmonter, alors que je savais ce qu'ils pensaient des filles comme moi. Alors, j'ai enduré les injures, les humiliations et les souillures de ces hommes minables parce qu'on m'avait enseigné que c'était tout ce que je méritais!

Qui que ce soit que j'étais censée être a été détruit par ce premier viol, quand j'avais cinq ans. Ce viol n'était pas un simple incident. Il m'a façonnée. J'apprends à avoir peur, et à être honteuse de ce que j'étais. J'ai trouvé difficile de vivre dans mon corps qui se développait rapidement. D'une part, je haïssais me voir comme j'étais, parce que c'était cette apparence qui sans doute avait été la cause de mon malheur; mais d'autre part, je voulais aussi que les garçons me trouvent joli. Et alors je ne comprenais pas comment j'étais censée, à la fois, être attrayante et désirée positivement, et ne pas souffrir de mon apparence.

Pendant, plus je grandissais, plus je découvrais que ce n'était pas tout le monde qui croyait à ces affreux stéréotypes sur les

filles qui ont été violées. J'ai même écrit un article sur les agressions sexuelles qui m'a valu un déplacement à la Cour suprême du Canada pour dire aux juges ce que je pensais des lois sur le viol. Je savais déjà qu'aucun enfant ne peut consentir à avoir des relations sexuelles. Des relations sexuelles avec un enfant constituaient un viol. Je savais aussi que si je disais non et que contre ma volonté on m'amenait sur le plancher de ma chambre à coucher, c'était aussi un viol. Je savais aussi qu'à dix-neuf ans, au cours d'un rendez-vous de rêve sur une île des tropiques, mon compagnon me mit la main sur la bouche, déchira mon bikini et me pénétra, c'était aussi un viol. Je savais que même si je me décidais à ne pas porter plainte, c'était bien un viol qui avait été commis.

Pourtant, cette fois-là, même si mes contusions étaient visibles, même si certaines personnes croyaient ce que je disais, et même si des médecins confirmèrent l'agression et me dirent qu'ils en avaient toutes les preuves dans le cas où je désirerais porter plainte, il y eut des gens qui me blâmèrent! Avais-je besoin d'avoir un rendez-vous, pendant mes vacances, même si ma famille était au courant? Qu'est-ce que je faisais sur une plage la nuit, même si je savais qu'il y avait des gardiens et que je les avais vus? Quelle idée d'être en bikini? Mille questions au sujet de mon comportement! Et au milieu de tout cela, il était réellement difficile de se souvenir que c'était moi la victime! Pourtant, j'avais dit non. J'avais crié quand je pouvais. Je m'étais débattue avec force pour l'arrêter. Mais qu'en

est-il de moi? J'étais celle qui ouvrait les jambes pour les docteurs, qui avait pris des pilules contraceptives, qui avait peur du SIDA et qui, terrifiée, regardait constamment par-dessus ses épaules.

J'ai 22 ans, maintenant. J'ai survécu au viol, aux doutes, aux accusations et au blâme. Rien de cela n'a été facile. Ça ne l'est toujours pas aujourd'hui. Il est difficile d'ignorer les choses négatives qu'on m'a enseignées, même quand j'en sais plus maintenant. Je vis dans une société où des milliers de femmes sont violées chaque année par des hommes qu'elles connaissent et en qui elles ont confiance; et pourtant il y a toujours encore beaucoup de gens qui blâment ces femmes pour le crime horrible... dont elles sont les victimes!

Il y a encore des attitudes dans la société selon lesquelles les femmes sont des objets de plaisir sexuel et que ce sont les hommes qui doivent commander. De telles attitudes permettent aux hommes de commettre des viols, et les lois non appliquées font peu pour les dissuader d'agir de la sorte. Et c'est dans cette société que je dois sortir avec des gars avec qui j'ai des rendez-vous et des amis que je désire mieux connaître, et à qui je veux dire que j'ai été violée, qui je suis, et ce qui m'est arrivé! Je sais que j'ai été violée et je n'ai pas à m'en excuser envers quiconque. Et pourtant, c'est moi qui dois retenir mon souffle et espérer ne pas être jugée comme une fille mauvaise ou diabolique par les gens à qui je veux me confier. Parfois, il est même difficile de me souvenir que ce n'est pas moi qui ai commis le crime! ■

#### [Questions à discuter]

**1.** Beaucoup de fausses hypothèses entourent la question du viol. Parmi celles qui prévalent, se trouve la notion que certaines femmes incitent au viol en raison de l'endroit où elles se trouvent, de la manière dont elles sont habillées et se comportent. Y a-t-il quoi que ce soit dans cette histoire qui met au défi de telles hypothèses?

**2.** Quels sont les impacts sur ces filles et ces femmes des attitudes de la société qui blâment les victimes de viol? Est-ce que ces attitudes sociales ont un impact sur le pourcentage des viols ou sur ceux qui les commettent?

**3.** Les viols et autres agressions sexuelles ne sont pas toujours rapportés à la police. Pourquoi certaines jeunes filles et femmes gardent-elles le silence sur ces agressions

dont elles ont été les victimes? Pour quelles raisons refuse-t-on parfois de poursuivre ces criminels?

**4.** De nombreuses femmes dans le monde entier n'ont pas les mêmes avantages que les hommes. Les industries de cosmétiques et de la mode dépensent des milliards de dollars pour convaincre les femmes qu'elles sont inadéquates et que leur valeur doit être mesurée selon l'approbation des hommes. De nombreuses femmes ont peur de marcher seules, la nuit. Ces faits et d'autres ont amené de nombreuses femmes à penser que la violence sexuelle est une méthode systémique utilisée pour «mettre et garder les femmes à leur place». Tout d'abord, de quelle place parle-t-on? Êtes-vous d'accord avec cet énoncé? Pourquoi ou pourquoi pas?

**5.** La déclaration ci-dessus suggère que bien que tous les hommes ne commettent pas de viols, tous les hommes dans notre société «profitent» des agressions sexuelles. Êtes-vous d'accord? Dans l'affirmative, discutez des diverses manières grâce auxquelles les hommes en ont «profité». Par quels moyens les hommes et les femmes luttent-ils(elles) aujourd'hui pour mettre fin aux avantages détenus par les hommes?

J'ai débuté ce projet en dévoilant ici mon nom et ma photo car il est important pour moi de ne jamais me sentir obligée de cacher la violence que j'ai subie. Mais j'ai réalisé que je ne suis pas la seule personne qui devra faire face aux conséquences de mon aveu public. Par respect pour ma famille, j'ai décidé de retirer mon identité.

présomption

## Les filles font exprès pour tomber enceintes.

PAR : JANICE BUSHAY

La Jamaïque est l'un des pays du monde qui connaît les taux les plus élevés de grossesses chez les adolescentes. Je crois profondément qu'une des raisons de cette situation est qu'il n'y a rien en Jamaïque qui puisse motiver les jeunes, rien de bon qui susciterait l'engagement de la jeunesse. Les clubs et les activités sont rares, spécialement à la campagne. Il n'y a rien d'autre à faire pour les filles que d'avoir des amis, puis des relations sexuelles, puis de tomber enceintes!

D'habitude, la grossesse n'est pas intentionnelle. Il faut tenir compte de l'accès à l'information et du contrôle des naissances. Sans doute y a-t-il de l'information à laquelle on peut avoir accès. Il existe des cliniques pour que les jeunes filles obtiennent ce dont elles ont besoin à des prix minimums. Mais dans les campagnes où chacun se connaît, les jeunes filles et les garçons sont timides... Ils ne désirent pas acheter des contraceptifs ou même demander des renseignements à ce

sujet parce que tout le monde le saura. Comme c'est trop embarrassant, ils et elles ne font rien.

C'est ainsi que souvent, les jeunes gens n'ont reçu aucune éducation en matière de sexualité. À l'école, on ne parle pas de sexualité ou des relations intimes. Personnellement, je pense que ces questions devraient être étudiées et qu'on devrait en discuter à l'école. Il y a beaucoup de jeunes filles de la campagne qui sont semi-illettrées et sans accès à l'information... Il est vrai qu'elles entendent parler de ces choses grâce à leurs amies, à la télévision, à la radio, mais ces renseignements ne sont pas toujours exacts ou suffisants. Et pourtant, ce sont des renseignements qu'elles ont besoin de connaître.

Souvent, les mères ne parlent pas de ces choses à leurs filles. Beaucoup de jeunes filles ne savent tout simplement pas ce qui peut leur arriver et comment se conduire elles-mêmes.

Une partie du problème provient également du fait que beaucoup de jeunes filles fréquentent des hommes âgés. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être c'est l'image d'un père qu'elles recherchent. Peut-être c'est aussi parce qu'elles sont souvent plus adultes et qu'elles pensent que les garçons de leur âge

ne le sont pas assez, d'où leur préférence pour des hommes plus âgés. Beaucoup de jeunes filles, et spécialement celles qui sont pauvres, sortent avec des hommes bien plus âgés qu'elles parce qu'ils travaillent et qu'ils peuvent leur donner le style de vie qu'elles désirent - de nouveaux vêtements, des styles de chevelure fantaisistes... des choses que leurs parents ne peuvent souvent pas leur fournir. Et beaucoup de ces jeunes filles tombent enceintes.

Il existe depuis longtemps une loi stipulant l'âge auquel une personne peut consentir à avoir des relations sexuelles. Cette limite d'âge a été abaissée à seize ans à cause du nombre croissant de grossesses chez les adolescentes. Cette loi est actuellement appliquée. Comme vous vous en doutez, il y a des hommes derrière les barreaux parce qu'ils ont mis enceinte des filles de moins de 16 ans. Il y a toujours eu de ces grossesses, mais actuellement, il y en a trop et elles deviennent plus visibles, car les gens commencent à s'en inquiéter. Le problème avec la loi, c'est qu'en fait elle ne s'applique qu'aux jeunes filles qui vont à l'hôpital pour accoucher, car ce n'est qu'à ce moment qu'on constate qu'elles n'avaient pas atteint l'âge légal du consentement, ou alors quand la police intervient sur plainte des parents de la jeune fille. Néanmoins, la loi oblige certains hommes à y réfléchir deux fois.

Cet état de choses est causé, entre autres, par la situation économique en Jamaïque. De nombreuses jeunes filles tombent dans le piège pour des motifs économiques. Je crois que 90 % des foyers monoparentales sont dirigés par des femmes qui gagnent

peu d'argent et qui sont moins instruites; leurs filles se trouvent attirées par des hommes plus âgés qui, selon elles, pourront augmenter leurs niveau de vie. Par exemple, en Jamaïque, beaucoup de jeunes filles ne vont pas à l'école aussi régulièrement que les garçons parce qu'elles doivent s'occuper de leurs plus jeunes frères ou soeurs... une responsabilité que les garçons n'ont pas. Les options des jeunes filles sont limitées.

La situation économique en Jamaïque fait que des femmes ont jusqu'à six enfants, et disons même de six hommes différents. Ce n'est pas par choix ou en raison des valeurs auxquelles elles croient. Ce qui arrive très souvent c'est qu'une jeune fille a un enfant avec un homme, cet homme la quitte et elle ne peut plus financièrement s'occuper de son enfant. Elle entre alors en relation avec un autre homme pour obtenir de l'aide; elle a un enfant de lui, il la quitte, et maintenant, elle a deux enfants auxquels elle ne peut pas subvenir financièrement, etc. C'est un cycle sans fin!

Parfois, les problèmes sont complexes. Cela s'explique, en partie, par ce que les Jamaïcains attendent des jeunes femmes. Les dirigeants au sommet affirment que les femmes devraient être éduquées et instruites pour obtenir un emploi. Mais ce sont les hommes qui, en premier, obtiennent du travail; ils sont mieux payés et ils ont des possibilités d'avancement plus vite. Il y a plus d'hommes dans les hauts postes, non pas parce que les femmes sont incapables de les occuper, mais parce qu'on préfère les hommes. Il y a bien un consensus selon lequel les femmes doivent être éduquées et

instruites, évidemment, mais... seulement jusqu'à un certain niveau! En Jamaïque, très peu de maris désirent que leur femme soit instruite et apporte de l'argent à la maison. Le mariage et la création d'une famille font partie de ce qu'on attend des femmes, ainsi que l'obtention d'un emploi... mais attention, jamais jusqu'au sommet! De nombreuses jeunes femmes savent bien qu'elles ont une place dans la société.

Alors, que pouvons-nous faire concernant l'augmentation du nombre des grossesses des jeunes filles? Tout d'abord, je pense que l'arrestation d'un grand nombre de ces hommes âgés va remédier quelque peu à cet état de choses. Mais le système scolaire a un grand rôle à jouer. Il faut que les écoles fournissent l'information indispensable au sujet de la sexualité, du contrôle des naissances et des relations intimes, là où cette information est accessible à un plus grand nombre de jeunes gens. En outre, quand les filles ne vont pas à l'école, il importe que les enseignant(e)s en cherchent le pourquoi. Si ces filles ont tout d'un coup davantage d'argent et portent des vêtements tous neufs, les enseignants ou enseignantes doivent chercher à savoir d'où vient l'argent. Il faut aussi qu'il y ait davantage de programmes dans lesquels les jeunes gens puissent s'engager. Les jeunes gens - les jeunes filles - ont besoin de plus de choix et de plus d'opportunités. ■

### [Questions à discuter]

**1.** Janice énumère plusieurs facteurs qui, selon elle, contribuent au nombre élevé de grossesses en Jamaïque chez les jeunes femmes. Énumérez quatre de ces facteurs.

**2.** Janice décrit une situation dans les régions rurales de la Jamaïque où les jeunes sont gênés d'obtenir des contraceptifs auprès de gens qu'ils connaissent. Pensez-vous que les jeunes gens dans les petites villes du Canada ressentent le même embarras? Dans l'affirmative, pourquoi ces jeunes sont-ils mal à l'aise?

**3.** Une grande partie du problème réside dans le fait que les jeunes gens n'ont pas accès à des

renseignements exacts sur la sexualité. L'école, les parents, souvent n'en discutent pas. Quelles sont les raisons possibles d'un silence aussi répandu? Où en est le Canada?

**4.** Janice discute des raisons possibles pour lesquelles les jeunes filles recherchent des hommes plus âgés pour leurs relations intimes. D'après vous, qu'attendent les hommes plus âgés de relations avec des jeunes filles? Au Canada, pensez-vous que de telles relations sont aussi fréquentes? Quelle serait votre réaction s'il s'agissait de femmes plus âgées et de garçons plus jeunes? Y a-t-il une différence?

**Janice Bushay,**  
22 ans  
Portland  
(Jamaïque)

Parmi ses nombreux talents, Janice a de bonnes connaissances en théâtre. C'est une maman fière de sa toute petite fille d'un an.



présomption «Je suis tout ce que tu penses...»



Pieds.

De jolies rondeurs remplies de sang et de chair...  
poussant des centaines d'os...  
vers le bas... vers le haut, vers le bas...  
une lourdeur globale s'élève et  
s'effondre à chaque pas

Emporte-moi, zigzague à travers la cité  
dans les bois  
et à travers les océans.

Zzzt.Zzzt. J'entends bourdonner une ligne électrique chaque fois que je marche.  
Zzzt.Zzzt.

Mes pieds, se rechargeant et se branchant, m'emmènent  
dans des coins perdus,  
sous la terre,  
au-dessous de la chaussée.

Je vis en rêvant du jour où il n'y aura plus de villes.  
Que les communautés auront disparu et renaîtront.  
Quand la Terre notre Mère se sera déchainée dans sa vengeance.  
Ce sera son moment  
et nous perdrons tous  
notre sang rouge.  
Zzzt.

Pieds.

Faites-moi m'envoler de cet endroit, monstre, géant; de cette économie,  
sangue, société, qui se nourrit de mon corps avec délectation.  
Ils le déshabillent et l'habillent; ils sucent les os  
et le sang  
et la graisse  
et la chair  
et les cheveux  
et les larmes  
et la couleur de la peau.

Ils me recouvrent, m'enveloppent, s'étendent sur moi, me développent  
se mettent sur moi et me baisent  
Au point que je suis suffoquée par ma propre respiration, mon étranglement,  
mes râles, ma gorge écorchée, mon souffle.

Alors... ne m'haïsez pas parce que je suis belle. Zzzt.Zzzt.

Pieds.

Amenez-moi dans les bras chauds, sûrs, protecteurs de l'homme [fantôme ou  
démon] dont depuis mon adolescence j'ai toujours rêvé ou vu [dans mes  
cauchemars]. Il me bercera et me caressera les seins, et gentiment me  
prendra ou me [forcera] dans ses mains, et adoucira [ ] et dissipera [ ]  
la chair et les os et...

(... mon hétérosexualité forcée conditionnée a été approfondie et complète.)

Cette haine de moi me crispe. Zzzt.Zzzt.  
Je peux le sentir jusque dans mes pieds. Zzzt

Une armée de fourmis en colère me font des tunnels dans la moelle de mes os.  
Zzzt.

Et je fais un autre pas. **Zzzt.Zzzt.**

Pieds.

Enflés et endoloris, les orteils déformés par la torture d'une salope,  
Les chevilles pleines de cicatrices brun chocolat là où elles ont déchiré mes  
jeunes ailes d'or d'ici bas.

**Zzzt.**

Ils font atterrir ceux qui ont le mal du pays et ceux agités par leur vol  
majestueux à travers les océans bleus.

les arêtes vives vertes émeraude  
et les sommets blancs où la terre s'élève pour rencontrer le ciel.  
**Zzzt.Zzzt.**

Un vol qui n'est jamais le mien.  
Mon coeur toujours emballé dans une glacière,  
gelé solitaire sur l'aile. **Zz-Zz-Zzzt.**

Pieds.

Une pièce d'un puzzle; un puzzle en pièces.

Des millions de couples refroidis et immobilisés par la domination qui  
continue incessante et souriante.

Les assassins de l'esprit animent la poussière immortelle sous mes pieds.  
**Zzzt.Zzzt.**

Gens sacrés du pays et des pays au-delà du bleu  
Nos pieds touchent cette terre natale et... **Zzzt.Zzzt.**

Pieds.

Emmenez-moi loin de cette division, de cette anti-vision, fission...

Et conduisez-moi à mon âme sistah...

Celle qu'on m'a appris à craindre  
à rendre démoniaque  
à déssexualiser  
à brutaliser  
à paralyser...

Laissez-moi voir le monde dans ses yeux.

Pieds.

Résistante Haussant la voix  
Démantelante Revendiquant la liberté de choisir.

Allez vous faire foutre tous ceux et celles qui me disent de rentrer chez  
moi.

Nous sommes chez nous ici.

Vous, elle, il et moi

Plus jamais

seuls.

Pieds.

Entendez-vous le tonnerre des nouveaux pieds? Des vieux pieds?

Nous sommes les morts et les mourants,  
ceux qui vivent et ceux bien vivants - tout un tonnerre.

Et nous avons marché ensemble. **Zzzt.**

linelle mogado,  
22 ans  
Guelph (Canada)

linelle était l'une des quelques  
jeunes femmes canadiennes qui ont  
assisté au forum non gouverne-  
mental sur les femmes à Hauriou,  
en Chine.



### [Questions à discuter]

1. Les relations sont souvent considérées avec étroitesse d'esprit - comme les relations intimes entre un homme et une femme. Mais cette présomption peut aussi être défiée. Comment définissez-vous les relations?

2. linelle fait allusion à la division et à la concurrence entre les femmes à cause de la beauté, des hommes et des déséquilibres du pouvoir entre les femmes. Toutes les femmes de la société canadienne sont-elles considérées et traitées sur un pied d'égalité? Les femmes canadiennes, en général, sont-elles considérées et traitées sur un pied d'égalité avec les femmes des pays en voie de développement? Expliquez.

3. Reportez-vous au poème où linelle écrit «Pieds. Amenez-moi dans les bras chauds, sûrs et protecteurs...» Quels messages essaie-t-elle de transmettre? Se référer à l'histoire personnelle de la page 22. Pensez-vous que beaucoup de jeunes femmes et de jeunes hommes développent des relations où les limites entre l'amour et la violence sont brouillées? Discutez de quelques-unes des raisons pour lesquelles les hommes et les femmes confondent la violence avec le «contrôle» de l'amour et de l'affection. Comment peut-on changer ces situations?

4. Que signifie le terme «hétérosexiste»? Comment le concept de «hétérosexualité obligatoire» constitue-t-il un défi aux idées courantes concernant l'amour et les relations? Pourquoi serait-on mal à l'aise de défier l'idée préconçue d'«hétérosexualité obligatoire»?

5. Historiquement et culturellement, les femmes ont toujours été liées à la terre et à la nature. De nombreuses expressions utilisées pour décrire notre environnement sont féminines, telles que «La Terre notre Mère», Gaia, la nourricière, la pourvoyeuse. Ce sont là des concepts profonds et souvent culturellement reliés aux femmes en tant que mères nourricières ou simplement en tant qu'êtres féminins. Pourtant, les comparaisons entre la Terre et les femmes sont aussi des points forts, quand on considère les tentatives faites pour contrôler, altérer et détruire à la fois l'environnement et les femmes. Pensez à quelques termes de notre terminologie utilisés pour décrire les atteintes à l'environnement, telles que : «violier la Terre notre Mère». Cherchez les comparaisons que linelle fait pour décrire les tentatives de la société pour contrôler le corps et l'image des femmes, ainsi que pour contrôler l'environnement.

présomption

## Si la violence subie était si terrible, les femmes partiraient!



Certains de mes amis, même face à ces problèmes, paraissent normaux. Je suis très différente parce que moi, je me sens blessée. Mes amis me disent qu'ils ne se sentent pas blessés; ça ne leur fait jamais mal; ils n'en parlent jamais; ils le gardent pour eux. Dans mon pays particulièrement, les gens ne se rendent pas compte de ce problème parce qu'ils le connaissent depuis tellement longtemps... c'est presque normal.

Quant à la culture : nos valeurs placent le père à la tête de la famille où il peut faire tout ce qu'il veut et personne ne peut le blâmer. C'est aussi un aspect de notre culture que la femme ne puisse pas faire les mêmes choses que l'homme. Une femme née dans ces traditions culturelles pense que ces sortes de choses, même la violence, arrivent toujours; elle ne veut pas que d'autres gens mettent leur nez dans sa famille ou l'aident à résoudre les problèmes. Personne ne pense que c'est un problème.

La manière de traiter ce problème, c'est de ne pas y penser. Je fais ce que je désire et je ne m'intéresse pas à ce que les gens pensent de moi. Les gens croient que je suis impolie envers ma famille et mes parents.

Par exemple, quand mon père me demande de faire quelque chose que je n'aime pas faire, je ne le fais pas. Alors il me blâme et je l'oublie. J'agis comme s'il ne m'avait rien dit. Et d'autres gens disent : «Oh, elle est très impolie...» Parfois, il n'est pas bon de faire les choses que mon père m'ordonne de faire. Il pense qu'il peut tout me demander. Il pense que les gens feront ce qu'il exige, et moi je veux changer son attitude; j'y travaille parce que si j'écoutais les gens, je m'arrêtera, et le problème resterait le même, et personne ne viendrait changer quoi que ce soit.

Il y a quelques organisations non gouvernementales qui se penchent sur ce problème, mais elles ne sont guère efficaces, car la violence est toujours là; c'est comme si les femmes elles-mêmes ne désiraient pas réellement y remédier; elles n'ont aucune idée de ce qu'il faut faire. Il arrive souvent que de nombreuses femmes gardent le silence et ne veulent pas dire qu'il y a un problème. Les femmes sont blessées par la violence familiale, mais lorsqu'elles découvrent que d'autres familles connaissent les mêmes abus, elles pensent que c'est simple à expliquer... ce sont des choses qui arrivent! Beaucoup de femmes voudraient changer leur situation, mais comment peuvent-elles le faire quand elles vivent dans un pays aux traditions très strictes? ■

### PAR NICOL

**De nombreux enfants** au Cambodge connaissent la violence familiale. Pour moi, la violence familiale est difficile à vivre. Ce n'est plus du tout facile de vivre avec ma famille. C'est dur; par exemple, je vais à l'école, et quand j'en reviens il faut que j'affronte les problèmes familiaux. Je suis confrontée à la violence et aux vilains mots. Ma famille me blâme et bat les enfants.

La plupart des enfants de ma génération, au Cambodge, sont affectés par ces problèmes à cause de la pauvreté et du manque d'instruction et d'éducation.

### [Questions à discuter]

**1.** Selon Nicol, quelles sont les causes fondamentales de la violence familiale au Cambodge? Comment ces causes se comparent-elles à celles de la violence au Canada?

**2.** Nommez quelques-unes des conséquences positives et négatives de parler franchement contre la violence familiale? Pourquoi Nicol a-t-elle choisi de parler de la violence dans sa famille?

**3.** Dans quelle mesure la position des femmes dans la culture cambodgienne contribue-t-elle à l'existence de la violence familiale? Est-ce que la position des femmes canadiennes est différente de celle des femmes cambodgiennes? Selon votre réponse, comment cette position pourrait-elle affecter la violence familiale au Canada?

**4.** Est-ce que l'histoire de Nicol pose un défi à l'hypothèse ci-dessus? Est-il facile pour les

femmes de simplement mettre fin à des abus de violences? Pourquoi ou pourquoi pas?

**Nicol,**  
16 ans  
Cambodge

Nicol est une étudiante en Sciences commerciales au Cambodge et travaille en vue d'une carrière qui puisse assurer sa sécurité financière et satisfaire ses ambitions.

## Les lesbiennes sont des garçons manqués suicidaires

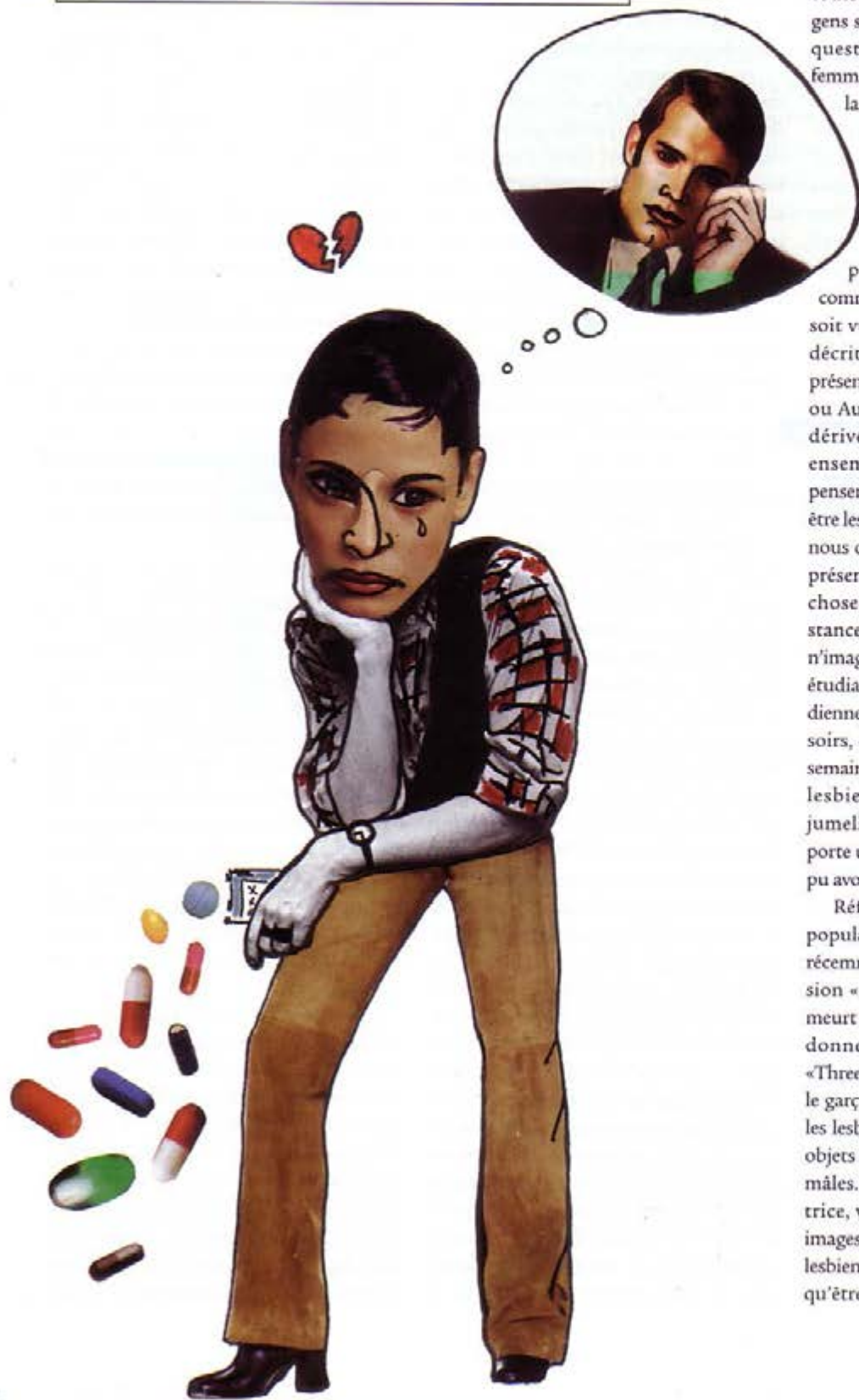
qui portent des chemises de flanelle

et qui n'ont pas pu avoir un homme.

PAR MICHÈLE LÉFANT

Mais, à quoi ressemble une lesbienne de toute façon? Évidemment, la plupart des gens semblent connaître la réponse à cette question, car lorsque nous voyons une femme ressemblant à un garçon manqué, à la peau blanche, la tête rasée et de classe moyenne qui déambule dans la rue, nous pensons automatiquement qu'elle est lesbienne. En fait, dans notre société contemporaine nord-américaine, nous avons beaucoup de peine à considérer une lesbienne comme «normale». Une lesbienne, qu'elle soit vue dans un film, à la télévision ou décrite dans la littérature, est toujours présentée comme une dérivée de la femme ou Autre. Elle est présentée comme une dérivée parce que la société, dans son ensemble, a toujours de la difficulté à penser que la femme qui habite à côté peut être lesbienne. Nous ressentons le besoin de nous distancer du lesbianisme, et donc, de présenter le phénomène comme quelque chose qui n'arrive que dans des circonstances anormales ou inappropriées. On n'imagine jamais une lesbienne comme une étudiante moyenne d'une université canadienne qui sort avec des amis les vendredis soirs, qui pratique le tennis une fois par semaine et adore jouer de la guitare. Non, la lesbienne est une tentatrice, la soeur jumelle du diable, la fille suicidaire qui porte une chemise de flanelle et qui n'a pas pu avoir un homme.

Réfléchissez aux images médiatiques populaires que vous avez «consommées» récemment : à la télévision, durant l'émission «Beverly Hills 90210», la lesbienne meurt dans le feu et n'est jamais parvenue à donner un baiser à Kelly; dans le film «Three of Hearts», la fille perd la fille et aide le garçon à avoir la fille; dans «Showgirls», les lesbiennes ne sont rien de plus que des objets hypersexualisés contemplés par les mâles. En tant que spectateur ou spectatrice, vous l'ignorez peut-être, mais ces images terriblement négatives de la vie des lesbiennes ont un impact sur vous en tant qu'être humain qui renforce immédiate-



ment votre homophobie et vous astreint à être un homme ou une femme hétérosexuel(le). Le but du présent article est de démystifier le phénomène du lesbianisme.

Des années de conditionnement sexiste et homophobe nous ont fait croire, à la plupart d'entre nous, que le lesbianisme était en quelque sorte contre-nature. Toutefois, cette prétention relève d'une grave absence d'information... (l'amour hétérosexuel romantique n'a été inventé qu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle). Il est vrai que le lesbianisme est parfois toléré, mais il est rarement accepté. Il existe beaucoup de raisons sociales, politiques et économiques pour expliquer une telle homophobie, bien que l'explication des motifs derrière un tel comportement ne soit pas notre propos d'aujourd'hui. Ce sur quoi je voudrais insister dans cette discussion, c'est l'émergence d'une sous-culture lesbienne canadienne intense et puissante.

**Nous ne les décrivons jamais comme des femmes ravies et heureuses qui viennent de tomber amoureuses.**

Vous ne voyez sans doute pas beaucoup de femmes qui se tiennent par la main dans les couloirs d'écoles ou qui dansent ensemble dans les bals d'étudiants; vous y verriez plutôt des manifestations successives d'hétérosexualité. Ce qui amène beaucoup de personnes à croire qu'elles n'ont jamais rencontré une lesbienne ou un homosexuel. Elles se trompent. Vous connaissez au moins quatre à cinq lesbiennes, je vous le garantis. Vous ne savez pas qu'elles sont homosexuelles parce qu'en réalité elles sont atterrées de le faire savoir dans un environnement généralement étroit d'esprit. Le faire savoir est difficile, c'est certain, mais en raison de la visibilité de plus en plus préminente des lesbiennes dans l'activisme politique et social, dans l'ensemble des médias de masse (particulièrement dans la musique populaire), et dans la vie universitaire, de plus en plus de femmes se sentent parfaitement à l'aise d'affirmer leurs préférences sexuelles et romantiques pour les femmes.

Alors, qu'est-ce que c'est qu'une relation entre lesbiennes? En quoi ces relations lesbiennes diffèrent-elles des relations hétéro-

sexuelles? Fondamentalement, ça se ramène à ce qui suit : toute la diversité que vous trouvez dans les relations hétérosexuelles peut aussi exister dans les relations homosexuelles. Il n'y a aucune définition des relations lesbiennes qui puisse recouvrir ou dépendre toutes les relations entre celles-ci. Je dois donc ici distinguer et clarifier quelques fausses idées communément répandues au sujet des lesbiennes.

Premièrement, le mythe selon lequel chez les lesbiennes, il y a celle qui joue le rôle féminin («la femme») et celle qui joue le rôle masculin («le mâle») est non seulement faux et ridicule, mais manque d'imagination. Cette légende a évidemment été inventée par des chauvins et chauvines incapables de penser plus loin que leurs relations hétérosexuelles. Dans la plupart des relations lesbiennes, les rôles sont définis, mais non en fonction de la féminité ou de la masculinité de l'une ou de l'autre. Le couple fonctionne selon ce que les deux partenaires désirent pour elles-mêmes et la dynamique du couple. On pourrait même dire que les relations lesbiennes sont plus naturelles que celles des hétérosexuelles, car les premières permettent une créativité totale quant à celle qui doit faire la cuisine, réparer l'évier et prendre certaines décisions; souvent, ces choses ne sont pas exécutées par une seule personne : la plupart des lesbiennes recherchent un véritable partenariat.

Deuxièmement, l'idée que les lesbiennes vivent toute leur vie dans un monde souterrain peuplé de bars fumeux et de maisons à café bleu pâle est une interprétation dépassée de l'ancienne culture lesbienne. Il est vrai que de nombreuses lesbiennes, à une certaine époque, devaient se cacher et vivre secrètement. La culture canadienne était bien plus hostile qu'elle ne l'est aujourd'hui à l'encontre de la diversité. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de travail à faire contre l'homophobie de notre pays, quoiqu'il faille constater qu'aujourd'hui il y a plus d'espace amical pour les lesbiennes au Canada (notamment dans les centres urbains) qu'à une certaine époque. Les lesbiennes jouissent d'un riche héritage culturel. Chanteuses, poétesses, artistes, propriétaires de bars et femmes d'affaires (pour ne nommer que quelques-unes de leurs carrières) sont arrivées en

grand nombre dans les enclaves lesbiennes de la société canadienne; vu leur croissance rapide, il y a énormément de choses à faire dans les grandes villes du Canada enclines au progrès.

Troisièmement, le portrait commun qu'on se fait des lesbiennes est celui d'une personne maniaco-dépressive et suicidaire. Nous ne les décrivons jamais comme des femmes ravies et heureuses qui viennent de tomber amoureuses. Ce dénigrement n'est nullement justifié. Je voudrais toutefois souligner que ces images négatives de la vie des lesbiennes sont quasiment délibérées. Comme la survie de nos institutions sociales dépend fondamentalement du maintien du statu quo, les forces sociales sont extrêmement prudentes dans la voie du changement. L'émergence de femmes identifiées en tant que lesbiennes menace directement de nombreuses institutions sociales puissantes (par exemple, l'église, l'État, le système d'éducation, la famille). Il n'est donc pas dans l'intérêt de la société dans son ensemble d'encourager des femmes à suivre leurs penchants, même si c'est leur cœur qui les conduit vers d'autres femmes.

Quatrièmement, et c'est ce qui est peut-être le plus important, il n'existe pas de quintessence de lesbienne. Les lesbiennes n'ont pas de structures génétiques prédisposées et n'ont pas été nécessairement traumatisées par des hommes; elles ne sont privées d'aucune des caractéristiques fondamentales, sociales ou biologiques que possèdent les femmes hétérosexuelles. Ce sont là que des notions stéréotypées et idéologiques qui dévient l'attention loin de la nature particulièrement précaire de l'hétérosexualité. En effet, je crois, l'hétérosexualité et l'homosexualité sont toutes deux des produits de la société et de son enseignement.

En outre, les lesbiennes n'ont aucunes valeurs, motivations ni tempéraments universels. La culture lesbienne est très diversifiée : certaines sont francophones, d'autres anglophones, certaines sont noires, d'autres blanches, conservatrices ou radicales... la liste n'en finit pas. Et comme dans toute autre culture, les lesbiennes anglophones blanches jouissent de privilèges dont beaucoup d'autres lesbiennes sont privées. Comme le problème des privilèges



est connu de chaque culture, qu'elle soit hétéro ou homosexuelle, il importe que ceux et celles qui appartiennent à ces cultures travaillent avec diligence à combattre l'expansion de croyances et manifestations oppressives.

Aujourd'hui, les relations lesbiennes sont socialement plus libres qu'elles ne l'avaient jamais été auparavant, et cette liberté a permis l'expansion rapide des communautés lesbiennes. Les femmes qui tombent amoureuses d'autres femmes vivent de merveilleux moments de bonheur et de joie, mais parfois connaissent, comme dans toutes les relations, de terribles peines. Bien que tout le monde sache que l'existence des lesbiennes n'est jamais exempte de difficultés d'ordre politique, il en est peu qui ait une idée de la situation brillante, forte, puissante, actuelle et future des lesbiennes; cette forte émergence constitue le centre de notre lutte pour la libération sexuelle et pour le droit d'aimer qui nous plaît.

■

**Mélisse Lafrance,**  
20 ans  
Ottawa (Canada)

Mélisse est une ardente féministe, universitaire, et une chanteuse et auteure de chansons et commence à être connue. Cet article figure aussi dans le CD-ROM «Défiez les présomptions!».



#### [Questions à discuter]

1. Quel est le portrait que les médias, dans leur ensemble, dépeignent typiquement des lesbiennes?
2. Quelle(s) sorte(s) d'explication(s) théorique(s) Mélisse donne-t-elle d'une telle représentation médiatique?
3. Nommez quelques-unes de vos perceptions des lesbiennes? Combien en ont été identifiées par Mélisse?
4. Nommez et expliquez les quatre mythes liés aux relations entre lesbiennes, tels que Mélisse les a décrits?
5. Êtes-vous d'accord avec l'argumentation présentée par Mélisse? Y a-t-il des points qu'elle souligne et qui vous dérangent? Défendez vos arguments en utilisant les concepts sociaux et/ou théoriques utilisés par Mélisse.

#### Définitions

Une **relation** décrit tout un assortiment d'interactions telles qu'elles existent entre un parent et un enfant, entre camarades d'école, entre un patron et un employé; il y a aussi des interactions qui sont très intimes comme celles entre meilleurs ami(e)s, ou sexuelles, comme celles entre un mari et une femme, ou comme celles d'un couple homosexuel.

**L'hétérosexisme** se rapporte à l'idée préconçue selon laquelle tous les gens sont hétérosexuels.

**L'homophobie** est une peur irrationnelle des homosexuels ou des lesbiennes. Cette crainte peut conduire à la haine et à un traitement discriminatoire des homosexuels et homosexuelles à cause de leur orientation sexuelle.

**L'hétérosexualité obligatoire** est une étiquette créée par Adrian Riche, féministe, pour décrire la manière dont la société pousse tous les gens à avoir des relations hétérosexuelles plutôt qu'à leur permettre un libre choix. Adrian Riche prétend aussi que cette hétérosexualité obligatoire a été utilisée pour opprimer les femmes ainsi que les homosexuels en ce qu'elle force les femmes à avoir des relations traditionnelles homme-femme où les hommes disposent de l'autorité du pouvoir.



### Selon une étude sur les adolescents et les agressions sexuelles (Canada)

- 56 % des femmes ont été violées au cours de rendez-vous
- 30 % des femmes ont été violées par un copain
- 11 % des femmes ont été violées par leur ami
- 78 % des femmes n'en n'ont pas parlé à leurs parents
- 94 % des femmes n'ont pas signalé le viol à la police

© *Challenging Ourselves: Toward Gender Equity and Violence-Free Relationships*. Markham: Pembroke Publishers, 1996.

### Grossesse

«Toute femme noire a une mère ou une grand-mère qui lui a dit qu'il fallait qu'elle s'en sorte, probablement toute seule, et qu'elle devait continuer à trouver des moyens de survivre, et savoir qu'aucun homme ne viendrait à son secours. Cette vision est reflétée dans la proportion des foyers dirigés par les femmes dans la communauté noire (35 %) et dans notre participation aux emplois salariés.» Dionne Brand, 1993

### Violence contre les femmes

Environ 2 à 3 millions de femmes aux États-Unis sont battues par leur partenaire intime.

© M. Straus and R. Gelles, *Physical violence in American families*. NJ: Transaction, 1990.

Quand les hommes battent leurs femmes, ils battent vraisemblablement aussi leurs enfants

© Bowker et al, 1988. In K. Yllo & M. Bogard (Eds.), *Feminist perspectives on wife abuse*. Newbury Park, CA: Sage..

### SIDA

Les femmes courent deux fois plus de risques de contracter le VIH dans leurs relations sexuelles. Le traumatisme génital suite à un abus sexuel accroît le risque de la femme d'une infection par le VIH.

© Jeunesse : *Partenaires dans l'action - Santé*, Quatrième conférence mondiale sur les femmes, ONU, 1995

70 % des 3 000 femmes qui contractent chaque jour le VIH et 500 femmes qui meurent quotidiennement du SIDA, dans le monde entier, sont âgées entre 15 à 19 ans. En Thaïlande, le taux d'infection par le VIH est plus élevé parmi les jeunes femmes de ce groupe d'âge que chez toutes les femmes ensemble. En Ouganda, il y a deux fois plus de femmes qui signalent des cas de SIDA parmi les jeunes femmes de ce groupe d'âge. Au Rwanda, plus de 25 % des



femmes enceintes et environ 17 % des jeunes filles sexuellement actives au-dessous de 17 ans deviendront séro-positives.

© Spécial sur les femmes et le SIDA, Quatrième conférence sur les femmes, ONU, 1995

D'ici 1999, plus de 400 000 femmes âgées de 15 à 49 ans dans le monde entier mourront du SIDA.

© Spécial sur les femmes et le SIDA, Quatrième conférence mondiale sur les femmes, ONU, 1995

### Les attitudes américaines envers l'homosexualité, 1991

- Les adultes qui ont des relations homosexuelles ont toujours tort (71 %)
- ont presque toujours tort (4 %)
- ont tort quelquefois (4 %)
- n'ont pas tort du tout (15 %)

© National Opinion Research Center, Université de Chicago, 1991.

# possibilités

**Être une femme** mérite d'être célébré, malgré les difficultés auxquelles elles font face dans le monde entier. Être jeune, c'est une partie merveilleuse de la vie. Autrement dit, être une jeune femme c'est faire face à tout un monde d'opportunités en évolution.

Aujourd'hui, nous avons plus de possibilités que nos parents. Des efforts sont déployés sur toute la planète pour traiter des causes fondamentales comme la sous-éducation des jeunes filles et de l'attitude qui veut qu'elles soient les êtres humains les moins importants à instruire. Les femmes engagées travaillent à accroître l'intégration des jeunes filles dans les domaines compétitifs et à défier les pratiques de l'emploi qui limitent leurs progrès.

Mais cette image n'est pas parfaite. Pour de nombreuses jeunes femmes, seulement travailler dur ou faire des efforts n'est pas suffisant pour atteindre leurs objectifs. Le simple fait d'appartenir à tel sexe, telle race, telle classe, telle religion, ou d'avoir telle orientation sexuelle, signifie souvent que nous devons travailler plus fort dans ce système qui fonctionne contre nous. Il est vrai que la société ne dit plus que «la place de la femme est au foyer», néanmoins de nombreuses structures sociales sont établies pour l'empêcher pratiquement d'en sortir. Celles d'entre nous qui soulignent cette inégalité des sys-

tèmes sont souvent écartées sous le prétexte qu'elles sont paresseuses et qu'elles se plaignent toujours. Notre tâche aujourd'hui est de défier sans cesse ce statu quo; c'est aussi de voir les possibilités de progrès et d'œuvrer à s'assurer qu'elles sont équitables et ouvertes à toutes. C'est aussi résister aux jugements rapides et aux fausses étiquettes appliquées à celles qui s'efforcent de changer un système dont elles sont exclues, alors qu'elles devraient en faire partie. ■

**Dès ma puberté, j'ai eu la certitude que l'argent, le sexe et la race étaient trois choses qui, non seulement me séparaient de la plupart de mes camarades d'école, mais qui, de plus, me désavantageaient.**

- Dianah, Ottawa (Canada)





présomption Toutes les femmes ont à faire face aux mêmes obstacles et ont les mêmes chances ou possibilités.

PAR DIANAH SMITH

**Je m'appelle Dianah.** J'ai 25 ans. Le temps passe si vite. Je suis née en Jamaïque, aux Antilles, et je suis venue au Canada en 1978. J'habite Ottawa depuis 18 ans. Je dois dire que j'ai grandi dans la pauvreté. Mes parents, qui ont toujours eu un emploi, n'étaient pas des professionnels. Ils ont souvent changé d'emploi; ils n'avaient pas terminé leurs études secondaires et étaient des néo-Canadiens dans ce pays.

La vie et l'expérience des mes parents ont eu un impact définitif sur les possibilités qui existaient pour moi au cours de mon adolescence. Je n'avais pas autant de chances que mes amis plus riches parce qu'elles n'étaient pas disponibles. Mes parents passaient tout leur temps à travailler pour subvenir à nos besoins. Ils n'avaient ni les loisirs ni les revenus, ni les connaissances pour nous emmener au musée, camper, nager, etc. Dès mon très jeune âge, j'ai réalisé les limites de mes possibilités. Je me souviens la première année d'école mes amies, après les classes, participaient aux programmes scolaires ou aux Brownies. J'avais très envie d'être avec mes amies, mais je ne le pouvais pas, et toutes les activités dans lesquelles j'excellais, telles que la gym-

nastique, l'écriture, le théâtre, n'ont jamais été encouragées ou promues à cause de cette réalité. Je ne sais pas s'il y avait des subventions disponibles à cette époque, mais mes parents ne les auraient jamais demandées, par fierté. La fierté et la dignité sont deux des caractéristiques cruciales et prioritaires de nombreux pauvres et de la plupart des immigrants. Ils croient que demander de l'aide, c'est admettre, en quelque sorte, un défaut... une chose honteuse. C'est pourquoi, la plupart des familles d'immigrants souffrent en silence et, ont, à la fois un deuxième, un troisième voire un quatrième emploi pour donner à leurs enfants ce que d'autres ont déjà.

En tant que nouveaux immigrants dans un pays étranger, ma famille n'avait pas très confiance dans notre nouvelle communauté. Nous avions déjà souffert du racisme et d'autres formes de discrimination. Nous passons la plus grande partie de notre temps en famille et, occasionnellement, avec d'autres Jamaïquains récemment immigrés. Ce n'est pas parce que nous voulions rester entre nous ou parce que nous pensions que nous étions meilleurs, mais simplement parce que nous nous sentions plus à l'aise et que nous savions que

nous ne serions pas jugés, stéréotypés ou tournés en dérision. C'était un environnement sûr.

L'argent jouait un grand rôle dans mon incapacité à profiter des possibilités, et puis, faire partie d'une minorité était aussi un facteur. Les chances et les possibilités ne sont pas celles qui existaient là-bas. Ici, il faut en profiter tout de suite. Il y a tellement d'autres choses qui ne sont pas évidentes, à première vue. Dès ma puberté, j'ai eu la certitude que l'argent, le sexe et la race étaient trois choses qui, non seulement me séparaient de la plupart de mes camarades d'école, mais qui, de plus, me désavantageaient.

Au cours des dernières années, j'ai découvert un nouvel obstacle sur le chemin qui me conduit à être un être humain à part entière sur notre planète Terre : c'est l'homophobie. L'homophobie est étroitement liée à l'hétérosexisme; l'hétérosexisme, c'est le préjugé que tous les gens sont hétérosexuels et que les relations entre hommes et femmes sont la norme et sont supérieures. En tant que femme qui a, avant tout, des relations sexuelles et émotives avec d'autres femmes, l'hétérosexisme constitue un gros obstacle. Je constate spécialement

dans les cercles traditionnels et avec d'autres jeunes femmes que les questions ayant trait aux lesbiennes et aux bisexuelles sont souvent ignorées. Les gens ont toujours peur de la sexualité et surtout de l'homosexualité, et sont mal à l'aise d'en parler. Que les jeunes soient des êtres sexuels provoque déjà un choc chez certains adultes, mais que nous comprenions et que nous désirions célébrer notre sexualité les dépasse totalement, du moins pour la plupart d'entre eux.

Tout ce que j'ai appris m'a fait progresser. Je constate qu'on apprend les choses plus rapidement quand elles deviennent personnelles et que vous en avez déjà fait l'expérience. Le désir de questionner et d'être questionnée, la connaissance des problèmes et l'empathie contribuent énormément à nous faire comprendre. Il paraît que nous sommes dans la troisième vague du féminisme. Il y a déjà énormément de travail qui a été accompli jusqu'à maintenant, et beaucoup de peine, de souffrance et de douleur de la part des femmes qui ont été exclues ou ignorées.

Je crois qu'il incombe à celles d'entre nous qui ont des positions privilégiées de faire un geste en faveur des moins fortunées. Je m'inclus dans la classe des privilégiées. Nous devons être très conscientes

de celles qui sont désavantagées. Nous devons regarder autour de nous et voir les absentes. Il ne suffit pas d'avoir un jeune représentant autochtone ou handicapée. Vous savez, je n'ai jamais été à une conférence où j'ai pu rencontrer le représentant de la «jeunesse blanche» ou de la «jeunesse hétérosexuel(le)». Cela est très significatif.

Les gens se mettent sur la défensive quand je leur parle du manque de représentation, d'une politique de coopération qui n'est que symbolique de la domination des blancs ou enfin de la jeunesse professionnelle. Ce sont des faits. Grâce à mon travail, j'ai pu tirer profit de quelques-unes de ces possibilités. Je peux participer à des conférences parce que mon travail me permet de me les payer, ou parce qu'elles sont gratuites, ou parce qu'une personne qui a des pouvoirs a reconnu que j'étais assez «intelligente», et m'a prise sous sa protection. D'habitude, ces conférences sont dominées par des professionnels de la classe moyenne blanche et par des jeunes privilégiés, et c'est triste, mais vrai - ils se posent rarement de questions sur ces réalités. C'est un fait que dans notre société, c'est souvent qui vous êtes et non pas ce que vous savez qui vous amène là où vous le désirez.

Certes, il y a beaucoup de possibilités pour les jeunes femmes, mais elles ne sont

pas disponibles, également, pour toutes les femmes. Au moment où nous entrons dans le troisième millénaire, le fossé qui sépare ceux qui possèdent de ceux qui n'ont rien va encore s'élargir. Nous utilisons déjà l'Internet comme un moyen principal de communication. Le courrier électronique est devenu un usage aussi commun que le téléphone. Ceux qui, par hasard, sont nés dans un pays plus pauvre que le nôtre et qui ne sont pas blancs, et dont la langue maternelle n'est pas l'anglais ou le français, etc., peuvent facilement être laissés en arrière dans notre folle course à être tout ce que nous voulons être. Si nous voulons vraiment travailler à devenir une communauté planétaire, une société intégrée, sans exclusion, nous devons fournir d'égales chances à tous et à toutes, et non pas seulement à un petit nombre déjà privilégié. En tant que femmes qui savent, par expérience, ce que signifie être victime d'une discrimination, être exclue, oubliée, négligée, éliminée de l'histoire, sans parler d'autres formes de violence que nous avons subies ou dont nous avons été les témoins, nous avons le devoir ou le droit moral de nous assurer qu'un tel état de choses cesse et faire une place pour les autres. ■

### [Questions à discuter]

**1.** Quel est l'impact de la situation des parents de Dianah sur les possibilités qu'elle a eu? En quoi les possibilités changent-elles selon qu'une personne est née dans une famille riche, ayant des pouvoirs et des accès?

**2.** Lorsque notre société vit dans des périodes économiques difficiles, comment de nombreuses personnes tendent-elles à considérer les immigrants? Ces positions sur les immigrants sont-elles en général positives ou négatives? Comment les parents de Dianah confirment-ils ou défont-ils ces images?

**3.** Dianah considère que l'argent, le sexe, la race et l'orientation sexuelle sont des obstacles majeurs à sa vie. Ces facteurs existent-ils dans votre vie? Reportez-vous à l'histoire de Laura dans le chapitre sur l'identité. Répondez à la «Liste de vérifications de l'authenticité». Dans quelle mesure votre race, sexe, classe, orientation sexuelle, etc., déterminent-ils les opportunités qui vous sont of-

ferentes? Qui a décidé qu'une certaine race, classe, sexe, etc., devraient être considérés comme la normale et bénéficier de privilèges?

**4.** Qu'est-ce que le concept de «privilège» signifie pour vous? Comment Dianah le définit-elle? Quelle est la différence entre la participation et la représentation? Que signifie une politique de coopération symbolique? Quelles sont les présomptions que Dianah a défiées lorsqu'elle écrit : «Je n'ai jamais été à une conférence où j'ai pu rencontrer un représentant de la «jeunesse blanche» ou de la «jeunesse hétérosexuel(le)»? Pourquoi certaines personnes peuvent-elles qualifier l'analyse de Dianah comme étant un comportement d'une personne qui a toujours à se plaindre, qui demande un traitement spécial ou qui crie toujours au racisme? Ces étiquettes sont-elles justifiées?

**5.** Peggy MacIntosh a écrit un jour, au sujet

**Dianah Smith,**  
25 ans  
Ottawa (Canada)

Dianah est l'une  
des magnifiques  
créations de l'univers!  
Elle veut célébrer  
la vie dans sa totalité.

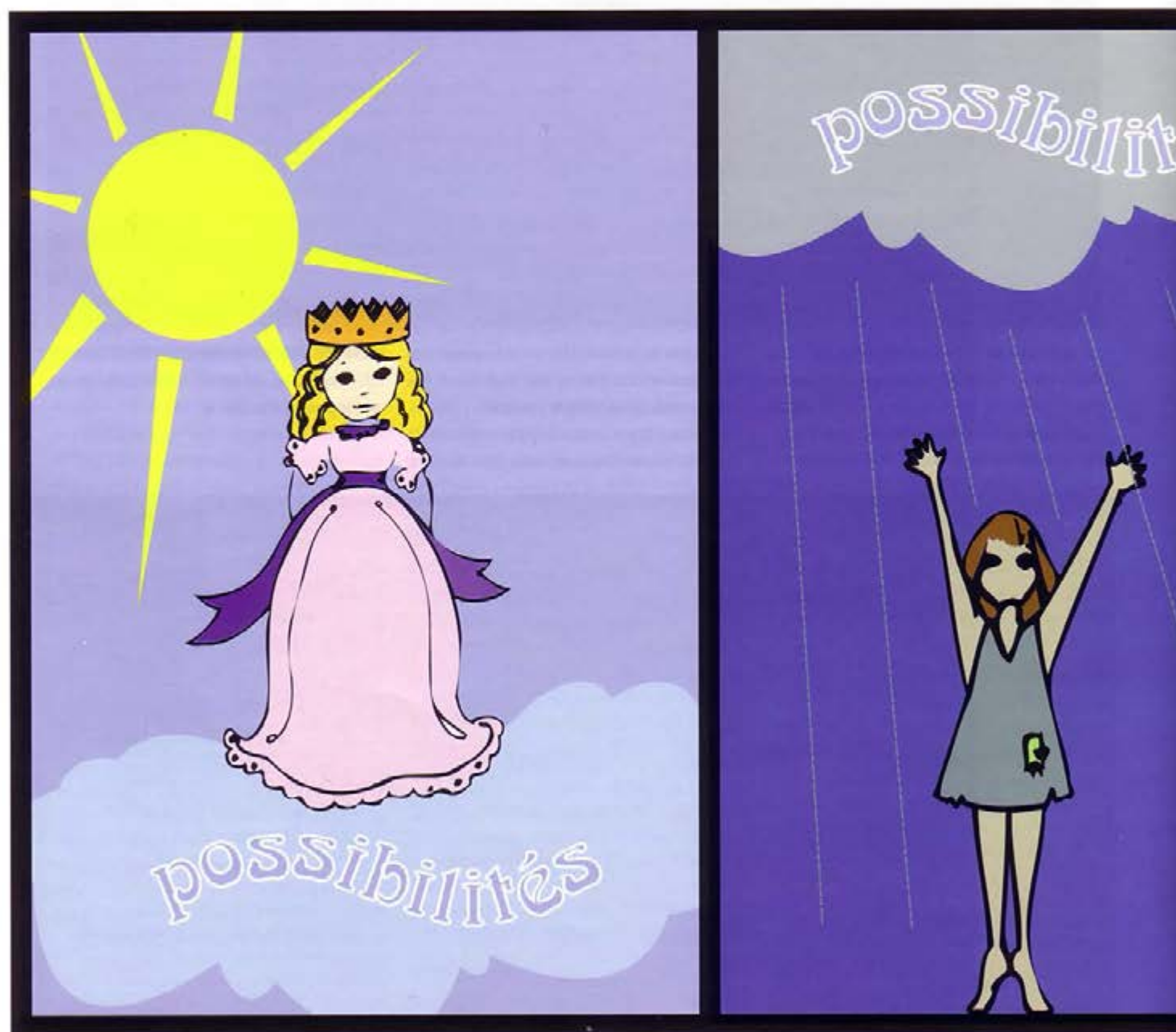


du «mythe de la méritocratie...» Ce mythe consiste à croire, en tant que société, que si une personne s'efforce simplement de travailler assez dur, elle réussira. Si un homme réussit, c'est parce qu'il le mérite. Si une femme ne réussit pas, c'est parce qu'elle mérite aussi de ne pas réussir. Est-ce qu'il y a quelque chose de faux dans ce raisonnement? Étudiez l'histoire de Dianah. Est-ce que ce «mythe de la méritocratie» laisse place à une discrimination systémique? Pouvez-vous deviner quel est le profil (en termes de classe, sexe, race) qu'aurait une personne qui croit en la méritocratie? Quelles conclusions pouvez-vous en tirer?

## Défi possibilités!

présomption

Des possibilités existent seulement si les femmes les veulent vraiment et si elles travaillent assez fort... c'est alors qu'elles pourront atteindre leurs buts.



**En tant que jeune femme qui dit** ce qu'elle pense et qui habite dans le nord du Canada, j'ai été en mesure de sentir que j'avais eu les mêmes opportunités que mes homologues masculins. En tant qu'activiste à l'école comme au travail, j'ai eu la chance de grandir dans un environnement qui m'encourageait à rechercher l'excellence. Un environnement qui m'estime pour ce que je suis, pour les valeurs auxquelles je crois et pour ma personnalité, et non pas pour ce que j'ai. Mais le fait de vivre dans un tel environnement ne m'a pas laissé ignorer le monde tel qu'il est, et je suis parfaitement consciente de la réalité à laquelle de nombreuses jeunes femmes sont confrontées aujourd'hui : la discrimination et peu d'amour-propre.

Dans notre société, nous n'enseignons pas aux jeunes femmes à apprécier leur identité ou le courage de s'affirmer. En l'absence de ces deux éléments, il est très difficile pour les jeunes femmes de rechercher et de trouver les possibilités qui leur sont disponibles. Le problème n'est pas qu'il n'y ait pas assez de possibilités pour les jeunes femmes, mais bien plutôt que ces jeunes femmes ne savent pas qu'il y en a pour elles. Elles ne le savent pas parce que personne ne les encourage à

les rechercher. Dans les écoles et dans de nombreux foyers, le système de soutien n'est pas en place pour promouvoir une vie orientée vers la réalisation du meilleur potentiel possible. Sans ce système de soutien et amour-propre qui peut en résulter, les jeunes femmes ne reçoivent pas les outils nécessaires pour profiter des opportunités qui existent pour elles. Et même lorsqu'elles en deviennent conscientes, un autre obstacle se présente : la peur. En effet, il faut du courage pour rechercher et mettre à profit ces possibilités, spécialement lorsque ces jeunes femmes ont à faire face à des situations dégradantes et parfois dangereuses. Dans un monde dominé par les hommes, les jeunes femmes sont une minorité, et lorsque finalement elles prennent des risques, le sexisme et l'âge les intimident.

Les jeunes filles, où qu'elles habitent ou vivent, peuvent créer des possibilités pour elles-mêmes, si on leur en donne les outils : l'amour-propre, le courage de s'affirmer et un environnement sécuritaire dans lequel elles peuvent exprimer leurs points de vue. Ce n'est pas en nous divisant que nous serons capables de donner de tels outils aux femmes, mais au contraire en nous unissant à nos communautés et en créant des environnements sécuritaires pour nous toutes. ■

[Questions à discuter]

**1.** Selon Roberta Jamieson : «L'égalité suppose trois choses : tous les gens sont sur la même ligne de départ; ils ont tous la capacité de courir, et ils acceptent tous de faire la même course.» En considérant l'égalité dans cette perspective, comment pourriez-vous défier Ilona? Même si elles disposent les outils nécessaires, de l'amour-propre, du courage et un environnement sécuritaire, toutes les jeunes femmes commencent-elles au même niveau et ont-elles les mêmes chances d'entrer dans la compétition?

**2.** Le sexisme et l'âge sont identifiés en tant que formes de discrimination qui sont des obstacles pour les jeunes femmes. On pourrait ajouter à cette liste le racisme, l'homophobie, les discriminations fondées sur la classe sociale ou contre les personnes handicapées. Souvent, beaucoup de gens ne voient pas ou ignorent de nombreuses formes de discrimination. Pouvez-vous identifier quelques-uns des facteurs qui feraient reconnaître à certains l'une ou l'autre des formes de discrimination et de haine à l'encontre d'autres personnes? Comment ce type de reconnaissance sélective réduit-il ou marginalise-t-il les prétendues «minorités»? Comment la politique influence-t-elle la reconnaissance et la façon dont on aborde tel ou tel type de discrimination par la société dans son ensemble?

**3.** Dans un article intitulé: «Le déballage d'un sac à dos invisible», Peggy MacIntosh, une Américaine blanche, étudie le concept du «privilege des blancs». Elle ne s'est jamais rendue compte de la quantité de privilèges, d'opportunités et de chance qu'elle a eu dans la société nord-américaine, parce qu'elle a eu la chance d'être née avec une peau de la couleur «correcte»! Ces privilèges s'étendaient jusqu'à la possibilité de pouvoir acheter des cartes qui lui ressemblaient, jusqu'à n'avoir jamais à parler au nom de sa race. Pouvez-vous identifier quelques-uns des privilèges attachés à votre race? Quels en sont les désavantages? Qui a décidé que votre race devait être privilégiée ou désavantagée? Comment nous-mêmes, en tant que société, consentons-nous à ces décisions de privilégier ou de désavantager, et comment pouvons-nous les défier?

**Ilona Dougherty,**  
15 ans  
Whitehorse  
(Canada)

Ilona s'intéresse vivement aux préoccupations mondiales et a beaucoup travaillé pour en apprendre davantage sur ces questions.



## Défi possibilités!

présomption

Les dettes ne font pas de discrimination.

Que l'on soit étudiante ou étudiant,  
une dette est une dette.



\$ 10,000 + \$ 4000 +  
\$ 500 + 70.00 = \$\$\$  
0,000 + 600 +  
2000 = \$\$\$ \$ \$ \$ \$ \$



PAR MICHELLE YU

**Lorsque je monterai** sur les marches du podium pour recevoir mon diplôme ce printemps, je ne penserai pas à ma graduation, mais plutôt aux 30 000 \$ de dettes que j'ai dû contracter au cours des quatre années d'études qu'il m'a fallu pour décrocher mon diplôme. 30 000 \$. Je suis allée à l'école, et pendant toutes ces années j'ai vécu en dehors de ma famille; j'ai dû payer mon loyer, ma nourriture, les factures de téléphone, les frais de scolarité, les livres et autres choses essentielles. C'est le prix de l'indépendance. Mais j'ai vite appris que ces dépenses n'incluaient pas de nouveaux vêtements, les restaurants ou même le plaisir d'aller au cinéma. Bien que j'aie pu trouver l'argent pour faire tout cela, ce n'est pas sans avoir dû renoncer à toute une série de choses que j'avais l'habitude d'avoir quand je vivais confortablement à la maison. À l'école, j'ai eu à prendre des décisions difficiles à savoir où je serais logée et comment j'allais payer mon épicerie.

Au cours de ces deux dernières années, j'ai dû me trouver un minimum de sécurité économique pour mon avenir. L'incertitude d'un emploi et une compétition de plus en plus dure sur le marché du travail m'indiquaient que j'aurais à faire face à des années de difficultés financières. Je ne suis pas la seule dans cette situation. Plusieurs étudiants sont dans cette position lorsqu'ils achèvent leurs études postsecondaires, à supposer qu'ils aient eu les moyens de les terminer. Ayant choisi de considérer mes études comme un investissement dans mon avenir, je me suis souvent demandée si les jeunes femmes, après leurs études, n'ont pas encore à lutter davantage pour avoir une sécurité économique. La réponse me semble être affirmative. Même au Canada, les femmes continuent à gagner moins que les hommes tout en exécutant un travail de valeur égale. Bien que nous dépensions autant que les hommes pour acquérir les mêmes connaissances, nous payons un prix plus élevé à la longue, parce qu'il est plus

difficile pour nous de rembourser nos prêts d'étudiants et que cela nous prend plus de temps.

Mais continuer à insister sur cet état de chose n'aboutit à rien dans la vie. C'est de l'auto-destruction, spécialement si j'aspire à être indépendante économiquement. Après quatre années d'études, je sais maintenant que les jeunes femmes doivent prendre en main des décisions financières que nos mères n'avaient pas à prendre. Nos dettes sont élevées; les emplois et le mariage ne sont plus aussi sûrs qu'ils l'étaient dans le passé.

Il est curieux que beaucoup de jeunes femmes ne savent pas grand chose sur l'argent ou la planification financière. C'est comme si nous ne voulions rien savoir parce que nous comptons sur les autres pour nous dire quelles sont les voies que nous devrions suivre. Qu'il s'agisse de remplir des formulaires d'impôt chaque année ou de mettre de l'argent de côté pour l'avenir, nous nous sentons peu sûres de nous-mêmes à cet égard, parce que nous n'y comprenons pas grand chose. Mais on ne s'en tire plus comme ça aujourd'hui.

Je savais dès mon jeune âge que je devrais payer mes études parce que mes parents n'avaient pas les moyens financiers. Dès ma neuvième année d'école, j'ai commencé à travailler et à économiser sur chacun de mes chèques de paie. Lorsque mon compte atteignit 1 000 \$, j'ai demandé à ma mère de m'accompagner à la banque pour savoir où les investir. J'ai été stupéfaite par le nombre de dépliants et de brochures de renseignements sur les fonds mutuels, les RÉER, les obligations d'épargne, etc.; la liste était sans fin. J'ai beaucoup réfléchi à ce sujet et j'ai décidé d'investir mon argent dans des obligations d'épargne. Cela signifiait que j'allais recevoir un taux d'intérêt plus élevé pour mon argent que si je le laissais simplement s'accumuler dans mon compte ordinaire. Dès ma première obligation d'épargne, je savais que cet argent contribuerait au paiement de mes études

universitaires. Et maintenant que je vais obtenir mon diplôme au printemps, je n'ai pas seulement été capable d'économiser de l'argent pour diminuer une partie de ma dette, mais j'ai aussi appris l'importance pour les jeunes femmes de prendre en main leurs propres finances et de s'éduquer elles-mêmes afin de devenir vraiment indépendantes. ■

Michelle Yu,  
22 ans  
Ottawa  
(Ontario)

Sur le point d'obtenir un diplôme en psychologie et en criminologie, Michelle aspire à être mère et à travailler avec les jeunes en difficulté.



#### [Questions à discuter]

1. Quelles sont quelques-unes des choses qu'une jeune femme doit considérer lorsqu'elle essaie d'être indépendante dans sa vie?
2. Beaucoup de gens au Canada pensent que chaque étudiant a un accès égal à des études supérieures. Y a-t-il des facteurs habituels qui rendent plus difficile à certains étudiants d'obtenir une éducation postsecondaire?
3. De nombreuses femmes des générations de notre mère et de notre grand-mère n'avaient pas à se soucier de leur indépendance financière, parce qu'elles étaient sûres de se marier, et qu'au cours de leur mariage, qui durerait longtemps, leur mari aurait un emploi stable jusqu'à la retraite. Les circonstances sont-elles les mêmes aujourd'hui? Pourquoi les jeunes femmes actuelles ressentent-elles ce besoin de se préoccuper de leur indépendance financière?
4. Michelle affirme qu'il est plus difficile pour les jeunes femmes, en moyenne, d'obtenir une sécurité financière, après la fin de leurs études. Êtes-vous d'accord ou en désaccord? Pourquoi?

présomption Les femmes ne peuvent pas faire certains emplois, spécialement occuper des postes de direction et faire des travaux dangereux.

**Les présomptions** sont ce qui nous tuent. Pour changer les choses, il faut changer les préjugés. En tant que femme et étudiante en ingénierie, je trouve que les présomptions que les gens véhiculent à mon sujet constituent l'obstacle le plus encombrant. Si d'emblée, ceux ou celles qui me voient considèrent que le fait d'être une femme est une indication de mon incapacité à traiter ou à comprendre des situations complexes, je commence avec un désavantage. C'est ce désavantage qui crée l'inégalité dans les écoles et l'industrie. Dans un programme coopératif d'ingénierie, j'étudie, et je vis l'expérience d'un monde à la fois académique et industriel. Les domaines de ces deux mondes dont je m'occupe sont dominés par les hommes. Au travail, je me retrouve souvent à des réunions où les salutations «Mesdames et Messieurs» ne sont guère normales ou utilisées. À l'école, le pourcentage des femmes dans le domaine de l'ingénierie électrique n'est que de 12 %. Pour changer les idées préconçues qu'ont ceux qui m'entourent, j'ai trois options fondamentales : la première, ne rien faire; la deuxième, déclarer que c'est injuste et protester vigoureusement; la troisième, prouver que ces idées sont mal fondées. Certains diront que c'est la deuxième option qui est la meilleure, car elle fait ressortir ce que nous avons à dire et soulève le problème aux gens. Personnellement, je trouve que c'est la troisième option qui est la plus efficace. En effet, si vous pouvez effectivement prouver à quelqu'un qu'il a tort, il changera normalement sa façon de voir les choses. De cette manière, il se met de mon côté.

J'aime la diplomatie; je la définis comme étant l'art de convaincre quelqu'un de ce que je pense moi-même. Mais avant de pouvoir le faire, j'ai dû acquérir un niveau de confiance qui me donnait la foi de croire que ma manière de voir était en effet méritoire. Et, évidemment, tout le temps que je passais dans cet environnement «macho», où les femmes sont traditionnellement considérées comme le sexe faible, ne m'aidait guère beaucoup. Jusqu'à ce jour, j'ai tellement vécu de discriminations qu'elles ne me font plus peur. Cela ne fait qu'ajouter de l'huile sur le feu. C'est comme si ces injustices me poussaient jusqu'aux dernières limites et me mettaient au défi d'être bonne dans ce que je fais.

Alors je le suis devenue. Et je concentre mon attention sur ceux ou celles qui voient que les hommes et les femmes sont égaux, et qui apprécient les diversités et les défis que cette égalité présente. Ce sont ces gens-là, hommes et femmes, qui seront appelés à diriger le monde. Les nouvelles idées qui viennent d'un bon mélange de gens sont si puissantes que tous ceux qui ne les partagent pas sont laissés de côté, et affaiblis par leur ignorance.

C'est une évolution : seuls survivront ceux qui peuvent s'adapter! Tout simplement! Mais pour le faire, nous ne pouvons pas uniquement appliquer aux femmes des forces d'équilibre pour faire avancer leurs notes de 30 points jusqu'à la marque 50. Une force égale et opposée doit s'appliquer aussi pour réduire le nombre excessif d'hommes de 30 points également. Ce rééquilibre implique qu'un groupe s'accroisse et que l'autre diminue; la raison de l'excès relatif du nombre d'hommes dans un certain domaine est la même, relative aussi, de la réduction du nombre de femmes. ■

Navneet Sodhi,  
20 ans  
Montréal (Canada)

Navneet étudie en ingénierie, et pendant ses temps libres, elle travaille activement à l'association étudiante de son université.



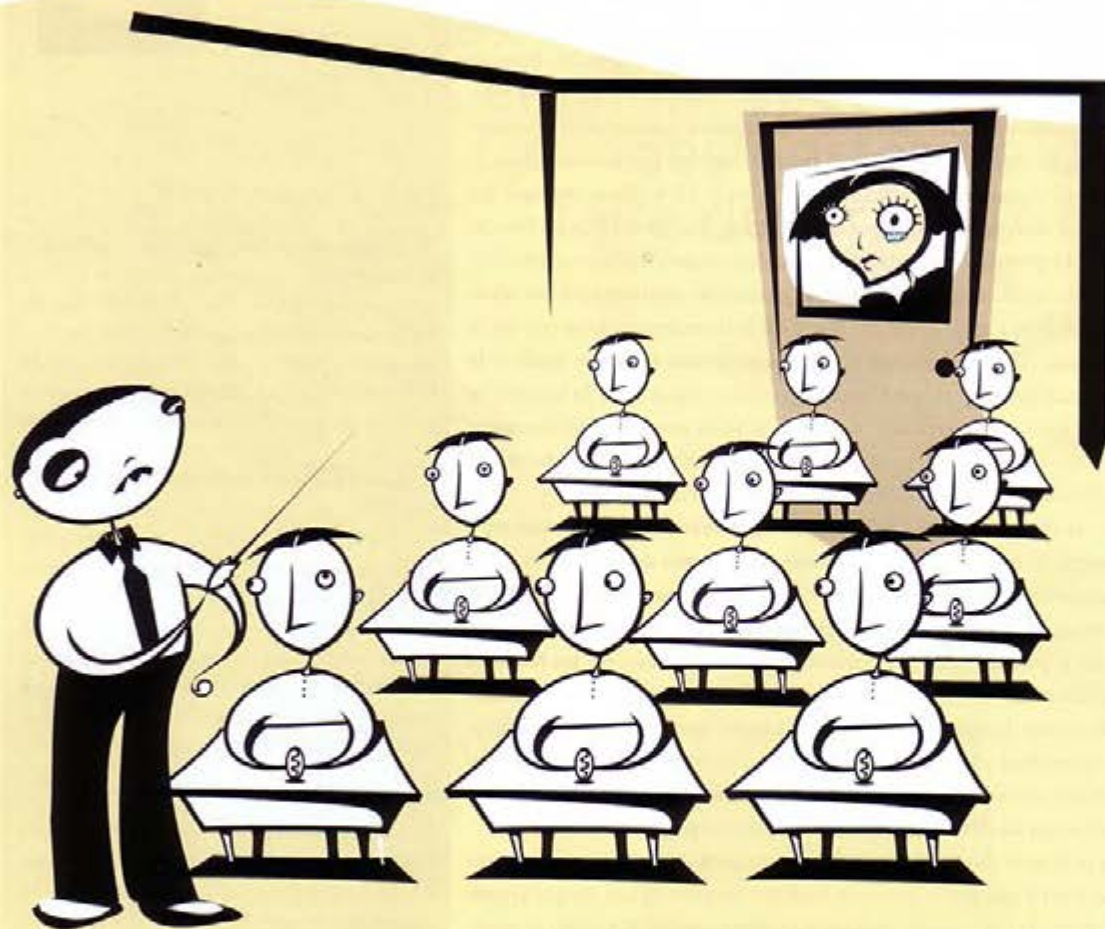
### [Questions à discuter]

1. L'ingénierie, en tant que sujet académique et de carrière, se caractérise comme étant dominée par les hommes. S'il est vrai qu'il n'y ait personne qui se tienne à la porte des universités ou des bureaux pour en empêcher l'entrée aux femmes, alors comment se fait-il qu'il n'y ait pas plus de femmes en ingénierie?
2. Souvent, des gens des minorités qui excellent dans un certain domaine sont traités comme les «exceptions spéciales» qui confirment la règle du stéréotype, et non pas comme la normale qui prouverait le mal-fondé du stéréotype. Vu cette réalité, la «troisième option» de Navneet est-elle le seul vrai moyen efficace de mettre au défi les préjugés des gens quant à la capacité des femmes de faire des travaux «non traditionnels»?
3. Étudiez les recommandations de Navneet pour balancer le déséquilibre actuel entre les hommes et les femmes dans l'ingénierie et dans d'autres carrières, dans d'autres domaines d'études dominés par les hommes. Comparez cet effort aux plaintes croissantes selon lesquelles les «hommes blancs valides» sont visés et attaqués. Vu l'expérience de Navneet, ces plaintes sont-elles vraiment fondées? Quels sont les vrais buts des programmes pour l'égalité dans l'emploi des hommes et des femmes? Pourquoi sont-ils nécessaires? Quels en sont les résultats?

## Défi possibilités!

présomption

Les garçons ont plus d'avenir que les filles et devraient être les premiers à être instruits.



## Quand je suis arrivée au Canada

pour la première fois, il y a deux ans, je fus bombardée de questions sur ce qu'était la vie aux Philippines. Les questions les plus communes portaient sur le système scolaire aux Philippines et comment il pouvait se comparer à celui du Canada. En y repensant aujourd'hui, je ne suis pas sûre que ce vif désir de savoir fût simplement de la curiosité ou la réaction au choc qu'avait provoqué ma maîtrise de la langue anglaise. C'était presque comme si tout le monde s'attendait à ce que je parle un «anglais bâtard», tout en trainant un dictionnaire philippin-anglais dans les mains. Mon indignation fut encore exacerbée par le fait que la plupart de mes professeurs et camarades d'école secondaire parlaient très lentement et plus fort qu'ils parlaient normalement à d'autres «canadiens». Et comme si ce n'était pas assez, cette voix hurlante était souvent accompagnée de gestes agités qui soulignaient ce qu'ils essayaient de dire. J'avais de la peine à m'empêcher de rire... J'étais toujours fascinée chaque fois que je voyais un regard surpris sur leur visage quand ils m'entendaient parler couramment l'anglais. Alors, j'ai gentiment assumé le rôle de la défavorisée et j'ai permis au stéréotype de la «nouvelle immigrante» d'alimenter la passion en moi, de répondre aux défis posés par mes camarades. Quand je reçus mon diplôme universitaire de l'Ontario, j'avais obtenu les notes les plus élevées tant dans l'histoire canadienne que dans le droit canadien. Mes professeurs en sciences économiques remarquèrent même que mon essai sur le système du bien-être social au Canada était le meilleur qu'ils avaient lu depuis longtemps. Pas si mal pour une pauvre philippine «illettrée...»!

En général, les philippins sont très

compétents en anglais puisque cette langue est le médium de l'instruction là-bas. Même le fils d'un pauvre fermier philippin peut lire, écrire et parler cette langue. Cependant, je ne peux pas rendre compte, en profondeur, de l'éducation courante aux Philippines, et je n'entends pas me cacher derrière la prétention que je sois experte en la matière. Vu l'importance que mes parents attachaient à l'éducation, ils m'ont envoyée à une école internationale en passant par la garderie et les écoles primaires et secondaires, et où j'ai eu l'occasion d'entrer en relations avec divers groupes culturels. Cette école internationale comptait parmi ses élèves une majorité de blancs, des enfants de présidents de multinationales et de diplomates. Les cours étaient les mêmes que ceux des écoles américaines, et les manuels provenaient directement des États-Unis. L'anglais passa du statut de médium de l'instruction à celui de l'unique forme de communication. C'est ainsi que j'ai à peine appris le philippin. Nous célébrions même le Jour d'Action de Grâce et le 4 juillet! Quand j'y pense, je trouve incroyable, sinon embarrassant, qu'à cette époque je connaissais tous les jours fériés américains et que je ne savais pas quand était la Fête de l'indépendance des Philippines!

Inutile de dire qu'une bonne partie de ma culture me manquait et que j'avais envie de mieux connaître ce qu'était le système enseigné aux Philippines. Me rendant compte de la non-concordance des cours de l'École Internationale, je suppliais mes parents de m'envoyer à une école aux Philippines, et ils choisirent St. Scholastica. C'était un couvent pour jeunes filles seulement, et plutôt dispendieux. La plupart de mes camarades de classe venaient de familles de la petite et moyenne bourgeoisie philippine, ce qui me décevait quelque peu. La seule différence avec l'École Internationale était qu'ici au moins, les philippins constituaient la majorité. Heureusement, comme c'était le cas précédemment, les cours dans cette école étaient bien équilibrés et impartiaux quant au sexe des élèves. Nous

avions des cours sur l'économie des Philippines et nous avions des ateliers où j'appris à changer des ampoules et à brancher des fils électriques!

Pourtant, je n'étais toujours pas satisfaite du sectarisme de mes deux précédentes écoles. C'est pourquoi, je me promis que le choix d'une université serait une autre histoire. Je choisis une université des Philippines, la principale université du pays. Deux mots peuvent résumer l'expérience que j'y ai vécue : un choc culturel. Ma première semaine à l'école fut un peu drôle! Il m'arrivait de me perdre dans les transports publics que j'utilisais pour la première fois. La plupart de mes nouveaux amis me taquinaient au sujet de mes tendances élitistes; je dus faire très attention à la manière dont je m'habillais, dont je m'exprimais et aux choses que je disais. Je dus aussi essayer de faire de mon mieux pour ne pas fixer dans les yeux une jeune fille qui, par exemple, était habillée des vêtements traditionnels de sa tribu. Ce n'était pas tant la différence culturelle que je trouvais choquante, car elle existait aussi à l'École Internationale, mais c'était davantage la diversité des caractéristiques socio-économiques des étudiants de l'université. Je me rendais à l'école avec les fils et les filles de pauvres cultivateurs de tabac qui - étrange coïncidence - se trouvaient souvent nez à nez avec les enfants du propriétaire de leur ferme.

C'est là que je fus exposée aux vilains côtés de la politique des Philippines. Je m'émancipais, politiquement parlant, et je participais à des rallyes et à des grèves. Mes parents, naturellement, n'avaient aucune idée que mon «prétendu magasinage au centre d'achats» était en vérité une visite au Congrès pour protester contre l'augmentation du prix de l'huile ou du pétrole. À l'Université des Philippines, j'établis des relations avec les membres mêmes de la classe des travailleurs. Nous tenions des réunions de discussions avec les paysans et les habitants des banlieues insalubres. Je m'engageai dans une organisation non gouvernementale en tant que bénévole pour aider à instruire et à édu-

quer les enfants de mes compatriotes plus malheureux. C'est alors que je fus frappée par la comparaison entre le genre d'éducation à laquelle ils avaient accès et celle que j'avais reçue. Ils apprenaient surtout l'histoire des Philippines et le nom des maires, sénateurs et membres du Congrès au lieu d'apprendre les Sciences et la technologie. Résultat : ils étaient mal préparés à entrer en compétition avec ceux ou celles qui avaient obtenu des diplômes d'écoles plus sélectives. À l'École Internationale, je me souviens d'avoir été exposée à l'informatique quand j'étais encore très jeune. Les progrès importants de la médecine et de la technologie faisaient l'objet de nos discussions en classe, chaque jour. Et pourtant, voici qu'ici des enfants de mon propre pays ne savaient pas à quoi ressemblait un ordinateur! Cet écart les désavantageait, non pas à cause de leur incompétence, mais plutôt en raison de leurs antécédents socio-économiques.

J'ai remarqué aussi que les filles étaient souvent «doublement désavantagées». Premièrement, à cause de leur situation financière, et deuxièmement parce qu'elles étaient des filles. Dans le cas où il fallait choisir si c'était le fils ou la fille qui devrait continuer ses études, c'était toujours le fils qui prévalait. Peu importait que la fille eût plus de potentiel que le fils. Un jour, je cherchais une amie à l'école; une de nos camarade m'expliqua qu'elle avait dû rester à la maison pour s'occuper de ses frères et soeurs plus jeunes. En revanche, son frère, évidemment, était en classe ce jour-là.

Ce phénomène existe dans toutes les écoles et même au niveau universitaire. La

Un jour, je cherchais  
une amie à l'école;  
une camarade m'expliqua  
qu'elle avait dû  
rester à la maison pour  
s'occuper de ses frères et  
soeurs plus jeunes.  
En revanche,  
son frère, évidemment,  
était en classe ce jour-là.



plupart des bénéficiaires de bourses d'études sont des garçons. Même l'admission aux écoles de médecine et de droit favorisait les hommes. Mon amie me dit que la philosophie sous-jacente à ce «processus de sélection» inéquitable était que ce sont les hommes qui, plus tard, deviennent les chefs de famille, responsables des questions financières. Les femmes, elles, dès leur grossesse, resteront probablement chez elles et deviendront des ménagères. Les mots me manquent pour exprimer la rage, la frustration et l'indignation que j'ai ressentie et que je ressens encore quand j'y pense. Autrement dit, le sort d'une femme est prédestiné par la société. Après tout, comment la femme peut-elle échapper au «stéréotype de la ménagère», si personne ne veut lui donner une chance de devenir une ingénieure aux Philippines!

Mon désenchantement face à toute

cette structure de la société se transformait parfois en frustration. Néanmoins, il me fit réaliser que derrière ces statistiques dérangeantes se cachaient de vraies personnes et de vrais visages. Il est souvent facile de généraliser ou d'entasser les gens dans une catégorie unique, mais mon engagement envers eux m'a montré l'importance de la personnalité de chaque individu. Ce concept paraît vieilli à notre époque où nous sommes tous affublés de numéros (numéro d'étudiant, numéro d'assurance sociale, numéro de compte bancaire, etc.). Jusqu'à ce jour, je ne regrette pas d'avoir fait des études dans une université d'État. Cela m'a permis de constater le contraste dont j'avais besoin, étant donné le style de mon éducation antérieure.

Il est intéressant de noter ici que mon ami m'a dit qu'il y avait au Canada cette même différence entre l'enseignement dans une école publique et celui dans une école privée; mais il a tout de suite ajouté, pour prendre la défense du Canada, que cette différence n'est pas aussi évidente qu'aux Philippines. Il avait aussi eu le privilège de connaître à la fois des écoles privées et des écoles publiques, et il conclut que les écoles privées préparent mieux leurs étudiants à l'extrême compétition qui existe dans la société canadienne. Cela montre bien, et peut-être plus que nous voudrions l'admettre, que nous nous ressemblons tous sous beaucoup d'aspects. ■

### [Questions à discuter]

1. Fritzie parle du «stéréotype du nouvel immigrant». Nommez quelques-uns des stéréotypes que nous, en qualité de personnes et en tant que société, avons au sujet des systèmes d'éducation et des aptitudes des immigrants?
2. Nommez quelques-uns des effets de l'éducation occidentalisée que Fritzie a connu à l'École Internationale?

3. En quoi le sexe, la situation économique et la région déterminent-ils la qualité d'éducation qu'un enfant philippin reçoit? Pouvez-vous trouver quelques parallèles au Canada?

4. Pourquoi les garçons ont-ils plus de chances d'être instruits que les filles aux Philippines? Quelles sont, d'après vous, les conséquences à long terme pour les garçons, les filles et la société, si les garçons ont plus de chances d'être instruits?

Fritzie Chavez,  
Manila  
(Philippines)

Fritzie est présentement une étudiante de troisième année en sciences politiques. Elle étudie aussi les questions de conflits mondiaux et de paix. Elle s'intéresse particulièrement au développement international.



## Définitions

La **discrimination** refuse à des personnes ou à des groupes leurs droits et l'égalité. La discrimination existe lorsque vous agissez ou que vous vous comportez en fonction de vos préjugés, ou lorsqu'un système fondé sur le pouvoir exclut automatiquement des gens.

Le **sexisme** est une croyance, une attitude ou un comportement selon lesquels le sexe auquel vous appartenez est supérieur à l'autre, ou plus important que l'autre. Historiquement, le sexisme a fait des hommes le groupe dominant, et ainsi a intentionnellement ou involontairement exclu ou rabaisé les femmes.

Le **racisme** est une croyance, une attitude ou un comportement selon lesquels un groupe, à cause de sa race, de ses origines ethniques ou de la couleur de sa peau, est supérieur aux autres ou plus important qu'eux. Le racisme crée un groupe aux pouvoirs dominants qui exclut d'autres personnes, intentionnellement ou involontairement.

La **discrimination contre les personnes handicapées** est une croyance, une attitude ou un comportement fondés sur les prémisses selon lesquelles un groupe, en raison de ses capacités physiques, est supérieur aux autres. Une telle croyance crée un groupe aux pouvoirs dominants qui exclut d'autres personnes, intentionnellement ou involontairement.

La **discrimination fondée sur l'âge** est une croyance, une attitude ou un comportement fondés sur les prémisses selon lesquelles un groupe, à cause de l'âge de ses membres, est supérieur aux autres. Cette croyance crée un groupe aux pouvoirs dominants qui exclut d'autres personnes, intentionnellement ou involontairement, habituellement, les jeunes et les aînés.

La **discrimination fondée sur la classe** est une croyance, une attitude ou un comportement fondés sur les prémisses selon lesquelles une classe économique, en raison de sa richesse, est supérieure aux autres. Cet esprit de classe crée un groupe aux pouvoirs dominants qui, intentionnellement ou non, exclut d'autres personnes.



L'**homophobie** est la crainte irrationnelle qu'inspirent les homosexuel(le)s. Une telle crainte peut conduire à la haine ou à un geste discriminatoire à l'encontre des homosexuel(le)s en raison de leur orientation sexuelle.



Les **privileges** se rapportent à l'accès aux ressources, à une position, à un statut, à la richesse, aux possibilités ou aux possessions. Les privilèges se réfèrent aussi à une approbation ou à une reconnaissance sociale qui n'est pas méritée, mais plutôt octroyée par ceux ou celles qui ont eu le pouvoir de définir et de décider des systèmes et d'établir des normes fondées sur la couleur de la peau, le sexe, l'orientation sexuelle, la langue, la religion, etc.

L'**égalité dans l'emploi** se rapporte au processus, au principe et aux programmes qui tentent d'éliminer des pratiques discriminatoires et d'assurer l'accès et la représentation de groupes minoritaires dans des domaines tels que l'emploi, l'éducation et le logement. De tels programmes n'entendent pas octroyer des traitements spéciaux, mais sont plutôt des mesures nécessaires pour donner à tous les gens une chance équitable et juste d'exercer leur compétences.

Le **principe de coopération symbolique** est un geste superficiel qui vise à faire croire qu'il y a une acceptation et une intégration véritables alors que, sous la surface, ce système ne défie ni les attitudes, ni les croyances, ni les autres systèmes.

### Le progrès des minorités dans la Police

Dans la Police métropolitaine de Toronto, il n'y a que 312 agents appartenant à des minorités, contre 4 955 qui n'appartiennent pas à des minorités, et 11 qui sont des autochtones. Il y a 521 femmes qui ne proviennent pas de minorités dans la Police métropolitaine, contre 41 femmes provenant de groupes minoritaires et 2 autochtones.

© *Metro auditor*, December, 1991, *The Toronto Star*, Peter Small.

«Lorsqu'on observe les femmes de diverses origines ethniques et raciales, aux États-Unis, il apparaît bien vite qu'il y a chez les femmes des forces sociales différentes et complexes, telles que des niveaux élevés de pauvreté, la discrimination, des variantes dans la structure familiale, des identifications avec des mouvements de libération ethnique et l'évaluation de l'apparence selon les normes de beauté de la culture dominante blanche»

© Janet Shibley Hyde, *Half the Human Experience: The Psychology of Women*, 5th ed. Toronto: D.C. Heath and Company, 1996.

«Une femme souffrant d'une invalidité, qui est aussi une immigrante, un membre d'une minorité visible, une autochtone, ou une femme d'un certain âge, subit aussi une oppression au même titre que les femmes, les minorités ou les handicapés.»

© *Feminist Issues: Race, Class, and Sexuality*, Barbara Casidy et al.

### Environnement scolaire

83 pour cent des adolescents inscrits à l'école primaire sont des filles. 68 pour cent des jeunes gens qui sont inscrits à une école secondaire sont des jeunes filles.

© Shahidul Alam et al. "Chalking up victories," *The New Internationalist*, February 1993

«Entre 1970 et 1992, dans les pays en voie de développement, le pourcentage des filles dans les écoles primaires et secondaires pris ensemble a passé de 38 à 68 %...»

© UNICEF, *The State of the World's Children*, 1996

### Taux d'analphabétisation

En 1990, 62 millions de jeunes gens et 107 millions

de jeunes filles étaient analphabètes. L'analphabétisme chez les jeunes est plus élevé en Afrique et en Asie du Sud-Ouest.

© *Statistical Charts and Indicators on the Situation of Youth 1970-1990*, UNESCO 1992.

### Femmes en ingénierie, postes de direction au Canada

100 femmes remplissent les fonctions de superviseuses seniors, c'est-à-dire 3 % sur le total des postes. Au niveau de la direction senior, 66 femmes sont employées, représentant ainsi 2 % du total. 41 sont cadres (1 % du total), et finalement, on compte 54 professeures à plein temps, représentant également 1 % du total.

© *Report on Business Magazine*, September 1992. *The Girl Child*, UNICEF, 1994.

Des études par Larwood et ses collègues indiquent qu'«une femme noire est préférée dans un emploi si le client est une femme noire, alors qu'un blanc est préféré pour un emploi où le client est un blanc, et dans la plus grande partie du monde des affaires, le client est un blanc.»

© Janet Shibley Hyde, *Half the Human Experience: The Psychology of Women*, 5th ed. Toronto: D.C. Heath and Company, 1996.

### Comparaison des performances des femmes et des hommes dans les collèges, (É.-U)

- Sciences et mathématiques - les hommes ont eu un pointage de 3,0 MPC (moyenne pondérée cumulative) alors que les femmes obtenaient presque 3,2 MPC
- Ingénierie et sciences informatiques - les hommes ont obtenu 2,9 MPC, contre 3,1 MPC pour les femmes
- Humanités - les hommes ont obtenu 3,1 MPC comparé à 3,1 MPC pour les femmes
- Sciences sociales - les hommes ont obtenu 2,9 MPC, contre 3,1 MPC pour les femmes
- Éducation - hommes 2,9 MPC et les femmes, presque 3,1 MPC
- Sciences commerciales - hommes juste au-dessous de 2,8 MPC et les femmes presque 3,0 MPC

© Gene Koretz, "Economic Trends", *Business Week*, January 27, 1992



Défiiez les présomptions!

# obstacles

Les jeunes femmes sont-elles opprimées? N'est-ce pas une oppression que la mutilation des parties génitales des jeunes filles africaines ou les viols systématiques des femmes dans la guerre en Bosnie. Dans de nombreuses sociétés, il nous est facile d'ignorer les obstacles envahisseurs auxquels les femmes doivent faire face, car ils sont habituellement subtils et non violents. Pourtant, au Canada comme dans d'autres pays, de considérables obstacles se dressent contre les femmes et les filles dans les domaines de l'éducation, de l'emploi, des relations en général et dans beaucoup d'autres domaines de la société.

Il faut que nous en prenions note. Il est facile de regarder ce qui se passe dans d'autres pays et de penser que l'égalité, (parce qu'elle est prescrite par la loi), existe en pratique. Ce n'est pas parce que personne n'empêche physiquement les jeunes filles d'entrer à l'université que l'égalité existe dans les études; et ce n'est pas parce que l'homosexualité n'est pas qualifié de crime que l'égalité existe dans la société. Le sexe, la race, la classe, l'orientation sexuelle créent souvent des obstacles qui limitent nos possibilités. En pratique, de nombreuses femmes ressentent une différence dans l'application des lois. Notre éducation ignore souvent notre histoire et nous amène à jouer des rôles traditionnels de donneuses de bons soins! De nombreuses femmes se voient refuser certains emplois à cause de leur race, de leur orientation sexuelle et de leur classe sociale. Nous ne partons pas toutes du même point dans la société, de même que nous ne bénéficions pas du même nom-

bre de privilèges et d'avantages.

Au-delà de nos frontières, proches et lointaines, les obstacles que rencontrent les jeunes femmes varient. Dans certains pays, la discrimination commence à la naissance lorsque, par exemple, un fils est préféré à une fille. Dans d'autres pays, la discrimination refuse aux filles le droit d'être éduquées. Ailleurs encore, on se sert de la culture et de la tradition pour limiter les possibilités de progrès des femmes. Les jeunes filles sont bombardées pendant toute leur vie d'images qui leur montrent comment elles doivent être, ce qu'elles doivent faire et l'apparence qu'elles doivent avoir. Et malgré tout, dans toutes ces sociétés, il existe un mouvement de jeunes femmes de plus en plus important qui n'accepte pas le statu quo. Elles reconnaissent les obstacles et les défient. ■

**«Quand mon père est mort... je n'avais que quatorze ans et ma mère m'a dit de ne plus aller à l'école parce que nous n'avions plus assez d'argent pour payer les frais scolaires. Il était plus urgent de rembourser les dettes de la famille plutôt que de me payer des études.»**

Amelyn, Davo City (Philippines)



Le travail des enfants est un problème simple à résoudre.  
Obligez les compagnies à ne plus engager d'enfants!



**Je vis dans un pays** où 2,2 millions d'enfants travaillent dans des conditions dangereuses, telles que celles existant dans les carrières, dans les mines, ou en tant que plongeurs, sans parler de la prostitution, toutes des conditions qui nuisent au développement normal des enfants. Je viens d'une famille pauvre où, depuis mon tout jeune âge, mes parents m'ont appris comment apprécier chaque chose que j'ai. J'ai appris que pour avoir ce que je voulais, il fallait que je travaille pour l'obtenir. Dans mon adolescence, j'aidais ma mère à vendre des légumes et à gagner de l'argent pour subsister... ce n'est qu'après, que je pouvais aller jouer. Je n'ai pas connu une enfance où l'on possède un tas de poupées et d'autres choses, car lorsque je demandais à ma mère de m'en acheter elle me disait qu'elle voudrait bien le faire, mais que nous avions juste de l'argent pour acheter de la nourriture. Tout le reste, elle l'économisait pour notre éducation.

L'expérience de mon enfance dont je me souviens le mieux est la mort de mon père. Je n'avais que quatorze ans et ma mère m'a dit de ne plus aller à l'école parce que nous n'avions pas assez d'argent pour payer les frais de scolarité. Il était plus urgent de rembourser les dettes de la famille plutôt que de me payer des études. Je me souviens m'être demandée pourquoi Dieu nous avait fait si pauvre?

En réalité, j'avais bien envie de m'arrêter d'aller à l'école, mais j'ai décidé d'utiliser un programme de bourses d'études du gouvernement. C'est ce qui m'a aidé à continuer mes études. Ce qui est triste à propos de la pauvreté, c'est qu'elle vous oblige toujours à lutter pour avoir ce que vous voulez. Ma situation affectait ma perception sur la vie, car je me croyais incapable de faire quoi que ce soit pour les autres... simplement m'occuper de moi-même. Mais j'ai changé depuis que je suis devenue une « avocate » de la protection des enfants. J'ai travaillé avec des gens qui avaient connu la même situation que moi, mais qui avaient travaillé très fort pour mettre fin à leur pauvreté et qui avaient de nombreuses réussites à me raconter. C'est ainsi que je devins une avocate spécialisée dans le domaine du travail des enfants, et ma vie aujourd'hui tourne autour de cette grave

question. Je pense que je me vois comme une enfant qui a beaucoup lutté pour ses droits, et maintenant je sais que le sens de ma vie est d'être utile à ma société en m'aidant moi-même et en faisant quelque chose pour les autres, notamment pour les enfants.

Le travail des enfants est l'emploi illicite d'enfants dans des conditions de travail dangereuses qui exposent leur santé à de grands risques. Aux Philippines, de nombreux enfants doivent travailler dans les mines, les plantations de canne à sucre, les abattoirs et même, mendier dans la rue. Les filles courent le risque d'être exploitées par la prostitution et le commerce du sexe, sous la tyrannie des proxénètes, et tout ça pour gagner de l'argent. De nombreux parents sont simplement contraints d'utiliser leurs enfants pour gagner de l'argent parce que c'est le seul moyen de survivre. Ce qui est triste, c'est que certains enfants se trouvent asservis par un emploi qu'ils sont forcés de remplir pour rembourser les dettes de leurs parents, et même d'ancêtres décédés. Ce travail forcé passe d'une génération à l'autre, et ce que l'on voit aujourd'hui n'est pas nouveau. Évidemment, les enfants pris dans ces situations demeurent analphabètes, et par conséquent, ne peuvent pas trouver d'emploi. À leur tour, ils entraînent leurs propres enfants dans un destin similaire. La vie est un cycle et

le travail forcé en est également un, mais si nous considérons que ce type de pauvreté est inévitable, alors nous ne faisons plus rien pour l'arrêter.

C'est pourquoi je suis « avocate » afin de mettre fin à ce travail forcé des enfants et je travaille avec les enfants de la rue. C'est mon devoir, comme c'est le devoir de chaque philippin, mais je ne pense pas que j'en fasse assez. Dans mon pays qui compte presque 32 millions de jeunes, cette conscientisation au sujet de la pauvreté et du travail des enfants est une question vitale. Pourquoi les enfants doivent-ils lutter pour avoir une éducation et faire des études afin de pouvoir mettre fin à cette pauvreté dans laquelle ils vivent en ce moment? Pourquoi doivent-ils travailler dans des conditions dangereuses pour leur survie et pour avoir de l'argent pour leur éducation?

Où sont les lois qui sont censées protéger les enfants et s'assurer que leurs besoins sont satisfaits? Ces enfants du travail forcé ont-ils encore l'espoir d'un meilleur avenir? Ce sont de grandes questions auxquelles nous devons répondre, mais ma tâche dans la défense des enfants consiste à travailler à trouver des solutions. ■

[Questions à discuter]

1. Quels sont les facteurs qui contribuent à ce travail forcé des enfants aux Philippines? Ces facteurs existent-ils au Canada? Pensez-vous que le travail des enfants existe au Canada?
2. Pourquoi l'éducation d'Amelyn dépend-elle de l'argent qu'avait sa famille? Au Canada, est-ce que c'est l'argent qui détermine si vous allez pouvoir étudier ou non? Qu'est-ce que cela nous indique à propos de notre société?
3. Amelyn parle des effets de la pauvreté sur son amour-propre. Pensez aux gens qui vivent grâce au bien-être social au Canada. Nommez quelques-unes des présomptions que nous faisons à propos des gens qui sont « sur le bien-être social »? Quel sorte d'impact pensez-vous que ces préjugés ont sur l'amour-propre?

**Amelyn Laro**  
18 ans  
Davao City (Philippines)

Amelyn est une étudiante en sciences politiques aux Philippines et lutte avec passion contre le travail forcé des enfants.



4. Pourquoi cet engagement d'Amelyn dans la défense des enfants assujettis au travail forcé a-t-elle amélioré son amour-propre et l'image qu'elle a de soi? Considérons-nous toujours un tel activisme comme positif, ou le rejetons-nous?

5. Est-ce que le travail des enfants est un problème simple qui peut être résolu uniquement en interdisant aux compagnies d'engager des enfants? Pourquoi ou pourquoi pas?

présomption

## Les minorités réclament toujours un traitement spécial.

PAR AMY ROSS

Les personnes handicapées font face à un plus grand nombre de défis quotidiens que la plupart des gens. Des obstacles tels que l'emploi et l'accessibilité sont des choses auxquelles chacun a droit. Le programme «Easter Seal Respite Care» dure de septembre à mai, juste en dehors de Londres. Ce programme fournit aux jeunes enfants et aux adolescents souffrant d'une incapacité physique une chance de sortir d'un environnement stressant et souvent, mal adapté pour leur condition. Les accompagnateurs des handicapés contribuent à leur autonomie et leur permet de sortir pour aller à un centre d'achats, au cinéma ou assister à des événements communautaires. Ce programme «Respite» m'a donné une opportunité d'emploi. Je me suis engagée dans le recrutement et la formation de moniteurs dans l'organisation de petites randonnées à l'extérieur, et à faire en sorte que les idées des jeunes concernés soient entendues.

Des programmes tels que «Respite» et la Fondation Sunshine sont nécessaires pour faciliter des voyages internationaux

indépendants. Le printemps dernier, «Respite» a emmené quinze enfants à Disney World pendant cinq jours, sans leurs parents. Le transport aux aéroports, le logement convenable et des soins pour les gens confinés à leur chaise roulante sont compliqués et prennent du temps à organiser, mais à la longue cela en vaut la peine. Je crois que mon travail est important parce qu'il soulage les familles qui prodiguent des soins 24 heures sur 24. C'est aussi une possibilité d'apprendre ou d'acquérir des aptitudes et compétences pour diriger sa vie.

Trop souvent, les gens ne sont pas conscients des défis auxquels les personnes invalides sont confrontées, comme par exemple le transport. Toutefois certaines villes ont des autobus urbains accessibles aux chaises roulantes. Mais malgré tout ces défauts, il existe beaucoup de bonnes nouvelles, telles que des écoles qui engagent des assistants éducateurs pour aider les étudiants ayant des besoins spéciaux, et la Société des timbres de Pâques qui fournit des programmes de camps d'été résidentiels. Présentement, je suis une assistante administrative à l'un de ces camps d'été. Je

ne pense pas que le traitement des personnes handicapées devrait être classifié spécialement. Nous ne demandons pas de traitements spéciaux ou un traitement spécial. Nous demandons l'égalité. Par exemple, ça nous coûte plus cher et ça nous prend plus de temps de faire la plupart des choses... mais n'est-ce pas important d'avoir la même qualité de vie que les autres? Il y a des jours où je me sens bien et d'autres où je me sens mal, comme n'importe quel autre être humain qui vit et qui respire. Je ne vois pas mon invalidité comme un handicap. Mais je la vois comme une occasion d'avoir une vue différente de la vie. Comme la plupart des gens, je regarde vers l'avenir. Mais je me pose un tas de questions, comme par exemple qu'est-ce qu'il arriverait si... parce que rien n'est vraiment garanti à chacun.

J'espère que les lecteurs de cet article croient que le défi des présuppositions est possible, lorsqu'on est un bon modèle du rôle que nous jouons, et qu'il est plus facile de voir au-delà des limites et des beaux jours de l'avenir quand on l'essaie. ■

### [Questions à discuter]

1. La plupart des gens utilisent des stéréotypes pour qualifier les capacités des personnes handicapées? Avez-vous de tels stéréotypes? Étudiez-les. D'où viennent-ils? Sont-ils fondés sur une vérité? Sont-ils équitables? Que pouvez-vous faire à ce sujet?

2. Pourquoi pensez-vous que nous, en tant que société, sommes plus à l'aise lorsque nous qualifions les personnes handicapées comme des victimes auxquelles on ne peut rien? Pensez-vous qu'Amy se considère comme une victime? Comment pouvons-nous confronter nos propres peurs et anxiétés, de telle sorte que nous puissions donner sa chance à chacun?

3. Que signifie «inclusif»? Pensez-vous que votre école, les conversations en classe et même quelques-uns de vos lieux favoris sont «inclusifs»? Quelles sont les choses que vous pouvez faire pour créer un environnement plus inclusif?

4. Certaines femmes handicapées ont eu l'impression que le mouvement des femmes au Canada ne s'était vraiment pas occupé de leurs besoins, et qu'au sein de ce mouvement pour les handicapés, leurs expériences à titre de femmes ont été négligées. Pourquoi pensez-vous cela? Lorsque le mouvement des femmes américaines dans les années 1970,

par exemple, luttait pour le droit des femmes, pensez-vous qu'elles définissaient les femmes sous un aspect inclusif et universel?

5. Pensez-vous qu'il existe une hiérarchie de l'oppression dans notre société? Comment cela affecte-t-il les femmes handicapées?

Amy Ross

17 ans

Tavistock (Canada)

Amy est une étudiante de première année à l'Université de Waterloo et est une employée active à la Société des timbres de Pâques.

**PUSH**  
TO  
OPERATE  
THIS  
DOOR



présomption

Les peuples autochtones  
s'attendent toujours  
à ce que tout le monde  
fasse les choses  
pour eux, plutôt que  
de les faire eux-mêmes.



**Les obstacles que la plupart** des femmes autochtones rencontrent, y compris toute la jeunesse autochtone, sont leur manque de représentation dans leurs propres communautés et dans les communautés non autochtones. En tant que jeunes nous avons besoin d'être guidés et encouragés pour devenir des membres forts et sains des Premières Nations, des Métisses et des Inuits. Je suis moitié Ojibway du côté de ma mère et moitié Italienne du côté de mon père biologique. Je suis très fière de mes antécédents et j'ai le bonheur d'avoir eu l'occasion de vivre mes deux cultures et de les comprendre en profondeur. Je pense que c'est cela qui me rend forte, car j'ai appris qui j'étais dès mon plus jeune âge.

Toute jeune, j'ai vécu en Italie et dès ma première adolescence ma mère m'a appris beaucoup de choses sur ma culture et d'où je venais. Aujourd'hui, j'associe mes manières de penser et de vivre à ma culture autochtone et j'en ressens de la fierté et une identité. L'une des raisons de cette association avec ma culture autochtone est que je n'ai plus l'influence italienne qui me donne des instructions ou me guide. C'est pourquoi je sais que cette influence a fait de moi une personne plus forte et m'a permis d'accepter l'identité d'une personne qui, à son tour, manifeste du respect pour soi-même et les autres. Si vous êtes à l'aise mentalement, votre esprit et les autres seront à l'aise avec vous.

On m'a appelé activiste et on m'a demandé d'où venait mon sens des responsabilités pour améliorer la situation de la jeune population autochtone. Je ne pour-

rais vraiment pas dire quand, mais la plupart du temps, j'ai participé à de nombreuses réunions et conférences dans la région d'Ottawa, étant donné que ma mère participait beaucoup dans la communauté autochtone. Dès ma quinzième année, j'ai représenté la jeunesse autochtone à des assemblées et organisé des événements pour les jeunes. Ce n'était jamais une responsabilité que je décidais moi-même d'assumer; ce sont les opportunités qui m'ont été offertes et j'ai choisi de les saisir dans le cadre de mon processus d'acquisition de connaissances. Plusieurs personnes m'ont appris des choses qu'aucune institution ni école ne pourrait imaginer, et ces enseignements me guident et me donnent la force de continuer mon travail pour améliorer le monde que nous partageons tous.

Beaucoup d'adultes nous donnent leur appui dans les efforts que nous déployons pour atteindre nos objectifs, mais il y en a aussi beaucoup qui ne reconnaissent pas la présence et la puissance que nous avons en tant que jeunes personnes. Nous sommes la prochaine génération qui devra se battre pour nos droits et les protéger en tant que peuple autochtone et qui devra maintenir la force de notre génération et bâtir la prochaine encore plus forte. Nous sommes aussi la prochaine génération qui s'assoira dans les fauteuils d'Ovide Mercredi, Elijah Harper ou Jim Sinclair pour gouverner et protéger nos peuples.

Nous avons besoin de nous instruire, non seulement grâce à notre culture et à notre langue, mais aussi de nous instruire au sein des grands courants de la société et

en utilisant ses ressources pédagogiques pour que nous puissions devenir des médecins, des avocats, des comptables ou d'autres professionnels.

En tant que jeune population autochtone, nous avons le taux de suicide le plus élevé comparé aux autres populations du Canada. Il y a parmi nous des problèmes importants tels que l'alcool, les drogues, la grossesse chez les adolescentes, le suicide, le manque d'estime de soi et le manque d'éducation. Nous devons examiner les raisons pour lesquelles nous nous débattons dans ces problèmes, et nous devons nous rassembler pour trouver des solutions afin de continuer notre croissance et notre progrès en vue de devenir des personnes fortes et saines. Si personne ne veut nous aider, il nous faudra agir par nous-mêmes et nous unir (les Métisses, les Premières Nations, la jeunesse Inuit, les diverses nations, de l'Est, de l'Ouest, du Nord et du Sud), puisque nous rencontrons les mêmes problèmes. Il est temps de s'en rendre compte et de travailler ensemble pour atteindre les objectifs auxquels nous aspirons tous.

Je pense profondément que l'avenir sera très positif, car un changement est nécessaire et beaucoup de jeunes en ressentent le besoin. Nous avons tous besoin de nous rassembler et de nous concentrer sur un meilleur avenir pour nous-mêmes, nos enfants et les générations à venir. En tant que jeunesse autochtone, nous sommes les seuls qui puissions faire la différence indispensable au maintien de la force de nos peuples. ■

### [Questions à discuter]

**1.** Quels sont les obstacles, selon vous, auxquels de nombreuses femmes autochtones doivent faire face? Pensez-vous que ces problèmes soient spécifiques aux autochtones?

**2.** De nombreuses communautés ethniques et culturelles se rassemblent afin d'améliorer la situation de leur peuple. Par exemple, ils établissent des bourses d'études, des programmes de mentorat, et même des organisations politiques. D'autres considèrent que de telles organisations excluent certaines personnes. Selon l'histoire de Monica, pourquoi

serait-il nécessaire ou important que de telles communautés entreprennent des démarches proactives?

**3.** Monica écrit qu'il y a de gros abus tels que l'alcool et la drogue, les grossesses chez les adolescentes, un faible amour-propre et un manque d'éducation. Discutez de quelques-unes des causes possibles de ces conditions alarmantes des jeunes autochtones au Canada. Voyez-vous un lien quelconque entre ces conditions et ce que vous savez au sujet des relations entre les peuples autochtones et le

gouvernement canadien?

**4.** Monica écrit au sujet de la nécessité pour les jeunes autochtones de prendre en charge eux-mêmes sa propre situation et de travailler à l'améliorer. D'où vient ce sens très fort des responsabilités? Ressentez-vous ce type de responsabilités dans ce qui vous entoure ou en vous-même?

**Monica Poirier, 21 ans, Ottawa (Canada)**  
Monica a été active dans la conscientisation des questions autochtones, par son travail dans une organisation autochtone nationale.

## Le monde entier parle anglais.



PAR IKUKO MATSUMOTO

Je travaille pour une société de consultants en environnement qui élabore des programmes éducatifs pour les enfants et toutes les autres personnes concernées. De plus, je suis membre de «A SEED KANSAI» (un groupe de jeunes intéressés à l'environnement qui travaillent sur les questions de développement en Asie et au Japon.) Je voudrais vous présenter le rôle du Japon dans le monde, qui est aujourd'hui une puissance économique mondiale. Cependant, nous n'avons jamais pensé aux effets de cette réalité, qui sont mauvais pour l'Asie, l'Amérique Latine et même l'Afrique. Nous devrions choisir d'autres systèmes de vie et ne pas simplement nous efforcer d'avoir une croissance économique.

L'un des plus grands problèmes des femmes japonaises est la possibilité d'obtenir de l'emploi. De nos jours, de plus en plus de femmes japonaises vont à l'Université. Au Japon, il y a énormément de collègues que pour les femmes et offrant des programmes de deux ans. Cependant, la plupart des femmes qui sortent de ces collèges n'obtiennent par la suite, que des emplois de bureau. Ensuite, elles sont censées de quitter leur emploi après s'être mariées. Elles ne le disent jamais, mais la plupart des femmes le font. C'est une sorte de loi non écrite. C'est ainsi que quelques unes de mes amies ne se sont pas mariées après avoir eu un emploi pendant 5 ans; les compagnies n'aiment pas cela ni les patrons. Les femmes ont alors ce sentiment qu'elles ne peuvent pas demeurer dans la compagnie pour une longue période, et finalement la quittent. La plupart des femmes sont pressées de se marier avant l'âge

de 30 ans. Je crois que la plupart des japonaises croient que le mariage signifie le bonheur, bien qu'en fait ce ne soit pas vrai. Certaines femmes n'aiment pas travailler de cette manière. Elles vont à l'université, essaient d'avoir un emploi, comme les hommes. En période de prospérité, cela ne semble pas présenter de problème même pour les femmes, depuis 1988, lors de l'entrée en application de la loi sur l'égalité dans l'emploi. Mais en période de récession, les compagnies qui embauchent changent d'attitude. Tout d'abord, elles engagent de jeunes hommes, puis ensuite, elles engagent quelques femmes. Par conséquent, les femmes essaient de se trouver un emploi auprès des compagnies étrangères; c'est beaucoup mieux que de travailler pour une entreprise japonaise, disent-elles.

À l'heure actuelle, au Japon, de plus en plus de femmes ne veulent pas se marier. Quand elles se marient, elles n'ont plus autant de temps libre qu'avant le mariage. Elles ont tellement de choses à faire pour leur mari... la cuisine, le ménage, le lavage, le repassage... Au Japon, les relations entre mari et femme ne sont pas celles d'un partenariat. Quelques couples se rapprochent du partenariat, ce qui signifie qu'ils sont meilleurs que d'autres. Et pourtant, je ne crois pas que ce soit un véritable partenariat. La plupart des hommes en disent du bien à l'extérieur, mais à la maison la seule chose qu'ils veulent, c'est un repas. Ce n'est pas une histoire de personne âgée, c'est aussi l'histoire de notre génération. Au Japon, la plupart des femmes acceptent ce genre de situation.

On parle beaucoup de relations entre des japonaises et des hommes occidentaux qui

viennent au Japon pour enseigner l'anglais ou autre chose. Ils aiment les japonaises parce qu'elles font tout pour eux; elles les suivent et ne parlent pas beaucoup. C'est pourquoi les hommes pensent que les «japonaises sont si féminines!» Les japonaises aiment aussi les hommes étrangers. Elles disent qu'ils sont «cool» et qu'ils sont très gentils avec les femmes... je veux dire par comparaison avec les japonais. C'est ainsi qu'il y a de nombreux couples composés d'un homme étranger et d'une femme japonaise. Il y a un également quelques couples dont c'est la femme qui est étrangère et l'homme japonais. Les hommes s'attendent toujours à ce que nous soyons féminines et les hommes sont supposés toujours être forts. Dans certains cas, tout va bien, mais dans d'autres c'est bien différent, naturellement.

De nos jours, plusieurs japonaises ne désirent pas avoir d'enfants. La population au Japon est en baisse. Le taux est de 1,37 enfant par famille, en moyenne. Le gouvernement a fait une recherche à ce sujet. Je pense que la cause est évidente! Le soutien social, avant, après la grossesse et pendant toute la croissance des enfants, n'est pas suffisant. Les femmes ont donc beaucoup de difficultés sur ce point, et ne désirent pas la charge d'un deuxième enfant.

Ouvrir une entreprise est plus difficile à entreprendre qu'autres choses. Si de jeunes femmes désirent ouvrir leurs propres entreprises, elles ne trouveront pas de financement nulle part, car les banques n'ont pas confiance en elles. Si une japonaise veut ouvrir une entreprise agricole, elle ne le peut pas, car une femme n'a pas le droit de louer des terres. C'est une loi nationale. Quand j'ai



entendu cette histoire, je ne pouvais pas y croire.

Le malheur, c'est l'attitude des activistes masculins. Je sais qu'ils sont très actifs et qu'ils font un bon travail, mais ils quittent leurs familles, de toute façon. Seuls les hommes vont travailler à l'extérieur, et les femmes ne font que soutenir leurs activités. Pourtant, seuls les hommes sont félicités et non les femmes! C'est la même chose pour tous les hommes d'affaires japonais, dans la société.

La chose importante pour les jeunes femmes, c'est de nous affirmer dans notre société. Spécialement au Japon, les jeunes femmes ne parlent pas beaucoup, car ce n'est pas «féminin». Nous ne devrions pas hésiter à parler. Quand vous vous exprimez vraiment, vous pouvez trouver quelques amis qui pensent comme vous. Alors, vous n'avez pas besoin d'hésiter à parler. Toutes les jeunes femmes ressentent la même chose! ■

#### [Questions à discuter]

1. Quel est l'un des plus grands problèmes pour les japonaises, selon Ikuko? Quelles sont les répercussions?

2. Faites un tableau comparant la situation des japonaises, dans l'emploi et les relations, à celle des canadiennes. Selon ce que vous savez, quelles sont certaines des similarités? Quelles sont certaines différences? Vous attendiez-vous à ce que nos sociétés soient si intéressées?

3. Comment les japonaises décrivent-elles la «féminité»? D'après Ikuko, comment les hommes de l'Amérique du Nord et de l'Europe (les hommes occidentaux) soutiennent-ils cette notion de la féminité?

4. Pourquoi certaines japonaises ne s'expriment-elles pas? Est-ce que cette situation n'existe qu'au Japon? Que ressentez-vous quand on ne vous permet pas d'exprimer vos sentiments?

**Ikuko Matsumoto,**  
27 ans  
Japon

Ikuko est une consultante en matière d'environnement. Elle crée des programmes éducatifs pour les enfants.



#### Définitions

**Une discrimination systémique** est une discrimination dissimulée dans des systèmes ou enracinée dans la société. Ce type de discrimination est particulièrement dangereux puisqu'il est souvent subtil apparaissant naturel, neutre ou inévitable. Aujourd'hui, de nombreuses activités socio-politiques ont pour but d'énoncer la discrimination systémique et de l'éradier.

**La discrimination** nie les droits et l'égalité des personnes ou des groupes. Cette discrimination intervient quand vous agissez ou que vous vous comportez en fonction de vos préjugés ou lorsqu'un système de pouvoir exclut automatiquement des gens.

Le terme «**inclusif**» décrit une pratique ou une situation qui constitue, engage, reflète et représente tous ces gens qui existent dans un certain groupe ou dans une certaine communauté. Des cours scolaires inclusifs signifieraient donc que divers points de vue, des images et des travaux variés font partie intégrante des leçons, de telle sorte que tous les élèves aient le sentiment d'appartenance.

**La hiérarchie de l'oppression** est une situation où les gens ne sont pas opprimés de la même manière, également. Il y a une sorte d'échelle sociale dans laquelle certains groupes ont moins de pouvoir et d'accès que les autres.

**La discrimination contre les personnes handicapées** est une croyance, une attitude ou un comportement fondés sur les prémisses selon lesquelles un groupe, en raison de ses capacités physiques, est supérieur aux autres. Une telle croyance crée un groupe aux pouvoirs dominants qui exclut d'autres personnes, intentionnellement ou involontairement.

**Les communautés ethnoculturelles** sont des groupes de gens qui sont similaires en raison de leur ethnie ou de leur culture.

**Le pouvoir** qualifie l'accès aux ressources, à une position, à un statut, à la richesse ou à la force de caractère qui donnent à une personne ou à un groupe ou à un système la capacité d'influencer d'autres personnes. Le pouvoir peut être utilisé pour affecter d'autres personnes positivement ou négativement.

**Le féminisme** est un mouvement politique proactif dont le but est non seulement de faire progresser le statut et la situation des femmes, mais aussi de travailler à exposer les diverses formes de discrimination qui ont placé et abaissé les femmes à une situation inférieure, par rapport aux hommes. Les féministes ont différentes

explications sur les causes de l'oppression des femmes et sur les solutions à y apporter, mais elles s'entendent pour affirmer que la situation de la femme n'est pas naturelle; elle découle des intérêts de ceux qui sont au pouvoir.

**La structure sociale** est un terme politique utilisé pour porter une attention aux concepts, systèmes ou croyances fabriqués par les hommes à l'appui de certains groupes et de certaines structures de pouvoir. De nombreuses féministes, plusieurs personnes de couleur ou des activistes sociaux(les) croient qu'il est nécessaire d'identifier ces structures sociales pour pouvoir commencer à discerner les choses qui ne sont pas naturelles.

**Statistiques** Au rythme du progrès actuel, les femmes n'atteindront pas l'égalité avec les hommes dans les postes de direction avant l'année 2 490, environ. © Nations Unies.

«Par comparaison aux femmes qui ne souffrent pas d'une invalidité, les handicapées sont plus susceptibles de ne jamais se marier, de se marier tardivement et de divorcer.» Quand des hommes mariés sont frappés d'une invalidité, 50 % de ces mariages sont dissous. Pourtant, lorsque c'est la femme mariée qui subit une diminution de ses capacités physiques, ce pourcentage atteint 99 %.»

© *Feminist Issues: Race, Class, and Sexuality*, Barbara Casidy et al.

### Les autochtones

«Plus de 70 % des foyers autochtones vivent dans la pauvreté. Presque 40% d'entre eux sont des familles monoparentales dirigées par des femmes. Le chômage chez les femmes et les hommes autochtones se situe entre 50 et 90 % au Canada.»

© "The Beautiful Strength of my anger put to use", Naomi Binder Wall. Dans *Ethel*, Tema, Nason, Glasgow: William Collins, 1990.

### Toxicomanie

Les jeunes autochtones ont de 2 à 6 fois plus de risques d'avoir des problèmes reliés à l'alcool que leurs homologues dans d'autres segments de la population canadienne.

© Kim Scott, Kishk Anaquot  
Health Research and Program Development.



1 jeune autochtone sur 5 a utilisé des dissolvants. Un tiers de tous les utilisateurs avaient moins de 15 ans et plus de la moitié ont commencé à utiliser ces dissolvants avant d'avoir atteint 11 ans.

© Kim Scott, Kishk Anaquot  
Health Research and Program Development.

### Suicides

Le taux de suicide chez les enfants autochtones de la Saskatchewan de 14 ans ou moins est de 27,5 fois plus élevé que la moyenne canadienne. De plus, ils ont des tendances suicidaires 33,6 fois plus élevées que les autres enfants de la Saskatchewan.

© Kim Scott, Kishk Anaquot  
Health Research and Program Development.

### Travail

1 enfant sur 4 dans les pays en voie de développement travaille.

© *The State of the World's Children, 1997*, UNICEF.

À l'échelle mondiale moins de 20 % des gérants et 6 % ou moins des cadres seniors dans la direction, sont des femmes.

© *Les femmes et la prise des décisions économiques*, Quatrième conférence mondiale sur les femmes, ONU, 1995.

La plupart des femmes du tiers monde travaillent de 16 à 18 heures par jour. Pourtant, le système international que nous utilisons pour mesurer la richesse et le bien-être, considère leur travail comme insignifiant, relevant des loisirs, et n'en tient aucun registre.

© *Who is Counting?: Sex, Lies and Global Economics*, Ottawa : Office national du film, studio D. 1993.

# activisme

**Combien de fois** avez-vous entendu dire : «les enfants doivent être vus et non pas entendus?» ou «elle n'agit pas comme une femme correcte?» Les femmes, au cours de toute l'histoire, ont eu à lutter contre les notions de ce qui constitue un comportement correct. De même, on apprend aux jeunes à vivre une vie tranquille et rangée. C'est pourquoi de nombreuses jeunes femmes se retrouvent dans des situations où elles ont envie de se redresser ou de s'affirmer en s'exprimant, mais elles ne le peuvent pas.

Être une femme forte, saine et libre signifie aussi qu'elle a le droit et le pouvoir de contester les choses telles qu'elles sont et d'essayer de les changer. L'histoire des femmes donne d'innombrables exemples de celles qui ont osé être «incorrectes» dans leurs efforts de changer le monde. L'activisme implique beaucoup plus que de bien connaître les problèmes; il pousse à l'action.

Le féminisme est une forme d'activisme. Plusieurs femmes aujourd'hui hésitent à s'étiqueter du qualificatif féministe. L'image stéréotypée d'une féministe radicale les a dissuadées d'adopter la signification et l'histoire du féminisme. Pourtant, beaucoup de jeunes femmes vivent selon les principes féministes et y croient sans utiliser ce terme. Selon elles, adhérer à cette étiquette est un choix. Mais beaucoup de jeunes féministes prient instamment les jeunes femmes de penser aux vraies raisons pour lesquelles elles refusent ce qualificatif, et ce faisant, contribuent à perpétuer les stéréotypes négatifs sur les féministes. L'activisme est souvent entravé par la culture et la tradition, par des gouvernements répressifs et des sociétés très strictes. Aucune femme n'a la même liberté qu'une autre d'exprimer ses opinions. Chaque femme ne reconnaît pas

nécessairement qu'un même problème soit oppressif et a besoin d'être changé. Il n'y a certainement aucune position universelle sur le meilleur moyen de changer les choses. Les jeunes femmes en Amérique Latine et en Afrique ont des perspectives différentes de celles des jeunes femmes d'Europe et d'Amérique du Nord au sujet de leurs limitations et des divers degrés de liberté de défier ces restrictions. Même des jeunes femmes dans le même pays peuvent avoir des divergences dans leurs perspectives. Il est crucial de respecter de telles différences afin d'obtenir un changement. Nous pouvons différer sur la méthode, mais nous essayons toutes d'atteindre le même but. Les jeunes femmes doivent apprendre à s'identifier au-delà de leur propre réalité et à voir la vie dans d'autres perspectives. Le mouvement féministe, au coeur de sa définition, est constitué par des femmes qui luttent pour un changement. À l'instar des femmes qui désirent un meilleur avenir, nous devons apprendre à nous affirmer pour nous-mêmes et pour ce en quoi nous croyons. ■

**C'est le moment pour les jeunes femmes de se redresser et de dire : «voici en quoi je crois, voici ce que je suis, voici les valeurs qui sont les miennes; et, ou bien vous m'acceptez pour ce que je suis, ou c'est vous qui êtes perdants parce que j'ai beaucoup de choses à vous offrir.»**

- Faith, Harare (Zimbabwe)



présomption **Les féministes haïssent les hommes et sont des lesbiennes** qui pensent que les femmes sont meilleures que les hommes.



[Questions à discuter]

**1.** Ramona affirme à maintes reprises sa croyance que le féminisme, pour elle, est d'avoir des droits égaux à ceux des hommes et une voix égale à celle des hommes... Certains diront que les femmes sont toujours influencées par un «contexte masculin». Pourquoi les hommes sont-ils devenus le point de référence sur lequel la normalité est mesurée? Pensez-vous que chacune de nous se pose la question à savoir si ce contexte masculin constitue ce que nous devons essayer d'atteindre?

**2.** Les hommes qui parlent pour eux, qui sont forts, qui sont actifs, qui désirent réussir et qui luttent pour leurs droits sont, en général, appelés de «vrais hommes», des «héros», ou simplement de «grands hommes»! Traditionnellement, les femmes qui ont les mêmes caractéristiques n'ont pas ces étiquettes admirables. Pourquoi? Est-ce que l'étiquette «féministe» signifie qu'il faille déifier un bon nombre de ces étiquettes négatives? Pourquoi une femme qui est forte, qui a confiance en soi, qui s'affirme et qui réussit est nécessairement étiquetée «féministe»?

**3.** Pour beaucoup de jeunes femmes d'aujourd'hui, s'identifier elles-mêmes comme féministes pose un plus grand défi que pour leurs mères. En examinant les raisons de Ramona, énumérez quelques-uns des facteurs qui peuvent faire hésiter les jeunes femmes à se prévaloir de l'étiquette du féminisme. Les raisons sont-elles fondées sur des faits, ou sont-elles de fausses présomptions.

PAR RAMONA PARKASH-PUNI

**Je sais que je me rase sous les bras**, que je ne suis pas une lesbienne et que je ne hais pas les hommes. Je pense donc que, conformément aux frontières stéréotypées des sociétés qui entourent le concept «féministe», je ne suis pas une féministe. Il y a eu des époques où l'étiquette «féministe» était plutôt insultante. Je le dis parce que je pense que les femmes doivent être respectées et doivent être considérées comme les égales des hommes; et ce n'est pas parce que je pense qu'elles devraient avoir le même revenu pour le même travail que les hommes, ou qu'elles doivent avoir les mêmes chances que les hommes, que je conclus que les hommes devraient être éliminés de la surface de la planète!

Il y a beaucoup de manières selon lesquelles nous pouvons choisir de définir exactement qui peut être considérée comme une féministe. Il y a plusieurs manières d'arriver à une définition exacte du terme «féministe». Bien que certaines de ces définitions soient plus radicales que d'autres, il est important, à mes yeux, de trouver un terrain commun avant d'essayer de répondre à cette question : «Suis-je une féministe?» D'après le dictionnaire du *Petit Robert*, le féminisme est défini comme une croyance ou une doctrine qui préconise l'extension des droits, du rôle des femmes dans la société, égaux à ceux des hommes. D'après cette définition, certains considèrent une féministe comme une femme qui accepte cette croyance, alors que d'autres croient qu'une féministe est une femme qui doit agir en vue d'atteindre une égalité totale entre les sexes; d'autres transportent leur action sur l'avant-scène de

l'extrémisme politique, en portant leurs panneaux de grévistes et en chantant des slogans manifestant leur colère contre la suppression des femmes. Tout en reconnaissant ces définitions, laissez-moi prendre position et dire qu'à mon avis une féministe est simplement une femme qui accepte de croire que les femmes ont besoin de droits égaux et doivent être considérées comme égales aux hommes. Il ne fait pas de doute que les femmes ont parcouru un long chemin depuis l'époque où elles n'avaient pas le droit de voter ou d'entrer dans des établissements postsecondaires. L'égalité entre les sexes, c'est tout d'abord le respect, les opportunités, les choix, et faire entendre sa voix. Conséquemment, pour répondre à la question «suis-je une féministe?», je dirais simplement ceci : Oui! Oui, je suis une féministe, parce que je crois que les femmes doivent avoir des droits égaux à ceux des hommes, des chances égales, des choix égaux et une voix égale à celle des hommes. Je vis chaque jour de ma vie en étant fière d'être une femme, et j'ai des chances que mes soeurs n'avaient pas il y a plusieurs années, et que ma voix puisse être entendue par les hommes qui avaient essayé de me réduire au silence dans le passé. Je ne participe pas aux rallies ou aux démonstrations comme le font mes soeurs féministes radicales, mais pour moi, parce que je crois à l'égalité des sexes pour laquelle nous luttons toutes, et que je pense que le fait d'être une femme ne doit pas limiter mon potentiel pour réaliser mes rêves et réussir dans la vie, je suis effectivement une féministe.

... Cependant, nous ne devons pas oublier nos camarades femmes qui choisissent de

«Je suis une femme,  
**écoutez-moi**  
**bourdonner**  
comme une abeille  
parmi mes frères.»

pousser leurs actions à l'extrême. Car, sans les actions que certaines de ces femmes ont prises pour libérer de l'oppression les générations de femmes qui nous ont précédées, nous ne serions pas où nous en sommes aujourd'hui. Nous n'aurions pas les opportunités de pouvoir saisir les possibilités que nous rencontrons sur notre chemin. Bien que ces féministes-là soient dans un extrémisme politique et qu'elles aient décidé de pousser au maximum leur action en faveur du féminisme, celles de nous qui ont choisi simplement de vivre nos vies de femme et d'être fières de notre féminité devraient pouvoir le faire sans être évitées par celles qui ont une approche plus active pour libérer l'esprit féminin. Celles de nous qui se réveillent le matin et abordent mentalement leur journée en se disant : «je suis une femme, écoutez-moi bourdonner comme une abeille parmi mes frères» ne sont pas moins féministes que celles que nous entendons discourir dans les nouvelles de 18 h. ■

4. Ramona mentionne l'importance du travail des féministes radicales et d'autres femmes qui ont lutté publiquement, avec force et parfois féroce, à l'avant-garde des droits des femmes. Pourquoi tout mouvement a-t-il besoin de gens qui travaillent au sein du système et en dehors de lui? Vu l'importance de ces femmes qui ont été des pionnières telles que les suffragettes, pourquoi pensez-vous que ces femmes qui ont fait l'histoire, qui ont cons-

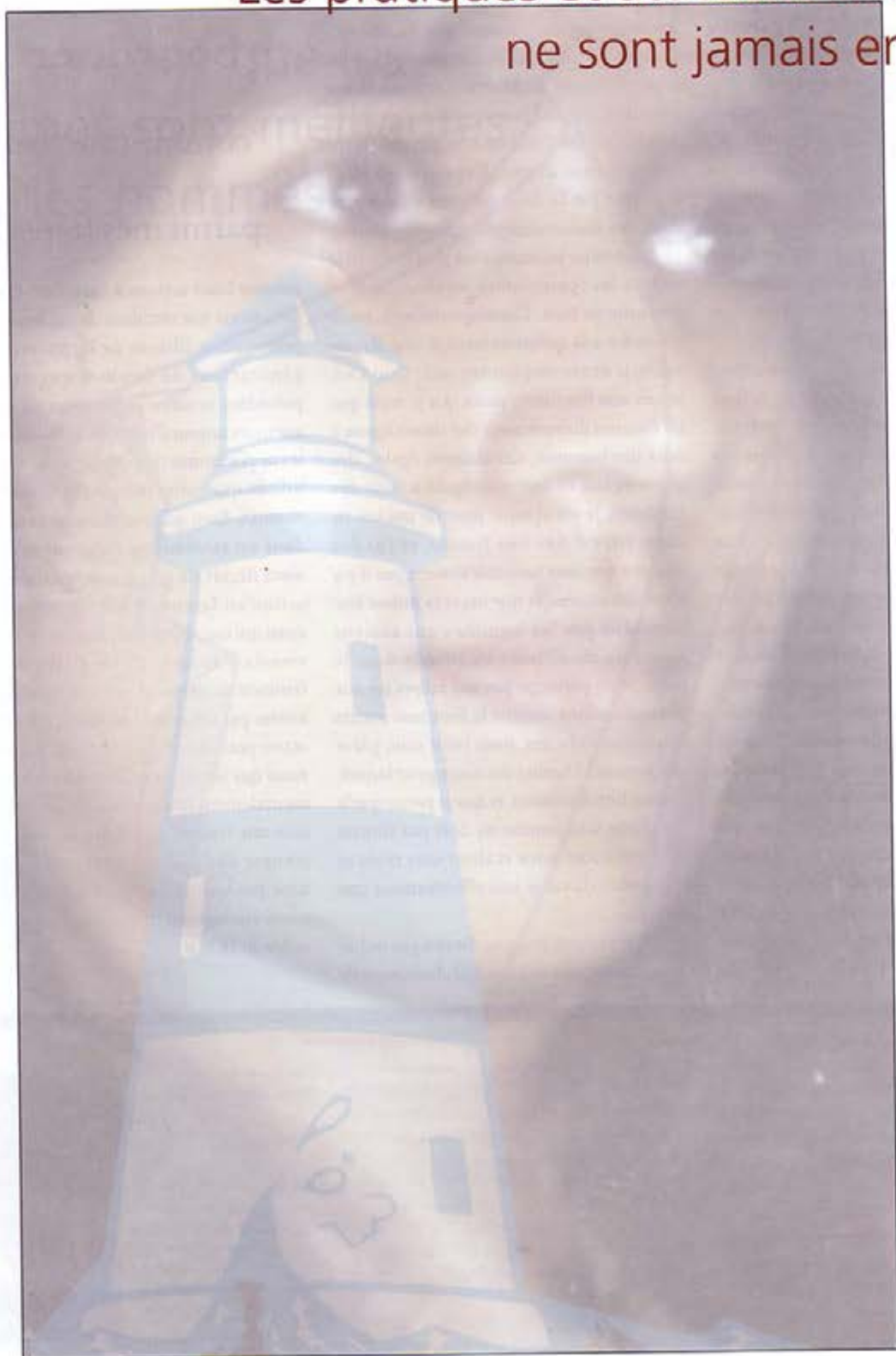
truit une société, ne sont pas mieux connues ou mieux décrites et étudiées dans les écoles? Énumérez 10 de nos héros nationaux. Combien y en a-t-il qui sont des femmes?

**Ramona Parkash-Puni,**  
20 ans  
Montréal (Canada)

En tant qu'étudiante en éducation, Ramona a consacré la plus grande partie de ses efforts à travailler avec des jeunes sur des questions de pouvoir et de racisme.



présomption La culture est statique et ne s'altère pas.  
Les pratiques et attitudes culturelles  
ne sont jamais erronées.



Aussi difficile qu'il soit d'aimer ou d'haïr quelqu'un ou quelque chose, il est encore plus difficile de faire les deux à la fois, spécialement lorsque ce que vous aimez ou haïssez est précisément ce qui a fait ce que vous êtes. En tant que fille ayant grandi dans une petite ville de Terre-Neuve, j'ai réalisé rapidement que pendant de nombreuses années les femmes avaient été l'épine dorsale de nos communautés. Ce sont les femmes qui maintenaient nos villages et nos villes pendant que leurs maris et leurs pères étaient en mer; elles s'assuraient du fonctionnement harmonieux de notre école et de nos églises, et s'occupaient de familles plutôt nombreuses. Pourtant, les femmes n'étaient pas censées prendre de décisions ou être bien instruites et elles n'étaient pas admises à servir à l'autel de l'église. L'avortement ou même le contrôle des naissances pour beaucoup de terre-neuviennes étaient et sont encore des options impensables.

En réfléchissant aux vies de ces femmes, ma province et ma culture contiennent des contradictions. N'importe quel terre-neuvien vous dira que notre province et notre culture sont les plus belles au monde : notre riche tradition de conteurs d'histoires et de chansons populaires, notre combinaison de dialectes uniques qui varient d'un coin à l'autre de notre île, notre

capacité de persévérer en face de l'adversité et notre comportement amical et sans souci, tout cela contribue à ce qui fait notre foyer, notre manière de vivre et provoque l'envie de beaucoup de gens.

Mais ce que les terre-neuviens ne vous diront pas, ce qu'ils ne voudront pas admettre, et certainement ce qu'ils ne désirent pas vous faire savoir, c'est que notre culture a aussi ses mauvais côtés. Le sexisme, l'esprit de classe, le racisme, l'homophobie restent très forts dans notre vie quotidienne sur les rochers. Ils font beaucoup trop de victimes.

En tant que terre-neuvienne et féministe, je trouve souvent que ma culture et mes convictions s'opposent. Je suis contente de prendre parti dans une bataille que je ne peux jamais gagner vraiment. M'attacher à ma culture signifie l'abandon de mes idéaux, alors que garder mes croyances se ramène à laisser tomber ma culture et à la laisser s'éloigner de moi; me tenir bien debout et la tête haute devient bien plus qu'un défi.

Ce défi s'intensifie par le fait que lorsqu'il concerne ma culture, je ne peux simplement pas accepter ses bons côtés et rejeter les mauvais, car la ligne entre les deux n'est pas facile à tracer. La discrimination que subissent de nombreux terre-neuviens est tellement enracinée qu'elle se reflète dans nos histoires, nos chansons et notre dialecte, de

telle sorte que ce n'est pas tout le monde qui fera l'objet de nos attentions amicales. Si nous ne pouvons pas séparer le bon du mauvais de notre culture, c'est qu'en fait le bon et le mauvais ne font qu'un.

Il est presque impossible de convaincre mes homologues d'accepter cette situation. Car pour la plupart des terre-neuviens et terre-neuviennes, reconnaître cette réalité signifierait qu'ils ou qu'elles devraient changer et abandonner leur culture pour me dire que j'ai tort.

Quand je reviens à Terre-Neuve ou quand je parle à des gens qui habitent encore dans ma province, j'ai l'impression que je ne leur conviens plus, et parfois c'est même plus qu'une impression. Je le sais parce que de jeunes hommes de Terre-Neuve m'ont dit que je n'étais plus une terre-neuvienne et que je ne comprenais plus ce qu'était la «vie sur les rochers» en réalité. La bénédiction et la malédiction de ce propos, c'est qu'ils ne peuvent pas m'enlever mon héritage. Il est vrai que je n'habite plus à Terre-Neuve et que je n'y retournerai probablement jamais, mais le style terre-neuvien m'a marquée et je continue de m'efforcer de donner un sens à ma culture, une culture qui a été et continuera d'être pour moi la plus grande source de fierté, et en même temps la source la plus profonde de ma peine. ■

### [Questions à discuter]

1. Parler d'une culture qui n'est pas prête à réagir, et la défier comporte de nombreux risques. Qu'a donc vécu Rachel?
2. Il y a un stéréotype là-bas qui est en train de mourir, selon lequel les femmes doivent être comme des «dames», signification : tranquilles, complaisantes, obéissantes, genre poupée Barbie. Cependant, ce stéréotype de la femme idéale est fortement «eurocentrique», en ce sens qu'il caractérise les préjugés des cultures des blancs d'Amérique du Nord et de l'Europe. Pouvez-vous penser à des cultures qui célèbrent une image de femmes fortes, indépendantes et actives? Par

exemple, comparez 3 spectacles télévisés où les blancs prédominent, à 3 spectacles télévisés où les noirs prédominent. Comment les femmes sont-elles dépeintes dans chacune de ces émissions? À travers le regard de qui voyons-nous ces femmes?

3. Nommez quelques-unes des contradictions de votre culture? Y a-t-il conflit entre certaines parties de votre culture et ce que vous apprenez et vivez en ce moment? Comment pouvez-vous réconcilier ces oppositions?

4. Dans quelle mesure nombre de ces idéaux féministes (tel que vous les comprenez) pourraient-ils contredire quelques-unes des pra-

tiques et traditions de votre culture, ou d'autres cultures que vous connaissez? Pensez-vous que peut-être ces contradictions et ces défis expliquent en partie les ressacs du féminisme ou la résistance au féminisme?

**Rachel Furey,**  
19 ans  
Grand Falls-Windsor  
(Canada)



Étudiante en philosophie, Rachel combine son journalisme professionnel avec sa passion pour l'activisme politique, afin de déstructurer et changer la société.

## présomption La plupart des jeunes sont paresseux, passifs et ne s'intéressent à rien.

PAR JULIE GRENIER

**Je voudrais penser** que je suis une personne très active dans la communauté et qui joue un rôle important dans les décisions qui sont prises et qui affectent la jeunesse. Malheureusement, si je vous disais que je suis cette personne, je ne vous dirais pas toute la vérité. Dans une certaine mesure, je suis cette personne, mais définitivement pas au point que je sois satisfaite de ma participation.

Ce n'est pas que je sois trop paresseuse, que je manque d'inspiration ou que je sois passive pour prendre davantage de responsabilités de leadership. La vérité est que je vis dans un monde rural où il n'y a tout simplement pas assez d'opportunités pour la jeunesse pour influencer la politique publique. Je suis limitée à plusieurs petites villes et à des comités scolaires. Bien que ces comités soient très bien, j'ai l'impression que

je ne me penche pas sur les problèmes urgents que je voudrais affronter, comme par exemple la lutte contre le tabagisme, et la création d'organisations de la jeunesse francophone. Les comités municipaux m'utilisent fondamentalement comme une représentante de la jeunesse de ma ville sur des sujets qui ne concernent pas la jeunesse, alors que les comités scolaires sont liés à des questions d'ordre pédagogique.

Pour résoudre ce problème, j'ai pensé créer mon propre comité et ma propre organisation. Cela m'a amenée vers un plus grand obstacle encore : le manque d'appui des autres jeunes de ma région. Je ne peux tout simplement pas travailler toute seule. Il est vraiment très malheureux qu'il n'y ait pas plus d'adolescents qui désirent s'engager dans des activités communautaires pour l'amélioration de notre société. C'est proba-

blement là l'obstacle le plus important qui m'empêche, en quelque sorte, de devenir plus dynamique socialement. Je ne pense pas que d'être une femme, une francophone ou une adolescente soit un facteur. En fait, dans certains cas, ce pourrait même être un avantage. Il y a beaucoup de raisons qui me poussent à être active dans ma communauté. Et j'aime prendre les choses personnellement en main; j'ai un sentiment de l'urgence qu'il y a à agir parce que les adultes dans ma communauté qui sont actifs pourraient se préoccuper de quelques problèmes se rapportant à la jeunesse, mais ils ne les considèrent qu'assez légèrement. C'est le moment pour nous, les jeunes, de nous occuper de nos propres problèmes. Tout en me souvenant de ma situation, je vais continuer à être aussi active que possible à l'avenir. ■

### [Questions à discuter]

**1.** Quels sont les obstacles à l'activisme de Julie? Sont-ils les mêmes pour vous? Si oui, comment vous en occupez-vous?

**2.** Julie déclare que le fait d'être dans une communauté rurale signifie qu'il n'y a pas beaucoup d'occasions pour les jeunes d'être activistes. Pourquoi est-ce le cas, d'après vous? Que peut-on faire dans des petites communautés pour motiver les jeunes à propos d'un sujet et pour appuyer leur intérêt? Imaginez ce que cela signifierait d'être extravertie et active dans d'autres pays comme la Chine, l'Afrique du Sud, le Bangladesh ou le Mexique. Quelles sont les différences ou les similitudes par rapport à la jeunesse canadienne?

**3.** Julie dit que son incapacité de participer n'est pas due au fait d'être «trop paresseuse, manquant d'inspiration, ou passive pour pren-

dre des responsabilités». Et pourtant, beaucoup de gens ont une idée péjorative de la jeunesse, en raison justement de ces défauts ou même à cause de choses bien pires. Nommez quelques-unes des images que les adultes se font des jeunes au Canada? Comment se fait-il que 30 jeunes peuvent se rassembler pour organiser un lave-auto afin de ramasser de l'argent pour Centr'Aide sans que cela paraisse dans les nouvelles, alors qu'un jeune qui fait un vol à l'étalage fait la une des journaux? Qu'est-ce que cela indique à propos de notre société et à nous-mêmes en tant que consommateurs de nouvelles?

**4.** De nombreuses personnes sont surprises lorsqu'elles voient des jeunes engagés, actifs, s'exprimant fortement, et organisés, parce que, fondamentalement, elles ne s'attendaient pas à autant de la part des jeunes

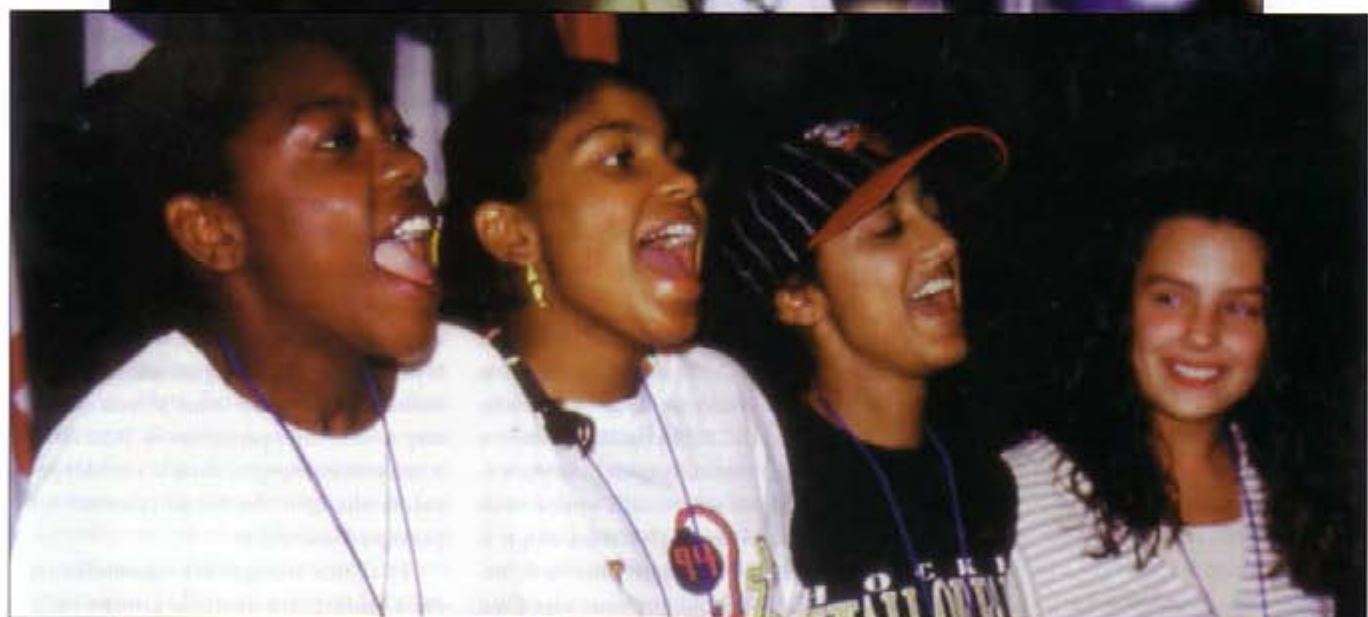
d'aujourd'hui. Pensez-vous que les jeunes soient encouragés à remettre tout en question et à poser des défis? Pensez-vous notamment que les jeunes femmes soient encouragées à se rebeller et à se consacrer à de véritables causes? Quelles présuppositions à propos d'un comportement correct sont cachées sous ces attentes?

**Julie Grenier,**  
17 ans  
Saint-Léon  
(Canada)

Julie est une étudiante en journalisme dans la capitale du Canada et travaille en ce moment à titre de commis au Parlement.







présomption

# La responsabilité des programmes sociaux incombe aux autres.

## Si je ne m'engage pas, quelqu'un d'autre le fera.

PAR MEGAN MARTIN

Lorsqu'on m'a demandé d'écrire cet article, j'ai été pour le moins assez hésitante à propos de l'expression *activiste*. Comme vous le savez sans doute tous, être une jeune femme signifie faire et rechercher toute une variété d'expériences; et c'est pourquoi je ne m'attacherai pas strictement à tout mot qui finit en «iste». Je suis étudiante dans une université, j'ai vingt ans et j'ai organisé une conférence de l'ONU. Je suis membre du conseil d'administration de l'Agence canadienne du développement international (ACDI) et, cet été, j'ai été une serveuse pour faire de l'argent pour ma rentrée à l'école en automne. Comme nous sommes toutes un tas de choses, ce que je vais vous écrire sur l'activisme va de ma plume à la vôtre, qui que vous soyez, qui que vous vouliez être, ou qu'un jour deviendrez.

À 15 ans, je participais à un certain nombre de groupes de jeunes intéressés à l'environnement. Ce qui me donna l'occasion de travailler avec un groupe de gens et de tout faire, à partir de discours aux élèves de l'école primaire sur des sujets environnementaux jusqu'à m'adresser aux conseillers municipaux et organiser des protestations, même si parfois elles étaient très petites.

L'acquisition de connaissances au sujet des problèmes environnementaux m'a conduite à m'intéresser à des questions plus vastes, telles que le développement international et à essayer, avec tous les autres, de décider ce que cela signifiait, en vérité. En 1994, je suis allée au Vietnam pour deux mois, vivre et étudier dans une entreprise agricole collective gouvernementale et à l'université (un programme de l'ACDI). Nous nous trouvions là-bas dix élèves canadiens et deux professeurs, à trois heures au nord d'Hanoi. Je veux dire simplement que cette expérience m'a profondément affectée. Assez ironiquement, j'ai réalisé l'importance des initiatives locales, et que ma place dans le «développement» était belle et bonne au Canada. Je crois que tout en pensant à l'échelle de la planète, il importe que la jeunesse de chaque région soit le protagoniste clé d'un changement. Je crois que de trop nombreuses personnes de l'Occident employées et engagées dans le «développement» changent fondamentalement les paysages d'une région.

Twai, une enseignante vietnamienne, était l'interprète de notre groupe : elle organisait des visites aux hôpitaux et à d'autres institutions publiques, nous

### [Questions à discuter]

1. Megan hésite à se définir elle-même, au départ. La considérez-vous comme une *activiste*? Pourquoi ou pourquoi pas? Qu'est-ce qui fait réaliser à Megan l'importance des actions locales par rapport aux grands problèmes mondiaux?
2. Êtes-vous en faveur des mots qui se terminent en «isme»? Si oui, quel est votre «isme» préféré, et pourquoi pensez-vous qu'il soit important de s'engager dans une telle cause? Et si vous ne le pensez pas, pourquoi?
3. Megan décrit son *activisme* comme étant

une «solidarité avec les étudiants du monde entier». Il s'agit pour elle de se brancher vraiment au monde entier, d'exercer des responsabilités et de savoir qu'elle contribue à faire une différence. Qui, dans notre société, se paie le luxe d'étiqueter des programmes communautaires et des actions internationales comme étant des «oeuvres charitables»? Pensez-vous qu'en tant que jeunes canadiens ou canadiennes, nous ayons un sens profond de nos responsabilités sociales?

4. Comment nos chefs politiques, nos médias et notre climat socio-économique définissent-

ils ce que nous, en tant que société, considérons comme une oeuvre charitable (dans un sens péjoratif) et, d'autre part, une responsabilité sociale? Si les femmes constituent la majorité des pauvres dans ce pays, qu'en est-il de notre sens national de la responsabilité sociale lorsque les gouvernements font des coupures majeures dans les garderies de jour, les refuges et abris, le bien-être social, etc.? Qui a la priorité dans notre société?

5. Megan termine en vous défiant personnellement au sujet de la responsabilité sociale. Est-ce que le fait d'être canadien ou canadienne

guidait et, de façon générale, s'occupaient de nous tous. En plus de ses responsabilités, elle était enceinte de trois mois et retournait assez tôt à la maison chaque soir pour préparer le repas de sa famille. Twai m'a dit un jour qu'elle espérait désespérément avoir un fils. Elle se mit à rire et me dit que quand ce sont des filles qui naissent on les appelle des canards; cela ne veut pas dire bonne chance, déclara-t-elle. Je pense que ce qu'elle disait était tout à fait valable : vu le statut de sa société et, d'une certaine manière, de la nôtre; sa vie d'enfant aurait été bien plus facile si elle avait été un garçon. Les vœux de Twai furent exaucés et quelques mois plus tard elle m'envoyait une photo de son magnifique fils avec une note qui se terminait par ces mots, «Regarde, ce n'est pas un canard!». Cette attitude, comme nous le savons, ne se limite pas au Vietnam ou à la Chine. En fait, dans les usines du Vietnam du Nord, un congé de maternité de six mois est garanti pour les mères qui viennent d'accoucher. Une législation aussi progressive sur le travail devrait être universelle. Dans nos expériences d'activistes, les femmes se heurtent souvent à un double cauchemar : vous vous souvenez ce que nous sommes censées être dans beaucoup d'endroits du monde : silencieuses, passives, agréables. Alors, faites-vous des pantalons pour vous, de temps à autre, si vous vous sentez frustrées; ne vous déprimez pas et souvenez-vous simplement que le fait d'exprimer ce que vous êtes et ce à quoi vous croyez est possible, parce que d'autres générations de femmes activistes l'ont fait.

L'été dernier, j'étais l'une des organisatrices d'une conférence pour le Pro-

gramme environnemental de l'ONU, à Berkeley, en Californie. Le Forum de la jeunesse du monde comptait 500 participants venus de 90 pays pour six jours de discussions sur l'activisme environnemental. En dépit du chaos que créait la tentative d'harmoniser les nombreuses et diverses expressions de l'environnementalisme (à partir des enviro-détricateurs jusqu'à Green Peace), et malgré le cauchemar logistique de toute cette jeunesse qui débarquait à Berkeley, ce qui fut le plus impressionnant fut l'énergie et les bonnes intentions qui s'exprimaient à Berkeley. Voilà de quoi motiver l'acceptation des mouvements qui finissent en «isme», tels que le féminisme, l'environnementalisme, l'antiracisme et, oh... l'activisme.

Je suis présentement membre du conseil d'administration des Services universitaires mondiaux du Canada. L'un de nos programmes a pour but de faire étudier dans nos universités canadiennes des élèves dont leur vies est en danger dans des pays dévastés par la guerre. L'année dernière, à l'Université de Saskatchewan, notre WUSC local (Entraide universitaire mondiale du Canada) a fait campagne pour obtenir une légère augmentation des frais de scolarité pour assurer la continuation de ce programme destiné aux étudiants réfugiés à notre université. Après une bataille durement menée, les étudiants votèrent en faveur de l'augmentation et le programme fut ainsi garanti pour de nombreuses années à venir. La satisfaction même de faire partie d'une force qui produit un changement est une grande chose.

Je voudrais conclure par quelque chose

que je ressens profondément. Il y a ceux qui croient que des programmes comme celui que je viens de décrire tombent sous l'étiquette «oeuvre charitable», et qu'il ne nous incombe pas, en tant qu'étudiants, solidaires avec d'autres étudiants dans le monde. Il y a dans notre pays une bataille idéologique qui se déroule, en ce moment même, et qui, je vous le promets, vous affectera dans les années à venir. Nos programmes sociaux sont altérés à un rythme alarmant. C'est en général les femmes qui en sont le plus durement frappées, car ce sont les femmes qui forment la majorité des Canadiens vivant au-dessous du seuil de pauvreté. Nous faisons donc face au défi de décider, dans notre for intérieur, ce que nous croyons être notre responsabilité.

Je vais donc terminer sur une note activiste : Si vous pensez, par exemple, que les garderies de jour subventionnées, les refuges pour les sans abri, les logements sécuritaires pour les femmes battues et les fonds destinés à l'éducation sont des oeuvres charitables, alors taisez-vous, car ces mesures font parties des plus petits mandat du gouvernement. Mais si vous pensez que ces dispositions sont de notre responsabilité et que ces ressources contribuent à une société plus saine, alors luttiez de toutes vos forces pour être entendues.

Le plus important est que vous et moi fassions partie des discussions à venir : soyez vigilantes, instruisez-vous, combattez pour les valeurs auxquelles vous croyez. Une déclaration bien exprimée à quelqu'un qui écoute fait d'une activiste n'importe laquelle d'entre nous! ■

signifie, en partie, que nous fournissons des soins et des services universels? Que signifie être un citoyen du monde? Quelles sont nos responsabilités en tant qu'êtres humains?

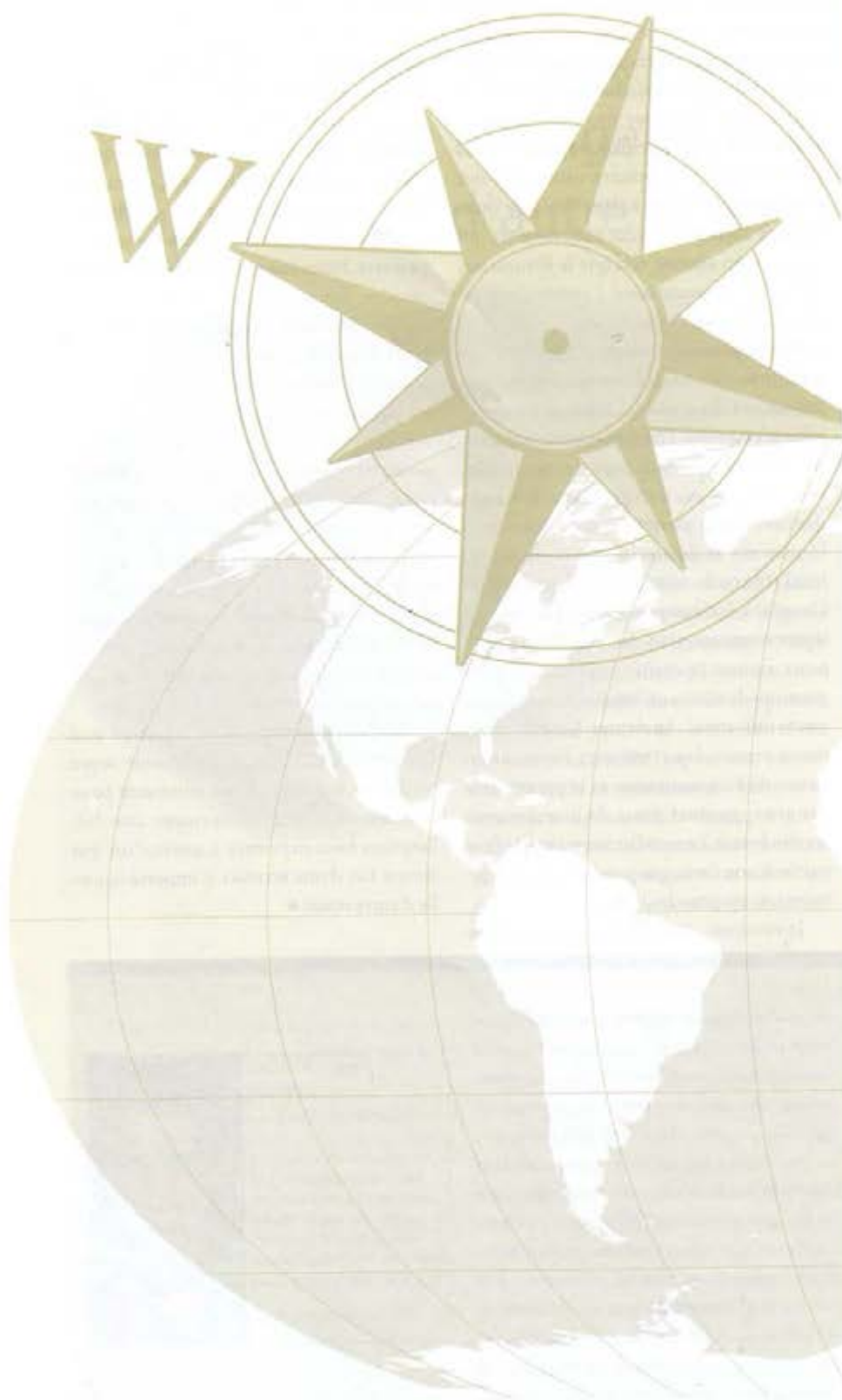
**6.** Par son activisme, Megan a beaucoup appris au sujet de la pratique universelle de donner la préférence aux fils et qui affecte encore beaucoup les populations du Moyen-Orient, de l'Asie et de l'Afrique du Nord. En pratique, la préférence donnée aux fils signifie que l'on fait de la discrimination contre les filles, même avant la naissance, ce qui a pour résultats, très souvent, des avortements, des infanticides,

une malnutrition et d'autres formes de traitements préjudiciables. Est-ce que l'Amérique du Nord est tellement différente? Faites une liste des exemples de la manière dont notre société traite les garçons et les filles différemment, simplement sur la base de leur sexe. Discutez comment les différences de traitement entre les garçons et les filles sont discriminatoires. Quelles sont les raisons historiques, culturelles et économiques qui ont été présentées pour justifier la préférence donnée aux garçons, en Amérique du Nord? Donnez quelques exemples actuels de la préférence donnée aux garçons, dans le monde entier.

**Megan Martin,**  
20 ans  
Saskatoon (Canada)

Megan a été très active dans les questions concernant la survie et l'éducation pendant de nombreuses années. Elle est actuellement étudiante en théorie des droits de la personne à la London School of Economics.





Si ça vient  
de l'Occident,  
c'est ce qu'il y  
a de mieux.

#### BARBARA ZAÏRE

Lorsque j'ai essayé d'être active dans les conférences de l'ONU, j'avais deux choses contre moi... j'étais jeune et j'étais une femme. Alors, ils ont pensé que je ne m'intéressais qu'aux questions ayant trait aux femmes. Je pensais aussi que la structure de l'ONU supposait un dialogue entre les divers secteurs, mais je n'ai trouvé aucun dialogue entre les secteurs non gouvernementaux, gouvernementaux et privés. Je crois que la seule option viable est d'inclure le plus grand nombre de gens possibles... seulement si vous êtes impliqués dès le début dans quelque chose... et d'avoir un sens d'appartenance. La participation des jeunes n'est pas seulement de les faire aller aux conférences de l'ONU à Pékin ou à Istanbul... c'est une participation depuis le début jusqu'à la fin, permettant ainsi aux jeunes gens et aux jeunes filles une participation dès la première phase de mise en oeuvre.

En observant la réalité africaine, très peu de jeunes femmes ont la capacité de s'exprimer elles-mêmes, de dire «je crois en ceci» ou «je ne crois pas en cela». Leur connaissance sur ce qui se passe dans le monde est tellement minime que ce dont elles parlent n'a trait qu'à leur propre réalité. Et en tant que telles, elles ne sont pas capables d'aller à une réunion internationale, d'écouter ce qui y est dit, critiqueusement ou analytiquement, et de penser qu'il y a une possibilité de coopération. Je pense que les jeunes femmes africaines ont encore un long chemin à parcourir pour, en premier lieu, réveiller un sens de confiance en soi, un sens d'amour-propre ou de fierté. Il y en a peu qui puissent dire : «je suis fière d'être

ce que je suis». Je suis une jeune femme noire et j'ai quelque chose! Mais beaucoup de jeunes femmes africaines ne le pensent même pas. Elles ont tendance à croire que tout ce qui vient d'ailleurs, et notamment du Nord et de l'Occident, est meilleur que tout ce qui est autour d'elles, qu'il s'agisse d'idées, de vêtements ou de genre de vie. C'est pourquoi je pense qu'elles se privent elles-mêmes et privent le monde aussi d'un tas de chose, car je crois que chaque personne et toutes les personnes ont beaucoup à offrir...

Pour moi, l'activisme dans les conférences de l'ONU consiste surtout à pouvoir traiter des questions locales dans une perspective globale. Par exemple, la question la plus pressante pour les jeunes femmes du Zimbabwe est l'emploi... est-ce que je vais pouvoir avoir un emploi? Ce n'est pas comme avant, lorsqu'il suffisait simplement d'obtenir de bonnes notes à l'école, d'aller à l'université, d'obtenir un diplôme qui était une garantie d'obtention d'un bon emploi dans une société multinationale. Fondamentalement, vous étiez capable d'avoir un style de vie élevé. Et maintenant, il y a 49 % de chômage. C'est plus facile pour les adultes d'obtenir un emploi; c'est la première priorité. En effet, les employeurs veulent de l'expérience, et c'est pourquoi il est difficile pour les jeunes gens d'avoir un emploi. En raison des valeurs traditionnelles selon lesquelles les femmes sont censées être inférieures, elles doivent lutter contre cette classification selon laquelle, contrairement aux jeunes hommes, elles resteraient davantage des enfants. Alors, vous voyez, les jeunes femmes sont encore plus désavantagées.

J'ai appris que la seule chose qui différencie les jeunes femmes canadiennes des femmes du Zimbabwe, c'est leur condition. Les problèmes sont les mêmes, et dans une certaine mesure les causes et les circonstances atténuantes sont les mêmes. Nombre de jeunes femmes du Zimbabwe sont aussi intimidées par les perspectives du chômage, car elles ne savent pas ce qui se passe à l'extérieur. Aujourd'hui, pour avoir un emploi même au Zimbabwe, vous devez savoir ce qui se passe autour de vous en ce qui concerne les progrès technologiques et les discours en général. De façon générale, je pense que nos problèmes sont les mêmes,

mais qu'ils nous affectent différemment parce que nos conditions sont différentes. Je tends à penser que peut-être les solutions sont les mêmes sans doute, mais ont besoin d'être mises en oeuvre différemment. L'éducation doit être pertinente et elle doit promouvoir des situations dans lesquelles, si je ne suis pas d'accord avec quelque chose, je peux quand même faire entendre mon opinion. Nous avons un système d'éducation, notamment à l'université, qui est tel que l'enseignant, le professeur - un demi-Dieu - est le seul à connaître l'ultime réponse. Vous pouvez essayer autant que vous le voulez, mais vous ne pouvez pas contester la réponse, alors qu'au contraire, l'enseignant devrait pouvoir en apprendre autant de vous, que vous-même pouvez en apprendre de lui.

Alors, vous allez me demander «que devons-nous faire»? Je ne pense pas que la société reconnaisse nos droits et nos rôles à titre de jeunes femmes. Dès lors, au lieu d'attendre que la société nous reconnaisse... il est temps pour les jeunes femmes de se dresser et de s'affirmer: «écoutez, mon nom est Faith, c'est ce que je suis, voici mes valeurs; ou bien vous m'acceptez pour ce que je suis ou alors vous allez être perdants, parce que j'ai beaucoup de choses à vous offrir.» C'est ce que nous, en tant que jeunes, avons à faire. Nous ne pouvons pas attendre que la société change. Elle ne changera pas d'elle-même, et c'est à nous d'agir pour créer ce changement. Voilà ce qu'est mon activisme: qui je suis?... je ne suis pas simplement une personne, j'ai des préoccupations. Je vois des choses, j'y pense et je veux pouvoir agir à leur égard. Je ne devrais pas attendre la permission d'agir. J'ai du jugement et je devrais être capable de décider... je mérite une chance d'essayer.

J'ai réalisé que nous ne sommes pas si différentes, et pourtant les jeunes femmes au Canada sont beaucoup plus favorisées. Il semble, d'après mes discussions, qu'il y a beaucoup de gens au gouvernement disposés à écouter la jeunesse. Et c'est pourquoi je pense que les jeunes femmes canadiennes devraient en profiter complètement. Utiliser l'intelligence des autres. Il faut que les femmes se permettent de rêver, et si elles en ont la chance, qu'elles profitent et utilisent ces possibilités jusqu'au bout. Dans une large mesure, elles ont des possi-

écoutez... c'est ce que je suis, voici mes valeurs; ou bien vous m'acceptez pour ce que je suis ou alors vous allez être perdants...

bilités que moi en tant que jeune femme du Zimbabwe n'a pas. Je ne peux pas aller trouver un fonctionnaire du gouvernement et lui dire «je veux travailler avec vous sur cette question...» Les jeunes canadiennes peuvent le faire. Elles ne réalisent pas combien elles sont chanceuses, et si elles n'en profitent pas, alors elles sont vraiment stupides! ■

Faith Dube

20 ans

Harare (Zimbabwe)

Faith travaille avec les jeunes dans son pays sur les questions de survivance et a porté son activisme dans l'arène du monde.

#### [Questions à discuter]

1. Nommez quelques-unes des raisons que Faith avance pour justifier son activisme aux conférences des Nations Unies?
2. Considérez-vous que Faith soit une femme forte, capable peut-être de changer quelque chose dans sa société? Pourquoi ou pourquoi pas? Quelle image avez-vous des jeunes femmes en Afrique?
3. Dans quelle mesure les questions les plus pressantes pour les jeunes femmes du Zimbabwe se comparent-elles aux questions que confrontent les canadiennes?
4. Comment la culture populaire nord-américaine a-t-elle influencé d'autres pays? Pourquoi cette influence est-elle considérée comme problématique par les gens des autres pays?
5. Faith croit fermement que les jeunes femmes canadiennes ont de nombreux avantages en faveur de l'activisme. Êtes-vous d'accord avec Faith? Pensez-vous que le gouvernement canadien se laisse approcher par les jeunes? Quelles recommandations feriez-vous au gouvernement en ce qui concerne votre engagement?

L'**eurocentrisme** est un moyen limité d'observer le monde, qui n'est fondé que sur l'histoire, la culture et les idées européennes des blancs.

Le **féminisme** est un mouvement politique pro-actif dont le but est non seulement de faire progresser le statut et la situation des femmes, mais aussi de travailler à exposer les diverses formes de discrimination qui ont placé et abaissé les femmes à une situation inférieure quant aux pouvoirs par rapport à celle des hommes dans la société. Les féministes ont différentes explications de leur accord au sujet des causes de l'oppression des femmes et des solutions à y apporter, mais elles conviennent toutes que le statut actuel des femmes dans la société n'est pas naturel, mais qu'il a été créé pour servir les intérêts de ceux qui sont au pouvoir.

La notion de **charité** est de donner volontairement quelque chose à ceux dans le besoin, sans demander de récompense.

La notion de **responsabilité sociale** a trait à certains devoirs et à certaines responsabilités que nous avons, les uns envers les autres, en tant que communauté et société. La responsabilité sociale signifie que nous avons tous à investir et à contribuer à assurer que tous les gens sont capables de faire avec succès un apport pour notre société.

La **déstructuration** est le processus de démantèlement des systèmes, des croyances, des faits, etc., afin de découvrir les présomptions cachées. Par exemple, qui a créé cet état de choses? Qui a créé ce système? Et qui est censé bénéficier de ce groupe au pouvoir? Quels sont les critères de l'inclusion?



### Participation politique

Les femmes ne représentent que 13 % des membres des législatures nationales et internationales du monde entier, et pourtant, elles sont la moitié de la population du globe.

© Jeunesse : partenaires dans l'action, Quatrième conférence mondiale sur les femmes, ONU, 1995.

«La charité c'est bien beau, mais le pouvoir c'est mieux.»

© *The Waste of a Nation: Poor People Speak Out About Charity, End Legislated Poverty*, Vancouver, B.C., August 1992.

### La population des jeunes

Approximativement la moitié de la population du monde, c'est-à-dire de 4,5 à 5,5 milliards d'être humains n'ont pas encore atteint 25 ans.

Presque 9 jeunes sur 10 (87 %), de toute la jeunesse mondiale, habitent les pays en voie de développement.

© Division de la population de l'ONU, ONU, 1995.

### La préférence en faveur des fils

- Forte préférence en faveur des fils - Pakistan, Nepal, Bangladesh, Corée du Sud, Syrie, Jordanie
- Préférence modérée en faveur des fils - Mexique, Sri Lanka, Soudan, Thaïlande, Îles Fiji, Malaisie, République Dominicaine
- Aucune préférence - Kenya, Indonésie, Pérou, Guyane, Trinidad, Colombie, Paraguay, Costa Rica, Panama, Philippines, Haïti
- Préférence en faveur des filles - Jamaïque, Venezuela

© *Women in the World: An International Atlas. The Girl Child*, UNICEF, 1996.

Entre 1978 et 1983, en Inde, cette préférence en faveur des fils a amené l'avortement d'au moins 78 000 fœtus.

© "Gender by choice, and guess which one?" *The Globe and Mail*, 14 août 1992.

# perspectives planétaires

**Les événements en cours?** Qu'ont-ils à faire avec moi et ma vie? Pourquoi devrais-je me soucier de ce qui se passe de l'autre côté de l'océan? J'exploite qui? Boycoter, pourquoi? Il arrive souvent dans nos propres communautés qu'il soit difficile de visualiser à quel point tout le monde est interrelié et pourquoi nous devons nous en préoccuper. Le village global est devenu un lieu commun. Les interactions globales sont tenues pour acquises depuis les spectacles télévisés, l'accès à l'Internet... ou les billets d'avion qui peuvent vous transporter partout dans le monde en quelques secondes, ou en quelques heures. Il est facile d'avoir une conception très globale du monde, tout en conservant une vision localisée de la vie.

Oui, nous avons beaucoup de choses en commun dans le monde entier. Plusieurs d'entre nous font face aux mêmes problèmes d'identité, connaissent des obstacles similaires et ont les mêmes aspirations. Comme une jeune femme le faisait remarquer : «plusieurs problèmes sont les mêmes; il ne s'agit que d'une question de conditions spécifiques et de degré.» Être prêtes à agir en tant que citoyennes du monde implique la reconnaissance de nos points communs et les merveilleux moyens grâce auxquels nous sommes interreliées. Nous avons aussi la responsabilité de reconnaître comment les sociétés s'influencent les unes envers les autres. En tant que membres des nations occidentales, il est crucial de reconnaître la mesure dans laquelle notre culture, notre système économique et nos actions passées ont eu une influence négative sur d'autres régions du monde. Nombre d'entre-nous avons grandi dans un environnement qui se croyait supérieur aux nations en voie de développement économique, et qui les considérait comme ayant «moins» de valeur, sans même songer à

mettre en doute une telle opinion. Nous sommes bombardées par le message : «l'Occident est le meilleur», sans penser à l'impact local d'une telle présomption.

De plus en plus, les jeunes doivent élaborer une perspective critique planétaire afin de travailler avec succès et vivre dans ce village global. Nous avons besoin de comprendre les complexités des problèmes et des questions, et les instruments et les systèmes auxquels ils sont branchés. Nous avons besoin de comprendre d'autres cultures et d'accepter leurs différences dans leurs valeurs et leurs actions, et ce, sans porter de jugement. Nous avons besoin de voir la manière dont nos actions et nos comportements locaux affectent les gens dans le monde entier, et de réaliser l'extraordinaire impact que nous pouvons avoir en faisant les choses à l'échelle locale, mais dans une perspective planétaire.

**Notre matérialisme, nos préjugés, notre apathie et nos choix de consommateurs en tant que jeunes canadiens favorisent un système global économique et politique néo-libéral occidental.**

Marie, Côte Ouest (Canada)



présomption

Les femmes des pays en voie de développement sont pauvres, illettrées et contraintes à devenir des épouses et des mères.



PAR TASLEEM THAWAR

En regardant le calendrier de mes études pour septembre, j'ai eu la grande surprise d'y voir une exigence en études internationales pour mon programme en sciences commerciales. Il semble que les carrières se concentreront davantage sur l'aspect international, et qu'en conséquence les jeunes femmes devront être plus conscientes des questions et préoccupations mondiales pour définir les grandes lignes de leurs futures carrières. La compétition ne sera pas seulement féroce dans le monde occidental, mais aussi dans les pays en voie de développement.

Au cours d'un récent voyage, j'ai rencontré deux jeunes femmes thaïlandaises de mon âge, qui étudiaient en Angleterre et qui avaient pris le temps de revenir par l'Espagne. Jusqu'alors, j'avais toujours cru que les jeunes femmes dans toute l'Asie et dans l'Europe de l'Est étaient essentiellement contraintes à sacrifier tout espoir de carrière afin de jouer le rôle traditionnel des femmes, à savoir être des ménagères. Il semble que la tradition soit en train de changer et que les jeunes femmes au Canada, aux États-Unis et en Europe Occidentale ne soient plus les seules à briser le cycle voulant que les hommes apportent le jambon à la maison et que ce soit les femmes qui le préparent!

En raison de ce changement et de l'expansion de nombreuses corporations dans les pays en voie de développement, les femmes commencent à se préoccuper sérieusement du fait qu'un diplôme n'est plus suffisant aujourd'hui pour assurer une carrière. Les petites et les grandes entreprises recherchent des gens qui, en plus de leurs qualifications minimales exigées par l'emploi, soient capables de s'adapter à de nouveaux environnements susceptibles d'atteindre le monde entier. Autrement dit, aujourd'hui une jeune femme a besoin d'être consciente du monde dans son ensemble. Une jeune femme peut toujours se dire : «je suis intelligente, motivée et dynamique; écoutez-moi rugir!», mais à moins qu'elle ne puisse le dire en plus d'une langue, elle ne sera guère écoutée. ■

[Questions à discuter]

1. Plus tôt au cours de ce siècle, le canadien Marshall McLuhan avait prédit que le monde allait devenir un village global. La technologie ferait que les communications sembleraient venir des voisins plutôt que de l'autre côté de la planète! Discutez d'autres moyens par lesquels la technologie a fait du monde un vrai village planétaire.
2. D'après Tasleem, comment ses voyages et ses rencontres avec de jeunes femmes de différentes parties du monde l'ont-ils aidée à défier quelques-uns des ses stéréotypes?
3. Énumérez quelques-unes des raisons pratiques qui font que les jeunes gens doivent être conscients du monde tout entier. Utilisez les raisons énoncées par Tasleem, comme point de départ. Pourquoi pensez-vous, vu les réalités socio-économiques des femmes au Canada, qu'une perspective globale est essentielle pour les jeunes femmes en particulier?

Tasleem Thawar  
20 ans  
Markham (Canada)

Tas est une étudiante en sciences commerciales qui s'intéresse aux affaires internationales et qui a voyagé en Afrique.







présomption

## Les jeunes prostituées sont des filles qui ont quitté la maison et qui vivent dans la rue.

PAR MONDI PENNSI SURFERRAT

**Mandi** : En tant qu'étudiante de 18 ans, je cherchais quelque chose qui rendrait intéressante et mémorable ma dernière année d'école supérieure. Je me suis trouvé rapidement engagée dans un programme coopératif international et m'envolant pour

la Thaïlande afin d'y vivre ce qui devait devenir les quatre plus longs mois de ma vie. Je suis arrivée en Thaïlande prête à apprendre, et à vivre autant d'expériences que je le pourrais. Mais en même temps, j'ignorais totalement les problèmes qui menaçaient le pays. Au début de mon emploi, l'une des questions

qui menacent le plus la Thaïlande me frappa le visage de plein fouet!

À l'âge où la plupart des jeunes filles vont à l'école, se préoccupent des garçons ou de ce qu'elles portent, les jeunes filles du Nord de la Thaïlande font face au risque de devenir prostituées. C'est une organisation non gou-

vernementale «Développement et éducation des filles et des communautés» (DEP) qui m'employait. Son mandat était de prévenir la prostitution des enfants et le travail des enfants. Il apporte son appui à 350 filles afin qu'elles puissent continuer leur éducation de la 7<sup>e</sup> année jusqu'à la 9<sup>e</sup> année, (non obligatoires dans le système d'éducation Thaïlandais). Le programme de «Leadership des jeunes» fonctionne avec un groupe de jeunes filles pour améliorer leurs aptitudes à diriger et à prendre des décisions, dans l'espoir qu'elles retourneront un jour dans leur village et deviendront des guides positifs dans leur communauté. Le programme soutient donc plus de 450 jeunes filles dans le but d'aider, de prévenir et d'empêcher d'accroître le nombre de jeunes filles prostituées.

Au centre, j'ai rencontré Sureerat et Pensri. Au cours de ma collaboration avec elles en

cile d'accéder à l'éducation. Mais le roi parvint une école dans ma communauté. À 12 ans, je finissais ma sixième année. Et en raison des mes bonnes notes et de mon âge, mon professeur soumetta ma candidature au centre du DEP pour que j'obtienne une bourse d'études afin de continuer mes études.

**Pensri et Sureerat :** Nous avons été sélectionnées. Ce fut comme un miracle dans nos vies. Nous étions pauvres, et nous ne savions pas vraiment en quoi consistait ce programme. Quelqu'un nous avait donné de l'argent pour apprendre, et c'était ce qui importait le plus. Mais au cours de la première année, le centre nous a permis à toutes de parler librement. C'est alors que je découvris que je courais le risque d'une exploitation sexuelle. Nous vîmes alors le lien entre les problèmes de nos

lages et offrent aux parents de l'argent pour acheter directement leurs enfants, ou inviter les enfants à travailler dans les villes, et d'envoyer beaucoup d'argent dans les villages. Les parents ne savaient pas qu'il s'agissait du travail et de la prostitution des enfants.

Les enfants l'ignorent aussi. La situation est la suivante : beaucoup d'adolescentes n'ont plus d'espoir dans la vie. Parfois, elles veulent aider leurs familles. Elles voient ces agents venir avec de l'argent et offrir des opportunités et elles n'ont aucune idée de la réalité de la situation. Je vais vous donner de l'argent pour vos filles et vous en toucherez encore davantage plus tard, disent-ils. Certaines filles veulent aller là-bas pour s'enrichir et ramener des articles de luxe.

Mais ces filles sont mises dans des bordels et sont battues pour qu'elles travaillent. Elles

**Mais au cours de la première année, le centre nous a permis à toutes de parler librement. C'est alors que je découvris que je courais le risque d'une exploitation sexuelle. C'est alors que nous vîmes le lien existant entre les problèmes de nos villages : la pauvreté, le manque d'éducation et la prostitution des enfants.**



Thaïlande du Nord, je me rendis compte, de plus en plus, du problème de la prostitution des enfants et des conséquences qu'il comporte.

**Pensri :** J'avais seize ans lorsqu'un représentant du DEP m'approcha pour que j'aie au centre finir mes études. Le DEP me fit suivre le programme de «Leadership», et j'étudie en ce moment la gestion et l'administration au collège de Chiang Rai; je prépare aussi des programmes pour les nouvelles jeunes filles du centre du DEP.

**Sureerat :** Dans ma tribu des collines, la plupart de nous ne sommes pas officiellement citoyennes Thaï, et c'est pourquoi il est diffi-

villages : la pauvreté, le manque d'éducation et la prostitution des enfants.

Nous avons vu des amies et des membres de la famille quitter le village pour aller travailler en ville. Certaines revenaient riches avec des voitures et toutes les choses de luxe qui rendent les villageois si envieux. Spécialement les adolescents. Cette situation a affecté les valeurs de la communauté, particulièrement parmi les jeunes femmes. Nous voyions ces jeunes filles revenir très bien habillées et maquillées, et naturellement le reste d'entre nous voulions les suivre. Quand vous êtes pauvres, aller dans les villes, c'est comme aller au ciel... spécialement quand vous ignorez la vérité.

En fait, des agents arrivent dans nos vil-

font à peine de l'argent. Certaines d'entre elles ne peuvent pas rembourser leurs dettes. Elles sont obligées d'avoir des relations sexuelles avec les amis du propriétaire du bordel et elles ne touchent pas d'argent. Elles ont des préservatifs, mais beaucoup d'hommes ne les utilisent pas. Ces filles sont traitées comme de la marchandise qui peut être vendue... C'est effrayant, absolument dégoûtant et écoeurant de voir ce que les gens peuvent faire aux autres dans le monde... au point que vous pouvez acheter des gens pour 100 \$. Ces filles et leurs parents ne savent pas ces choses, et c'est pour ça que ça arrive.

Mais, depuis peu, les médias (télévisions, radios et journaux) rapportent ce qui se passe dans les villages et la communauté semble

être de plus en plus informée du problème.

Il y a aussi des filles qui n'ont pas réussi et qui reviennent à la maison... elles sont malades, mais ne savent pas pourquoi, jusqu'au moment où nous apprenons par la radio ou par des nouvelles du gouvernement qu'il s'agit du SIDA! Elles meurent parce qu'il n'y a pas de médicaments ni de remèdes. Certaines filles ne reviennent jamais, et nous apprenons qu'elles sont prises dans un piège et ne peuvent plus s'échapper. Nous sommes effrayées. Mais l'appât de l'argent amène certaines filles et leurs parents à ignorer le danger.

Il a fallu attendre notre arrivée au centre éducatif pour comprendre ces choses. Nous ne connaissions pas les derniers résultats, mais nous sommes venues ici pour comprendre que la formation et l'enseignement peuvent aller jusqu'à la racine même des problèmes. Et c'est ça que nous voulons ramener à notre village.

Mais il est difficile d'attaquer de front certains de ces problèmes. Beaucoup de jeunes de la tribu des collines obtiennent des drogues du fameux Triangle d'or, à la frontière, et les revendent dans les villes contre beaucoup d'argent. Résoudre ce problème et la prostitution des enfants n'est pas facile, parce que les trafiquants de drogues sont très puissants, ainsi que la mafia, qui ont tué certains de nos amis.

**Sureerat :** Je suis revenue à mon village et j'essayais de ne pas me faire remarquer. Je m'occupe de l'élevage des poulets et d'autres tâches. Il n'ya pas longtemps, j'ai trouvé mon frère avec de la drogue, ce qui m'a mise très en colère. Je me suis battue avec lui, mais j'ai vite réalisé que ce n'était pas la colère qui allait l'aider et régler les choses, alors je lui ai dit de m'aider à nourrir mes poulets et que nous pouvons obtenir de l'argent sans la drogue. Et il a été d'accord.

Oui, dans mon village, tout le monde est très très pauvre. Mais aujourd'hui on trouve toutes sortes de choses comme des téléviseurs et d'autres articles de luxe. Quelques-uns d'entre nous en ont, et beaucoup n'y voient pas le progrès qu'ils pourraient faire en s'instruisant. Auparavant, les gens vivaient dans la pauvreté, mais ils partageaient un tas de choses. Mais depuis que les gens reviennent au village avec des articles de luxe, ils ne les partagent pas; ils passent tout leur temps à la maison à regarder leur télévision. Notre communauté n'est plus la même.

**Pensri :** Beaucoup de choses doivent changer, mais le développement de la

communauté ne peut se faire que par les gens qui y vivent. Pour parvenir à un meilleur bien-être de la communauté et à un certain progrès, la chose importante pour moi est de comprendre toutes les sortes de problèmes et de m'en occuper attentivement. Aujourd'hui, je joue le rôle de modèle pour les adolescentes de mon village.

**Mandi :** Mon expérience en Thaïlande a eu une influence énorme sur ma vie. Ma manière de voir les choses et de les évaluer est très différente aujourd'hui. Avant de rencontrer Pensri et Sureerat et d'avoir appris ce qu'était la société Thai, je pensais que j'avais un esprit ouvert, mais maintenant que je suis à la maison, je vois que c'est la Thaïlande qui m'a ouvert les yeux. Je comprends beaucoup mieux le monde et ses problèmes complexes. Cela m'a rendue plus consciente de ce que j'ai dans la vie. Les choses auxquelles j'attache de la valeur, auxquelles je donne la priorité ont changé, et je comprends mieux maintenant ce que je veux faire. Je suis une bénévole pour aider ceux et celles qui sont moins fortunés que moi. Je me connais mieux moi-même aujourd'hui.

J'ai appris aussi que la prostitution des enfants n'existait pas seulement en Thaïlande comme je le croyais, mais qu'elle sévit dans le monde entier, même dans mon propre pays. À moins que nous-mêmes en tant que personnes ou en tant que gouvernement ne commençons à reconnaître ce problème comme étant un problème planétaire, et à travailler ensemble, il persistera. ■



#### [Questions à discuter]

1. Décrivez quelques-unes des différences entre les communautés des tribus des collines en Thaïlande du Nord et votre communauté. Quelles en sont les similarités?

2. Comment se fait-il que des filles finissent par être des enfants-prostituées en Thaïlande du Nord?

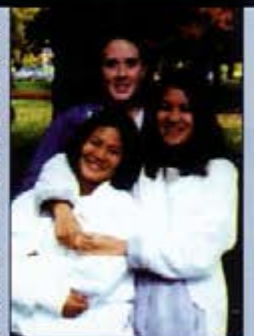
3. Pourquoi autant de gens pensent que les jeunes prostituées se sont enfuies de leurs familles? Sur quels faits ce préjugé est-il fondé? D'après la description de Sureerat et de Pensri, pouvez-vous deviner qui a intérêt à perpétuer cette croyance à propos de l'exploitation sexuelle?

4. Pouvez-vous identifier n'importe quel avantage que la communauté tribale des collines peut avoir sur votre propre communauté? Pourquoi serait-il difficile aux jeunes Canadiens qui vivent relativement confortablement de trouver des avantages qu'il y a à être dans une communauté pauvre?

5. Est-ce que quelque chose a changé chez Mandi après ses expériences avec Pensri et Sureerat? Dans l'affirmative, pourquoi?

6. Quel rôle l'Amérique du Nord et d'autres pays industrialisés jouent-ils dans l'existence persistante de la prostitution des enfants? Quel rôle pourraient-ils jouer pour mettre fin à cette pratique?

**Sureerat, 17 ans**  
**Pensri, 21 ans**  
Mai Sai (Thaïlande)  
**Mandi Hutcheson**  
19 ans  
Orangeville  
(Canada)



Mandi a acquis son expérience dans le programme des Filles de l'éducation, en Thaïlande, et en a profité pour participer à d'autres programmes de l'Asie du Pacifique. Sureerat et Pensri ont créé un bulletin pour instruire et éduquer les jeunes filles dans leurs communautés tribales des collines, sur les problèmes et les questions qui les concernent.

présomption

Les voyages sont un moyen de découvrir d'autres cultures



## et une option ouverte à toutes les jeunes femmes.

PAR JEANNE LA VALLÉE

Depuis ma quatorzième année, j'ai toujours rêvé de devenir une diplomate. Au cours de mon adolescence, je découvris que j'avais plusieurs nouvelles options parmi lesquelles je pouvais faire un choix, mais toutefois je voulais quand même voir le monde autant que possible. Les voyages sont magnifiques. Non seulement ils défient vos présuppositions sur les gens, mais ils vous permettent également de vous découvrir vous-même.

Dans une certaine mesure, tous les gens sont les mêmes. Nous sourions tous lorsque nous sommes heureux et nous pleurons lorsque nous sommes tristes. Mais nous n'avons pas tous la même couleur de peau ou les mêmes racines ethniques. Nous n'avons pas non plus tous la même religion, les mêmes valeurs, la même langue ou la même culture. Beaucoup de différences nous distinguent les uns des autres. Néanmoins, il y a la satisfaction de comparer et d'apprécier ce qui distingue notre personne, notre communauté et notre nationalité.

Au cours d'un voyage d'échange en Allemagne, je pensais que les femmes allemandes se rasaient les jambes et sous les bras comme la plupart des femmes en Amérique du Nord, et pourtant elles ne le font pas. La mère de ma correspondante a touché mes jambes pour croire que je me les rasais! Elle ne pouvait pas non plus imaginer que les

femmes acceptaient de se mettre de la cire sur les jambes pour s'épiler. Cela m'a obligée à redéfinir ce que je considérais comme esthétiquement attrayant chez les femmes.

Au cours d'un voyage d'étudiantes au Sénégal, j'ai réalisé à quel point il était intimidant de faire partie de la minorité blanche dans un pays peuplé de noirs(es). Je n'aurais pas pu mieux comprendre l'intimidation que ressentent les minorités dans n'importe quel autre pays. Il est très difficile d'être différente et d'être acceptée comme telle. Mon voyage en Chine en automne dernier m'a aussi obligée d'éliminer d'autres préjugés. Je participais à un forum international non gouvernemental sur les femmes, un événement relié à la Quatrième conférence mondiale des Nations Unies sur les femmes. Je fus surprise de voir un si grand nombre de femmes venant de pays que je ne m'attendais pas à voir au forum. Je n'avais pas la moindre idée que des pays musulmans fondamentalistes, tels que l'Iraq ou Bahrain permettraient la participation des femmes. Je ne pensais même pas que des femmes venant de pays qui venaient de gagner leur indépendance, tels que le Kazakhstan, auraient les ressources pour venir à cette conférence. Je ne pensais pas non plus que des femmes handicapées feraient dans certains cas un voyage extrêmement long jusqu'en Chine pour cette conférence. Et

pourtant, toutes ces femmes réussirent à être présentes à cette conférence malgré les nombreux obstacles qu'elles rencontrèrent sur leur chemin. D'autres révélations me firent réaliser que des femmes de la Papouasie (Nouvelle Guinée) étaient très politisées et faisaient remarquer leur présence au forum; des femmes du Zaïre étaient beaucoup plus intégrées dans la politique que les femmes du Canada, par exemple; certaines femmes de l'ancienne Allemagne de l'Est préférèrent encore certains aspects de leur ancien régime communiste parce qu'elles bénéficiaient de meilleures prestations familiales; les femmes musulmanes toutes voilées de noir de l'Arabie Saoudite étaient très heureuses, contrairement à la perception nord-américaine, de faire partie d'une société islamique, et il y a encore beaucoup de choses à dire à ce sujet.

Ma participation à un événement international de cette magnitude était quelque chose d'exceptionnel, car il m'a aidé à découvrir de nombreuses cultures, en une seule fois. Mais le voyage n'est pas le seul moyen d'en apprendre sur soi-même ou sur d'autres cultures. Vous pouvez le faire, dans une large mesure, par la lecture, en apprenant une autre langue, en étant ouvertes aux cultures qui vous entourent et qui constituent les facteurs clés de l'élaboration d'une perspective mondiale. ■

### [Questions à discuter]

1. Énumérez trois préjugés que Jeanne faisait avant son voyage. Comment cette interaction avec des gens d'autres cultures l'a contrainte à modifier ses présomptions?

2. Beaucoup de gens recommandent les voyages comme un bon moyen de développer

une compréhension plus profonde des autres êtres humains et d'autres civilisations. Tout d'abord, n'y a-t-il pas une réalité économique qui permette ou ne permette pas à une personne d'avoir accès à de telles possibilités? Ensuite, est-ce que le fait de passer des vacances dans les Antilles ou de visiter l'Europe vous donne une compréhension vraiment pro-

fonde des gens qui habitent en permanence à ces endroits et de ce qui vous relie à eux?

3. Quelles présuppositions Jeanne avait-elle à propos des diverses femmes de différents pays? Lorsqu'elle interagit avec ces femmes, est-ce que son expérience a prouvé que ses présuppositions étaient vraies ou fausses?

Jeanne La Vallée

24 ans  
Blainville  
(Canada)

La dernière année d'études secondaires de Jeanne a été consacrée au programme Sea, qui lui a permis de voyager à travers le monde et d'apprendre plusieurs langues.



# présomption Les choix de style de vie au Canada n'ont aucune influence sur le reste du monde.



PAR MARI SEGGIER

Il est 2 heures du matin et nous sommes toutes rassemblées autour de chandelles et de boîtes peintes, dans un bâtiment abandonné de San Bernardo, au Chili. Nous sommes en 1992, et je reviens du Sommet sur la Terre au Chili. J'ai fêté mon dix-huitième anniversaire seule, près de quelques ruines au Pérou, il y a deux mois, et je suis la seule femme d'un groupe de 12 jeunes en train de préparer les drapeaux et bannières ici, cette nuit. Je suis aussi la seule étrangère, et nous sommes en train de parler (une fois de plus) de l'effet des compagnies multinationales occidentales sur l'écologie et la société de mes amis Chiliens.

Je n'avais jamais réalisé à quel point nos vies étaient interreliées jusqu'au moment où je partageais leur monde avec le mien. Je

n'avais aucune idée de l'impact de nos choix de style de vie au Canada sur les gens et les endroits du «Monde de la majorité». Ces expériences personnelles dans le monde m'ont ouvert les yeux. Je me souviens d'un ami jouant de la guitare autour d'un feu de camp et qui, sans y faire attention, murmurait «Plus jamais au Chili...» C'était un chant de la résistance contre la dictature la plus brutale de l'histoire de l'Amérique Latine, une dictature qui a assassiné une génération tout entière, des milliers d'activistes (y compris les parents de mon copain) qui ont fini leurs jours dans des fosses communes et des prisons. Je me souviens du visage du jeune homme de 17 ans qui se trouvait au fond d'un magasin de tapis turcs lorsqu'il m'expliqua : «Ils m'ont emprisonné et m'ont battu pendant trois

jours... après quoi je suis tombé malade.» C'est le fils d'un Kurde dans un pays qui a opprimé d'autres nations à l'intérieur de ses frontières (comme nous le faisons?). Je me souviens de mon copain qui me disait qu'il ne pouvait pas venir habiter avec moi «parce que tout le monde penserait qu'il ne m'aimait que pour pouvoir immigrer au Canada.» Tous les soirs, il rentrait à la maison en colère : ma société raciste le haïssait parce qu'il ne parlait pas l'anglais et parce qu'il n'était pas comme moi. Je me souviens d'avoir lu dans une petite bibliothèque, au Nicaragua, un journal scientifique américain qui expliquait que «même si de vieilles souches d'adultes pouvaient encore habiter ici et là dans les collines, l'écosystème tropical sec a essentiellement disparu. 98 % ont été détruits par le bétail et la canne à

## [Questions à discuter]

**1.** À quoi Marie fait-elle allusion en parlant du «Monde de la majorité»? Comment pensez-vous que «nos choix de style de vie au Canada» affectent les peuples, ailleurs dans le monde?

**2.** Marie se réfère plusieurs fois à la sécurité que nous, les jeunes, avons en Amérique du Nord. Nous pouvons nous exprimer, nous pouvons agir activement, sans mettre en péril nos chances pour l'avenir et même nos vies. Ce n'est pas le cas pour d'autres jeunes dans d'autres parties du monde. Cela signifie-t-il

que nous avons une plus grande obligation ou responsabilité d'agir?

**3.** Parlant de ce jeune garçon turc de 17 ans, Marie dit qu'il vit dans un «pays qui oppresse d'autres nations à l'intérieur de ses frontières», le faisons-nous aussi? Comment, en tant que canadiens, oppressons-nous d'autres nations dans nos frontières? Comment ce que nous apprenons quant à la situation dans le monde peut-il nous en dire plus quant à la situation chez nous?

**4.** Nous aimons dire que les connaissances nous donnent des pouvoirs. En d'autres termes, lorsque nous savons quelque chose, nous pouvons prendre des décisions, les décisions d'agir pour améliorer les circonstances qui nous entourent, et même pour sauver nos vies. Dans un contexte planétaire, nous devons envisager le concept «d'accès». Pensez aux médias de masse (tv, radio, la presse écrite) et l'Internet, localement. Qui y a accès? Sommes-nous tous également «propriétaires» de ces médias, les partageons-nous et les utilisons-

sucré...» Mon frère et mes soeurs du peuple Otomí, qui m'ont adoptée le jour le plus sacré de ma vie, dépendent de cet écosystème. Ont-ils seulement accès à cette information?

Pourquoi est-ce que j'agis personnellement? Je suis sur cette terre; je suis une sorcière féministe de l'écologie; je suis jeune et bisexuelle. Si j'ai survécu à une invalidité héréditaire épouvantable, ce doit être pour une raison. J'avais à peine dix-huit ans quand je faisais du pouce le long des côtes des continents américains, et que je m'engageais de tout mon coeur et de toute mon âme dans une lutte que je comprenais à peine... il y a beaucoup de raisons personnelles à cela. J'ai grandi sur la Côte Ouest au sein d'un mouvement écologique très fort. Au collège, solidaires des peuples autochtones très forts, nous luttons pour sauver les vieilles forêts tropicales humides de ma région à Haida Gwaii, Carmanah (Qua ba diwa), Tsitika, Walbran, le Clayoquot Sound. Les sociétés multinationales qui n'avaient aucun compte à rendre aux communautés locales rasaient le sol de nos cathédrales. Quand nous publiâmes notre livre des jeunes contre la Guerre du Golf, que nous commençâmes notre réseau local des jeunes pour Amnistie Internationale, quand nous patronâmes la pièce de théâtre contre la toxicomanie, en collaboration avec les Enfants de la rue, je réalisais qu'il était possible d'agir localement. Lors de ma participation au mouvement Jeunesse 92 au Costa Rica et au Sommet de la Terre en 1992 à Rio de Janeiro, je me rendis compte que nous n'étions pas seuls à lutter. Loin de là. Dans le monde entier, les gens sont confrontés à ces défis. Nous sommes en train d'assister à la disparition du dernier de nos

écosystèmes, à l'empoisonnement de l'eau, à la surpopulation de nos villes, à la violation des droits de la personne, à la fin de nos civilisations et de nos langues.

Pourquoi faut-il avoir une perspective planétaire? Il est clair que, globalement, nos vies sont complètement interdépendantes. Le matérialisme, nos préjugés, notre apathie et nos choix de consommateurs en tant que jeunes canadiens soutiennent un système global économique, politique néolibéral et occidental. Cette structure promeut l'exploitation des travailleurs urbains, les agriculteurs qui s'adonnent aux récoltes commerciales bourrées de pesticides, le harcèlement des jeunes dans la rue, le racisme, le sexisme, l'homophobie, la destruction des écosystèmes par les mines, les barrages, les tests nucléaires, les toxines, les coupes de bois à ras le sol, etc., dans le monde entier. Nos actions au Canada et dans nos communautés, où de nombreux jeunes peuvent s'exprimer sans provoquer le massacre de toute leur génération, sont souvent plus importantes, car ici il est possible d'agir. Pour moi, une perspective globale exige inéluctablement un activisme global. Nous voyons, sur place, le coût social et écologique du présent modèle de développement «occidental». En tant que jeunes désireux d'avoir un avenir, nous devons agir. Nous devons protester et proposer. Nous ne pouvons pas fermer les yeux devant la destruction de nos écosystèmes, ni devant l'injustice, les préjugés, l'apathie et le matérialisme de notre société. L'utilisation de la richesse volée pour résoudre partiellement nos problèmes, ici dans le monde occidental, n'a jamais rien pour traiter de ces questions globales qui, à long terme, menacent toute nos sociétés et nos

écosystèmes. Il est fondamentalement injuste de nous protéger derrière de fausses frontières et des scénarios mentaux illusoire, alors que nos élites exploitent les ressources qui restent et dont la majorité de la population mondiale a besoin pour vivre. Agir tout seul localement ne suffit pas; certains défis sont trop grands, et au seuil du troisième millénaire, le temps qui reste est très court. Pourtant, je crois profondément, en mon for intérieur, qu'un changement est possible, que dis-je, indispensable!

Pour moi, l'activisme global signifie que nous devons lentement concevoir des visions et atteindre des solutions communes qui conviennent aux réalités écologiques et sociales de nos communautés. Nous, les jeunes, pouvons nous engager à tous les niveaux: changement de politiques et actions directes. Nous pouvons nous concentrer sur les différents aspects de problèmes communs et créer un mouvement aussi divers qu'un écosystème. Ce sont les sociétés élitistes, les styles de vie culturellement et spirituellement stériles qui ont malheureusement le plus d'influence sur les vies et les possibilités de progrès des autres dans le «monde de la majorité». Nous pouvons approfondir notre compréhension de la transformation nécessaire de la culture occidentale dans le but d'enseigner et d'apprendre de nouvelles structures, de nouvelles méthodes, de nouveaux styles de vie, le respect des cultures traditionnelles pour lesquelles la survie et, le respect de notre Terre sont intrinsèques. La grande question est de savoir comment, ensemble, nous pouvons le faire, là est la question! ■

nous tous, également, afin de communiquer et d'acquérir des connaissances? Pensez planétairement! En vérité, combien de gens dans le monde ont-ils accès aux informations et à la technologie de l'information qui pourraient améliorer leur communautés, créer de meilleurs gouvernements, sauver leurs vies? Qui, réellement, détient le pouvoir?

**5.** Marie écrit que nos choix et nos styles de vie soutiennent des systèmes qui exploitent les travailleurs, harcèlent les enfants dans la rue, soutiennent le racisme, le sexisme, l'homophobie

et détruisent les écosystèmes. Pensez-vous que de nombreux canadiens seraient d'accord avec elle, ou ont suffisamment de connaissances pour commencer à envisager cette possibilité?

**6.** Examinez quelques-unes des phrases passionnées de Marie: «nous ne pouvons pas fermer les yeux», «l'utilisation d'une richesse volée», «il est injuste de nous protéger derrière de fausses frontières», etc. Qu'essaie-t-elle de dire au sujet de l'Amérique du Nord et d'autres pays industrialisés? Que dit-elle à propos de l'interdépendance planétaire et de son effet sur

l'environnement? Que dit-elle au sujet de notre tendance à voir, à croire et à agir, sélectivement?

**Marie Segger**  
22 ans  
Côte Ouest (Canada)

Marie est une jeune activiste défendant l'environnement et les questions de développement durable dans un contexte international.



présomption **Si vous êtes un ennemi,  
vous n'êtes pas un être humain**



PAR SHARON MCHALE

Comme j'ai grandi dans le Nord-Est des États-Unis au cours des années 1970 et 1980, je n'ai jamais été confrontée aux nombreuses barrières auxquelles de jeunes femmes ont à faire face dans de nombreuses parties du monde, comme par exemple un accès inégal aux études et même à une nourriture décente. Je n'ai pas eu non plus à me casser les reins pour aller chercher de l'eau ou ramasser du bois de chauffage, des tâches qui exigent souvent de faire un trajet de plusieurs kilomètres par jour, pour finalement revenir à la maison et voir que c'est le moment de préparer à manger, de faire la lessive, et tout cela sans appareils modernes.

Au contraire, j'ai eu la chance d'aller à l'école et de manger trois fois par jour, et bien que j'ai été serveuse pendant de nombreuses années, (un métier qui «fait mal au dos» d'après ce qu'on dit) j'étais payée, en tout cas, pour mon travail. Cependant, je n'aurais peut-être pas pu me rendre compte des possibilités que la géographie et la liberté - qu'on tient souvent pour acquises - m'avaient offertes, si je n'avais pas eu et acquis une perspective planétaire documentée.

Une vue globale du monde est importante pour les jeunes afin qu'ils comprennent et tolèrent les autres. Cela est spécialement vrai pour les jeunes femmes,

car la plupart du temps elles deviennent les premières et parfois les seules à s'occuper de la famille; et ces façons de faire méritent d'être transmis à la nouvelle génération.

Je me souviens encore qu'à 10 ou 11 ans j'étais la cuisinière du voisinage. Il y avait un groupe d'adultes qui discutaient de ce que j'apprenais plus tard être la guerre froide. Tout le monde semblait d'accord que nous devions «bombarder les Soviétiques pour les éliminer de la Terre.» Eh bien, quand je suis retournée chez ma mère, et que je le lui ai répété - comme si c'était ma propre conviction - je n'oublierai jamais, de toute ma vie, le regard qu'elle m'a lancé. Elle m'a pointé du doigt, comme seulement les mamans peuvent le faire, et m'a dit qu'il y avait des enfants comme moi en Union Soviétique, et elle m'a demandé ce que je penserais si ces enfants russes allaient dire la même chose au sujet de l'Amérique? Qu'en serait-il si notre rue était bombardée et que tous mes amis étaient tués?

Jusqu'à cet instant, je n'avais même pas imaginé que les Soviétiques puissent être aussi des êtres humains. Je pense que c'était à cause de la manière dont ils étaient dépeints dans les films ou à la télévision. J'ai réalisé, à ce moment, qu'il était sage de toujours avoir un autre point de vue ou une autre opinion. Comme le dit un vieil adage «vous ne pouvez pas croire tout ce que vous lisez ou tout ce que vous voyez à la télévi-

sion.»

Alors, forte de ce sens d'une conscience planétaire, mes opinions sur le monde ont commencé à prendre forme, et je me rendis à l'évidence que tous mes pairs ne partageaient pas mes convictions. En fait, quelques-uns d'entre eux se moquaient pas mal de ce qui se passait dans d'autres parties du monde! Ce n'était pas de leur faute, ils étaient pris par la routine de la vie des adolescents. Où pourrions-nous sortir vendredi soir? Qui viendra avec nous... est-ce qu'il ou elle sera là?... comment t'habilleras-tu? Avez-vous entendu la nouvelle chanson de Van Halen? Qu'est-ce qu'il y a à la télé? (et, souvenez-vous, il n'y avait pas le CNN à cette époque).

Et assez vite, il deviendra de plus en plus difficile de s'occuper de toutes ces choses là, sans parler des événements globaux, au fur et à mesure que les contraintes (qu'on appelle ailleurs des responsabilités) prendront de plus en plus de votre temps : le travail, un emploi, le collège, une carrière, la famille... l'avenir. Et quand la pression de ces choses se fait trop sentir, je n'oublie pas le résultat de ma volonté de réussir dans la vie et de connaître le bien-être, au moment même où il y a des jeunes femmes, ailleurs dans le monde, qui luttent pour leur dignité, l'égalité et leur survie.

Pour moi, mon intérêt dans «le reste du monde» a été avivé par un voyage de ma



classe aux quartiers généraux des Nations Unies à New York. C'est là que j'ai vu les décombres incendiés d'Hiroshima et de Nagasaki : des pièces de monnaie fondues, des vêtements désintégrés, une statue de pierre fracassée par la chaleur de l'explosion, et des tableaux peints par des témoins oculaires décrivant l'horreur de la bombe atomique. Bien que j'aie lu des articles sur la « bombe-A » dans mes cours d'histoire, et que j'aie vu le nuage en « champignon » de nombreuses fois à la télévision, la vue de ces objets, devant moi, me montra le côté humain de l'histoire qu'on ne trouve pas dans nos manuels scolaires. Tout ce que je savais des Nations Unies jusqu'alors, c'était qu'à chaque Halloween j'allais chercher des bonbons dans le voisinage; je rassemblais des sous (parfois des pièces de vingt-cinq cents et de dix cents) pour l'UNICEF afin d'aider à nourrir les enfants qui meurent de faim dans d'autres parties du monde. Bien que je n'aie pas encore lu, à l'époque, la Charte des Nations Unies, je fus très émue par l'idée qu'il y avait une organisation qui existait, en principe, pour mettre fin aux maladies, à la guerre et à la faim.

J'ai eu la chance de pouvoir combiner mon intérêt dans les affaires planétaires et ma carrière internationale. Pendant les cinq dernières années aux Nations Unies (deux en tant qu'interné pour l'Institut international de recherche et de formation pour la promotion de la femme, et trois ans à la Fédération mondiale des associations pour les Nations Unies), j'ai eu la chance de rencontrer un grand nombre de gens, jeunes et vieux, qui travaillaient à tous les niveaux pour résoudre les problèmes planétaires. J'ai voyagé en Europe et en Extrême-Orient en acquérant l'expérience sur place de diverses cultures et de manières de vivre. J'apprécie hautement ces relations humaines et j'essaie de mieux comprendre les interactions entre les peuples et les nations. Je sais qu'il n'est pas réaliste pour chacun d'être actif à l'échelle globale, mais je pense qu'un certain niveau de conscientisation des problèmes mondiaux peut inciter les gens à agir dans des domaines auxquels ils s'intéressent de près, ou au sujet desquels ils ont de fortes convictions. Un voyage, en dehors de votre région ou de votre pays, peut être une expérience éducative et vous faire ouvrir les yeux. Et, plus

important encore, vous pouvez rapporter à votre communauté ce que vous avez appris. Pour moi, le slogan «pensez globalement, agissez localement» traduit le mieux ce que je pense.

En tant que futurs dirigeants et parents, les jeunes doivent acquérir et améliorer leurs connaissances et leurs capacités pour pouvoir mieux se conduire entre eux et mieux gérer les ressources humaines ou autres de la Terre. Bien que ces capacités soient grandement rehaussées par une perspective plus vaste du monde, tout se ramène, plus souvent que jamais, à des actions et à des attitudes personnelles ou individuelles. Si vous pouvez corriger la fausse perception d'un pair, d'un ami ou d'un membre de la famille, comme ma mère le fit pour moi, vous pouvez changer quelque chose dans le monde. ■

**Sharon McHale**  
26 ans  
New York (É.-U.)

Sharon jouit d'une vaste expérience internationale dans le système des Nations Unies, et travaille actuellement dans le Programme de développement des Nations Unies.



#### [Questions à discuter]

1. Qu'est-ce que la guerre pour nous, en Amérique du Nord? Comment pouvons-nous nous mettre à la place de ceux dont les vies sont affectées par la guerre?
2. De quoi notre système éducatif a-t-il besoin pour que l'on comprenne le coût réel des guerres et des conflits armés?
3. Comment les médias forment-ils notre vision du monde? Pouvez-vous penser à une guerre ou à un conflit armé qui a eu lieu au cours de votre vie? Comment les médias ont-ils dépeint le conflit et les gens?
4. Dans son histoire personnelle, Marie a dit qu'une perspective planétaire exige d'agir. Sharon dit la même chose. Comment pensez-vous qu'une véritable compréhension des autres gens, d'autres cultures et d'autres systèmes affecte votre manière de penser ou de vous conduire?

#### Définitions

**Le concept de village global** implique la capacité des télécommunications et des technologies d'information ainsi que la capacité des moyens ultramodernes de voyager, de diminuer le monde au point que les distances disparaissent rapidement. Cette situation, qui émerge actuellement, signifie que les images, les gens, les idées, les événements, de même que les désastres, peuvent être transmis ou transportés rapidement au point d'affecter le monde entier.

**Le «Monde de la majorité»** est aussi une étiquette politique qui qualifie les pays du monde moins développés économiquement. Ce concept a pour but aussi de défier d'autres idées comme les «gens des minorités» qui qualifient les gens de couleur, les membres d'une minorité, mais qui, à l'échelle mondiale, sont la majorité des êtres humains.

**Le concept de nation** se réfère à un groupe de gens qui sont distincts parce qu'ils partagent une «race» ou une culture, une langue, une histoire et une identité communes, et qu'ils sont habituellement organisés en tant que pays séparé. Politiquement, les groupes se qualifient en tant que nation afin de travailler à obtenir une certaine maîtrise politique, sociale et économique d'eux-mêmes et de leur destinée. Par exemple, au Canada, l'étiquette «les Premières Nations» ne décrit pas seulement une réalité historique, mais constitue aussi une déclaration politique.

**L'eurocentrisme** est un moyen limité, uniquement informé par l'his-

toire, les cultures et les idées des blancs en Europe.

**La puissance** est l'accès aux ressources, au pouvoir, au statut, à la richesse, à la force personnelle de caractère, qui donne à une personne, à un groupe ou à un système la capacité d'influencer les autres. La puissance ou le pouvoir peuvent être utilisés pour affecter les autres, soit positivement, soit négativement.



## Statistiques

### La pauvreté et le chômage

Deux tiers de la jeunesse du monde vivent dans des pays en voie de développement qui connaissent de faibles revenus, par habitant, soit de moins de 1 000 \$ par an.

© *Les jeunes : partenaires dans l'action*, Quatrième conférence mondiale pour les femmes, ONU, 1995.

On pense qu'il y a environ 500 000 jeunes filles dans les rues brésiliennes qui gagnent leur argent par la prostitution.

© Andrew Swift, 'A passage out of hell', *The New Internationalist*, février 1993.

La pauvreté et la distribution des richesses :

Notre monde compte 157 milliardaires, 2 millions de millionnaires et 1,1 milliard de personnes qui vivent avec moins de 1 \$ par jour.

© *Mission terre: Au secours de la planète*, 1994.

### La mutilation du sexe féminin

Environ 6 000 jeunes filles subissent chaque jour une mutilation de leur sexe. Environ 85 à 114 millions de jeunes filles dans le monde ont leur sexe mutilé.

© *Les jeunes : partenaires dans l'action*, Quatrième conférence mondiale pour les femmes, ONU, 1995.

### Santé

Sur 100 000 personnes dans le monde, il y a 500 soldats et seulement 85 médecins... ça c'est la guerre!

© "Who is Counting?: Sex, Lies and Global Economics", Marilyn Warring, Office national du film du Canada, 1993.

Toutes les régions ont connu un déclin dans les taux de participation économique chez les jeunes, entre 1970 et 1990, à l'exception de jeunes femmes en Afrique du Nord, en Amérique Latine, dans les Antilles et l'Asie Occidentale. Ensemble, ces régions ont connu une croissance de 3,5 %.

© *Statistical Charts and Indicators on the Situation of Youth, 1970 - 1990*, UNESCO, 1992.

### Guerre

Des générations entières ont grandi au milieu de conflits armés barbares. À la fin de 1995, les conflits avaient duré en Angola pendant plus de 30 ans, en Afghanistan pendant 17 ans, au Sri Lanka pendant 11 ans et en Somalie pendant 7 ans.

© *The State of the World's Children*, UNICEF, 1996.

Récemment, dans 25 pays, des milliers d'enfants au-dessous de 16 ans ont combattu dans des guerres. En 1988 seulement, ils se chiffraient à 200 000.

© *The State of the World's Children*, UNICEF, 1996.

Dans le conflit entre la Bosnie et la Serbie, le ministre des Affaires étrangères de Bosnie à Washington, en parlant de la violence sexuelle massive qui a sévit contre les femmes de Bosnie, a qualifié les camps de détention serbes comme étant des camps de viols.

© Brownmiller, "Making Female Bodies the Battlefield", *Newsweek*, janvier 1993.

## Vérifions la réalité :

De nombreuses personnes pensaient que nous étions seulement deux filles qui se rendaient en Chine. Mais nous étions aussi deux jeunes femmes qui transcenderent Pékin pour créer pour les autres un processus conduisant à *Défiiez les présomptions*. Et maintenant, vous faites partie de ce processus!

## L'équipe...

Depuis sa conception jusqu'à son achèvement, un nombre incroyable de jeunes femmes ont travaillé à mettre sur pied les nombreuses composantes de *Défiiez les présomptions*! Tous nos remerciements à cette magnifique équipe pour son bon et dur travail.

Nous n'aurions pas pu commencer ce processus sans l'appui et la compétence du Magazine TG et de la Commission des étudiants.



## Merci :

### ■ Élaboration et coordination du projet :

Nos remerciements vont encore aux personnes suivantes : Denise Campbell et Bindu Dhaliwal

### ■ Design artistique et graphique :



**Jolene Hunt, 23 ans**  
Oshawa (Canada)

Jolene est diplômée de l'Université de Durham et est actuellement designer senior à la Canadian Business Magazine. Elle voudrait remercier Tammy Hunter pour son aide ainsi que toutes les autres personnes qui l'ont supportée dans le projet.

Lorena Lanzaderas, Design graphique du Magazine TG

### ■ Rédactrices en chef :



**Ai-Hong Ngau, 23 ans**  
Montréal (Canada)

Ai-Hong détient un Bacc. en microbiologie et une spécialisation en gestion et en commerce international. «Il existe un coin secret de mon âme que j'ai inventé et que j'aimerais partager avec vous.»



**France Thiboutot**  
Montréal (Canada)

France possède une maîtrise en anthropologie sociale et culturelle. Il est fondamental pour elle de constamment approfondir ses connaissances, particulièrement à tout ce qui a trait à la culture asiatique et au monde de l'éducation.

### ■ Enseignantes consultantes : Liz Panighel et Betty Durst

### ■ La jeunesse canadienne : Parlons internationalement

Lydha, Barb, Zenia, Patricia, Bindu, Denise et Laila - Soyons internationales : une grande idée!

### ■ Appui financier :



Condition féminine  
Canada

Status of Women  
Canada



Hongkong Bank of Canada  
Member HSBC Group

Les femmes entrepreneures du Canada

### ■ Nos remerciements tous spéciaux à nos «Mentors» : Stoney McCart, Barbara McIntosh, Andrina Lever

# Défiiez

## les présomptions

– est publié par –

**Le Magazine TG et la Commission des étudiants**, sont deux organisations très diversifiées, possédant une grande ouverture d'esprit, dirigées par et pour des jeunes adultes à travers le Canada qui désirent augmenter leur confiance en soi et obtenir une plus grande autonomie et un pouvoir décisionnel en créant et réalisant différents projets et produits aussi innovateurs qu'éducatifs.

Nous accomplissons notre mission à travers :

### **des activités telles que**

*Des ateliers interactifs / Des programmes d'apprentissage  
Des conférences organisées entièrement par de jeunes adultes*

### **Pour ce faire, nous utilisons**

*Les toutes dernières technologies de communication  
Les méthodes d'apprentissage à distance*

### **Et nous créons**

*Des ressources d'apprentissage comme des CD-ROM, des sites Internet,  
des vidéos, du matériel d'activités et des guides imprimés  
Des réseaux en sollicitant la collaboration entre les jeunes adultes,  
les gouvernements, le milieu des affaires et celui de l'éducation*

**Le Magazine TG et la Commission des étudiants**, utilisent les toutes dernières technologies de communication et de médias, combinées avec de vieux principes conciliant l'estime de soi et les habiletés, afin de produire un résultat concret et professionnel. De plus, TG/CÉ insistent sur l'utilisation de quatre grands thèmes : **l'écoute, le respect, la compréhension et la communication**. Les méthodes de communication sont efficaces surtout dans l'art d'être patient et conciliant lorsqu'on écoute quelqu'un. La communication permet d'obtenir de bons résultats pour la prise de décision, dans la façon de s'exprimer et, certes, dans l'apprentissage global.

*Nos Remerciements à Condition féminine Canada pour son appui*



**www.tgmag.ca**

courrier électronique : [tgmag@tgmag.ca](mailto:tgmag@tgmag.ca)

